25e Année — N° 8 — 15 Avril 1918

MAY 29 1918
UNIV. OF MICH. LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
André Chevrillon	*Au Mahgreb.* — I	673
Paul Adam	*Le Lion d'Arras* (2e partie)	698
Une Infirmière	*Le Printemps serbe à Corfou.* — I	732
Alberto Insúa	*Marichu* (1re partie)	767
Henri Grappin	*Le Centenaire de Kosciuszko en Pologne prussienne*	792
Auguste Dupouy	*Pêcheurs et Patrouilleurs de l'Océan*	813
L. Houllevigue	*Aluminium et Bauxite*	845
Fernand Vandérem	*Les Lettres et la Vie*	860
André Spire	*Le Sionisme*	872

Copyright 1918, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1918

LIVRES NOUVEAUX

JOUIR,
par **Paul Margueritte.**

Ce roman, ample et vigoureux, nous apparaît comme une large fresque d'histoire contemporaine. Son titre contient en un seul mot la devise que semblait avoir adoptée, avant la guerre, la fraction la plus bruyante sinon la plus intéressante de la société. Les personnages qui représentent cette minorité tapageuse vivent et agissent dans un décor méditerranéen où le luxe de la nature s'allie à la frivolité des hommes, comme pour exaspérer tous leurs instincts voluptueux, aiguiser leurs convoitises, et énerver en eux la conscience. M. Paul Margueritte n'a rien dissimulé ni rien atténué des folies ou des scandales qu'il évoque, mais aussi il a indiqué en moraliste, en témoin judicieux et sincère de notre grande crise nationale, les certitudes de relèvement, les espérances chaque jour confirmées d'un avenir meilleur conquis par cette vertu française qui, malgré tout, persiste et triomphe.

L'AGONIE ET LA NAISSANCE D'UN MONDE,
par **Jean Finot.**

La guerre mondiale ne modifiera pas seulement le statut politique de l'Europe : elle appelle de profondes transformations morales qui donneront naissance à une société rénovée; c'est ainsi que le préjugé des races et celui des sexes devront disparaître, que les petits peuples seront émancipés et qu'une société des nations pourra sortir de la paix victorieuse et assurer à l'Europe de longues années de développement pacifique. Telles sont les idées directrices de ce livre : riche d'idées et de suggestions, il oppose avec force la religion des civilisés, unis par le culte de l'Infini et de l'Idéal à la religion allemande, véritable déviation de l'esprit. Il contribue utilement à établir quelques vues des principes dont la vie sociale de l'avenir cherchera sans doute à s'inspirer.

La REVUE DE PARIS *continuera très prochainement la publication de*

SOUVENIRS

par ANATOLE FRANCE

L'ALLEMAGNE ET L'AMÉRIQUE LATINE,
Préface de M. **Edmond Perrier,**
par **Émile-R. Wagner.**

M. Wagner a observé les Allemands dans les États du Brésil où ses travaux de naturaliste l'avaient conduit voici quelques années. Il a pu y observer l'œuvre méthodique et persévérante qu'ils accomplissaient pour mettre la main sur l'Amérique latine : créant des centres de colonisation, étendant peu à peu leur influence dans ces contrées où ils prévoyaient dès 1858 la constitution d'une Germanie australe, ils travaillaient à réaliser leur hégémonie mondiale. Deux types significatifs d'Allemands sont dessinés avec humour, mais les traits qui les composent sont pris sur le vif. Le livre, qui a la forme d'un récit de voyage, est écrit avec verve et abondance, il est aussi très instructif.

LA GUERRE QUI PASSE,
par **Charles Le Goffic.**

C'est la chronique de la guerre, ou plutôt la reproduction exacte et forte de ce drame aux cent épisodes qui nous transporte de l'Yser à l'Adriatique. L'écrivain suit dans sa course le cyclone voyageur; il nous entraîne à travers les décors changeants de ce formidable théâtre sur lequel évolue la bataille universelle. Il ne nous présente pas seulement des paysages guerriers, il dessine également d'un trait robuste et sûr mainte figure de héros que l'on verra avec un émouvant plaisir revivre en ces pages. M. Charles Le Goffic a fait œuvre ainsi tout à la fois de peintre et de psychologue, toujours avec la même maîtrise.

AU MAHGREB

I

LE MAROC PENDANT LA GUERRE

Casablanca, 30 octobre 1917.

Après bientôt cinq ans — qui m'en semblent je ne sais combien, qui me séparent d'une existence antérieure, car il y a l'intervalle de la guerre, et tout le bouleversement du monde, — je revois le Maroc, que j'avais tout à fait oublié depuis le 1er août 1914.

C'est le même Maroc : la guerre, semble-t-il, ne l'a pas touché. On dirait à première vue qu'on n'y a pas entendu parler de la guerre. Le fourmillement pâle n'a pas diminué dans les tunnels obscurs des souks et des qaiseriahs, ni la clameur des *baalek* [1], ni le tintement clair des gobelets qu'entre-choquent les vendeurs d'eau, courbés sous leurs outres ruisselantes. Sur la terre, en longues lignes de burnous terreux, les fumeurs de kif bordent toujours le pied des murs et des grandes arches outrepassées. Autour des jongleurs, chanteurs, conteurs, aux grands gestes épiques, le public s'étage, couché, accroupi, assis, debout, les prunelles brillantes d'attention, en cercles aussi épais. Le matin, sur les

1. *Baalek !* veut dire *gare !* Le cri qu'on jette dans la foule des souks pour dire aux gens de se ranger.

marchés, parmi les splendides monceaux de grenades, de raisins et de pastèques, la même foule couleur de laine continue de remuer. Le cheminement des bourricots sur les pistes n'est pas moins nombreux. On ne boit pas moins de thé à la menthe chez les khaouadjis : il a toujours goût de sirop. Et voilà peut-être ce qui étonne le plus, ce qui scandalise presque, quand on arrive de France, et qu'on n'en sait pas encore la raison : tant de sucrerie. On les voit partout, les petits pains de sucre d'un douro. Du papier bleu qui les enveloppe, ils n'ont pas cessé de tapisser le fond des minuscules échoppes, des centaines de logettes alignées dans le souk obscur comme les alvéoles d'un rayon de miel, et dont chacune nous présente, accroupi ou couché sur un même étalage d'herbes sèches et de grains, le même somnolent et pâle vendeur d'épices.

Et quand on se tourne vers les nouvelles villes françaises, c'est une autre suprise. On s'attendait à découvrir une baisse, un ralentissement, sous l'influence de la guerre, de l'afflux vital. Non seulement la guerre n'a rien arrêté, mais la poussée française n'a fait partout que croître. A Rabat, elle est presque trop puissante. Malgré les efforts d'un gouvernement appliqué à défendre toutes les beautés anciennes du pays, elle commence à faire irruption dans la majestueuse solitude que voulait, que maintenait à son pied la grande tour almohade. Et cette Casablanca que je revois, où je n'avais connu, en 1913, autour de la vieille ruche indigène, que terrains vagues, fils de fer, échafaudages, flamboiements et tumultes de « beuglants », fièvres et ruées de spéculations, Casablanca achève de se construire, continue de se peupler, et finalement se range. Un lycée y a surgi, dont j'ai entendu bourdonner les classes — grec, latin, mais surtout mathématiques, physique, chimie : on veut propager dans ce vieux pays d'Islam la culture qui fait aujourd'hui la supériorité pratique et la force inouïe, la prise toujours grandissante sur la nature, de notre humanité d'Europe et d'Amérique. Des écoles s'y multiplient, dont la population monte aujourd'hui à six mille élèves. J'en connais une, toute blanche, spacieuse, riche de plus d'un demi-millier d'enfants : on y voit de loin se gonfler l'Océan étincelant et bleu, — et quel air, quelle lumière on respire sous les arcades, dans les salles où se suivent toutes les années de l'enfance,

depuis les tout petits qui ne font que jouer sous la surveillance de jeunes femmes attentives, droites et maternelles, parmi des images de minets et de toutous! Dans la rade, la construction de la digue, que les malins déclaraient impossible, qu'on venait tout juste de décider, en avril 1913, avance vite. Déjà, c'est à huit cents mètres de la grève que nous voyons des grues géantes, montées sur rails, et dont l'électricité fait la puissance, immerger silencieusement par des fonds de dix ou douze mètres, des cubes de cinquante tonnes — il y en a de cent tonnes qui sont déjà prêts pour les plus grandes profondeurs, et tout cela se fabrique sur place.

Plus étonnante peut-être, la croissance d'une Kenitra, qui n'avait pas cinq mille habitants, il y a deux ans, qui en compte aujourd'hui huit mille. Le port, les quais s'achèvent, les constructions surgissent, non plus au hasard, comme d'abord à Casablanca, mais suivant des plans médités et précis, ordonnées en quartiers de résidence, d'affaires, d'administration, et de vie indigène. Car par l'excitation et la suggestion de la vie française, une vie indigène s'est mise à naître et grandir dans cette Kenitra où il n'y avait rien, avant nous, que l'herbe du doum; et c'est un des miracles de notre présence au Maroc. De vie indigène, nous n'avions jamais vu que des aspects d'inertie, de langueur et d'agonie ; de ville indigène, on ne connaissait que les vieilles rues délabrées, les vagues espaces poudreux où cette vie se poursuit de siècle en siècle, sans autre changement que son graduel ralentissement. Voici que surgit dans la solitude d'hier une cité mauresque, et conçue, voulue, construite par des Maures. En voyant naître et croître sur la dernière boucle du Sebou, la cité française, qui supplantera Larrache comme port de Fez, des négociants fahsis ont eu l'idée de cette création. « Donnez-nous un terrain, ont-ils dit, laissez-nous bâtir un fondak pour nos chameliers et nos grains, une maison pour un cadi, une mosquée, et le courant du trafic s'établira. » Le fondak est achevé; le palais du cadi s'élève; la mosquée sort de terre (toutes les autres mosquées du Maroc semblent avoir existé de tout temps). Et la future medina, autour de ces trois cellules essentielles, commence à grandir, plus neuve encore que la ville française, vraie cité-champignon, comme celles qui pous-

sent tout d'un coup en Amérique, et grandissent autour de ces trois premiers organes : une banque, un hôtel, une église.

Pour la première fois — depuis combien de siècles? — on voit naître une ville arabe.

Miraculeuse communication de la vie à cette antique momie d'Islam qui n'était si belle que par ses rigides et solennelles immobilités! La voici qui remue, et ce n'est pas tout à fait l'âme ancienne qui lui revient. A Fez, où j'ai passé, un petit fait d'apparence insignifiante m'en était un signe bien précis. Dans les souks, aux abords de Qarouyine, la grande mosquée cathédrale, du mystérieux sanctuaire de Mouley Idriss, dans ces couloirs déjà religieux, où les regards menaçaient, maudissaient, il y a douze ans, non seulement les yeux aujourd'hui nous sourient, mais les galopins qui surgissent de partout, comme des moineaux qui se lèvent du pavé, nous adressent la parole en français — un français émaillé de pittoresque argot qu'ils n'ont certes pas appris à l'école (seuls quelques enfants de la bourgeoisie fréquentent le collège franco-arabe), mais on ne sait pas comment, au simple contact des officiers ou des colons que l'on rencontre, bien espacés encore, dans le fourmillement des souks. On dirait des gamins de Paris, tant ils sont vifs, drôles, tant ils ont la langue bien pendue. Et c'est un phénomène d'il y a deux ans; il est apparu tout d'un coup, comme la première ébauche d'un organe dans une chrysalide qui somnolait, comme un caractère inattendu dans une espèce qui mue sous une influence nouvelle du milieu. Les Français de Fez en sont les plus étonnés.

Oui, au moment où le sang vital de la France coule à flots, la vitalité de ce nouveau Maroc, qu'un peu de ce sang français a fécondé, est un fait singulier, et qui ne se laisse pas tout à fait expliquer. Mais qui dira tout le secret des langueurs et des ardeurs collectives, des léthargies et des soudains éveils des peuples? Tel, dont les formes et les types se répétaient sans changer, devient tout d'un coup, sous l'action d'une idée, d'une foi nouvelle, une autre créature, d'activité intense et contagieuse. L'Espagne, le Portugal, qui s'étaient engourdis, ont vu leurs essaims se muer, sur un autre sol, en nations grandissantes. Et notez qu'en Espagne, en Portugal, s'il y

eût arrêt du développement économique et social, la plante humaine n'a pas dégénéré. En Castille, à Madrid même, quand on vient des pays plus énergiques et modernes du Nord, on est, au contraire, frappé de la beauté, de l'évidente intégrité de la race. C'est que le degré d'énergie collective d'un peuple ne traduit pas seulement la somme des énergies individuelles. Un peuple est plus vieux que ses individus. Au cours de ses siècles, des courants d'habitudes se sont créés, que chacun trouve en naissant, qui d'avance décident sa direction et le principal de son destin particulier. Et ce sont aussi les routines générales, où s'est figé ce qui fut jadis mouvement, invention, entreprise : résidu mort du passé, croûte inerte qui pèse sur les volontés particulières, et d'avance, parfois, les empêche de naître. Il en est en France de si invétérées, de si résistantes, que la guerre, qui libéra tant de puissances latentes d'action, d'ordre et de dévouement, ne les a pas toutes supprimées. Pédante tyrannie de la forme, souveraineté des bureaux, complications pédantes d'écritures, dont s'étonnent nos amis d'Angleterre et d'Amérique, chaque Français, depuis des générations, s'en est plaint, mais contre tout cela qui ralentit notre vie nationale, chaque génération française demeure impuissante.

Il en va autrement dans un pays neuf. Sans doute le gouvernement, l'administration du nouveau Maroc — hiérarchie, procédés, habitudes, système — sont d'essence française, mais le personnel en est jeune, animé de l'idée du nouveau, mené par le chef le plus vivant et le plus impatient des routines. Cette idée du nouveau, le ciel, le pays, les grandes étendues vides comme des tables rases l'excitent et la répètent en chacun par une suggestion muette et constante. Nul déchet du passé français qui s'impose et fasse obstacle aux énergies françaises, — et partout visible, le champ immense des possibilités indéfinies. Alors des forces héréditaires de volonté, d'entreprise, qui persistaient, latentes, en ces âmes françaises, et ne trouvaient pas à s'employer en France, s'éveillent et se déploient. Le Maroc commence à se couvrir de routes et de chemins de fer ; son commerce et ses productions croissent par soudaines poussées ; ses villes se nettoient, s'organisent, s'enrichissent d'écoles, de musées, d'hôpitaux. Des cités nou-

velles apparaissent. Des ports se creusent, l'ordre et la paix s'étendent. Des tribus rebelles aux anciens sultans se soumettent. Et pendant la guerre, année par année, de 1914 à 1918, notre domaine ne cesse pas de se fortifier et de s'étendre.

Si riche de vie que soit un germe, il n'en faut pas beaucoup pour l'écraser. Si notre établissement au Maroc traverse intact l'accident mondial de la guerre, ce n'est pas un hasard, mais le fait d'une pensée toujours tendue vers cette fin. Pensée servie par une profonde connaissance de l'Islam et de ses âmes, dès longtemps initiée par un apprentissage préalable auprès d'un grand proconsul, aux problèmes d'organisation coloniale. Quand, aux premiers jours de la guerre, arriva de la métropole l'ordre d'abandonner le Maroc et de se limiter à la côte, à ce morceau que l'on tenait en 1908, le Résident-Général vit tout de suite clair, et prenant ses responsabilités, il fit reconnaître à Paris que si l'on voulait garder la côte, il fallait tout garder, que notre retraite soulèverait tout le pays derrière elle, y compris peut-être nos troupes indigènes, et que les Français, soldats et colons, n'atteindraient la mer qu'épuisés et décimés par les combats (ainsi arriva-t-il aux Italiens quand ils évacuèrent la Tripolitaine) — enfin, qu'un tel désastre se répercuterait par toute l'Afrique du Nord, et probablement jusqu'à l'Égypte. Pour arriver à envoyer en France les forces militaires, les trente-cinq bataillons qu'on lui demandait, il fallait que le général Lyautey continuât son œuvre militaire. Et très vite, parce qu'il n'avait pas cédé de terrain, parce que, au contraire, il n'avait pas cessé d'avancer et d'assurer ses positions, parce qu'il n'avait pas laissé sa mince ligne de feu protecteur s'éteindre devant les fauves grondants de la montagne, il put démunir le Maroc du meilleur de sa garnison française et de ses troupes indigènes. Avec ses noirs, ses Joyeux, ses légionnaires, ses territoriaux, quelques corps marocains, il continua de manœuvrer et combattre, s'appuyant aux tribus soumises et leur enseignant à se défendre contre les dissidents pillards, cherchant toujours à cantonner ceux-ci dans la montagne, à les fragmenter, à les couper du secours allemand qui vient du Rif espagnol, à les « compartimenter » par des couloirs,

allongeant et multipliant sans cesse les pistes, les routes, les voies ferrées qui font l'aisance de ses mouvements et la rapidité de ses coups.

Mais devant des fauves, avec des ressources si réduites, l'essentiel c'est l'attitude, c'est l'assurance imperturbable des yeux. D'ardentes prunelles fixent les nôtres dans la montagne ; et le premier cillement peut exciter un bond. Au moment où la grande guerre éclate (on combattait alors depuis des mois sur tout le front marocain) deux bataillons que l'on veut retirer de Khenifra pour les envoyer en France sont attaqués aussitôt, durement mordus. Au seul bruit que Kasbah Tadla va être évacuée, les Chleuhs tombent sur Kasbah Tadla. C'est aussi que l'on répète alors que l'Allemagne a sommé la France d'évacuer le Maroc. A cette rumeur le Résident répond tout de suite en faisant arrêter, juger les agents allemands, dont les plus compromis, deux excitateurs de révolte, sont fusillés, à la stupeur des indigènes. Avant tout, en pays d'Islam, il faut garder la face, paraître. Il faut paraître mener la guerre contre l'Allemagne d'une seule main, tandis que de l'autre on tient le Maroc aussi facilement qu'en 1913. Il faut ne rien abandonner, et pas plus que le territoire, les entreprises, qui donnent du travail à l'indigène, occupent son esprit et ses mains, facilitent ses transports, augmentent ses affaires et son bien-être. Et non seulement il faut persister dans toute notre action économique et civilisatrice, mais il faut l'accroître, et l'on y arrive, grâce à un crédit additionnel de soixante-dix millions de francs — à peine le prix d'une journée de guerre — et qui nous sauve le Maroc.

Bref, il faut « garder le sourire » et le communiquer aux Arabes. De là cette surprenante création, pendant les années les plus tragiques de notre histoire, de musées, écoles, établissements de toutes sortes, où l'on enseigne les vieux métiers, les arts indigènes, en même temps que de nouvelles industries françaises. De là tant de restaurations attentives de vieilles architectures. De là ces expositions et foires paradoxales de Casablanca, de Fez et de Rabat, où se rencontrent les deux mondes, les tisseurs de la tente et les fabricants de Paris, et dont le prestige est tel, jusque chez les dissidents, que le premier soin de ceux qui se rendaient fut souvent d'y courir, et que l'on

en vit un, Abd-es-Salaam, protégé autrichien d'El-Arrach et chef d'une harka, offrir tout d'un coup sa soumission et ses armes au colonel Simon, si on lui permettait de visiter l'exposition de Casablanca. Et de là enfin, cette continuelle et scandaleuse abondance, dans le souk, des petits pains de sucre enveloppés de papier bleu. Nous fûmes bien surpris d'apprendre qu'ils venaient tous de France, mais chacun d'eux, nous disait un sage Merrakchi, épargne à la France un soldat.

Le Maroc est en paix, le Maroc boit du thé sucré, le Maroc sourit ; il a l'air d'avoir oublié la grande guerre, mais il y a les indigènes et il y a les Français. Entre Français, on ne parle de rien que de la guerre. Presque tous ceux qui mènent l'administration et les affaires, officiers et civils, ont passé de longs mois au front, et la plupart en sont revenus blessés. Et le front marocain n'exige pas moins d'efforts et de dévouement que l'autre. Les assauts y sont fréquents. Autour de nos postes avancés, l'ennemi, Beni Ouarrens, Zaians, Riatas, Chleuhs, rôdent, aux aguets toujours, prêts à se ruer, et l'on sait le sort de ceux qui tomberaient vivants sous leurs coups. La vie est terriblement dure, recluse, dans ces fortins de l'Atlas, pendant ces mois d'hiver, où l'on vit dans la neige, à la pointe des pitons, sous la menace journalière d'une attaque, avec la chance d'une balle berbère, aussitôt que l'on s'aventure au dehors.

Mais la France au Maroc continue de sourire, et dans la tension muette et continue de l'effort, ce sourire est une des choses stoïques de la guerre.

II

MARRAKECH[1]

I

SUR LA ROUTE

31 octobre.

De Casablanca à Marrakech, deux cent cinquante kilomètres. Nous avions mis onze heures, il y a quatre ans, pour

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril, du 1er et du 15 mai 1914.

les franchir. La nouvelle route est si belle que l'auto en met tout juste cinq, aujourd'hui, avec les arrêts. La vitesse de la voiture est à la mesure de ces paysages.

Jusqu'aux Djebilets, d'où l'on découvre Marrakech, quatre plaines successives, chacune étendue sur plusieurs cercles d'horizon. De maigres échines, qui s'allongent vers l'Océan, les séparent. Nudité de ces grands espaces déployés en nappes rases de steppe. D'abord la Chaouia : cent vingt kilomètres de doum desséché, où deux villes naissantes, Ber Rechid, Settat, semblent deux semis de dés sur l'immense paillasson. Puis, les hauteurs et le fossé de l'Oum-er-Rebbia franchis, l'entrée des régions désertiques. Un plan rougeâtre et lapidé, fondant au loin en une mer rose — de ce rose extraordinaire, si vif, léger, partout égal, qui est le ton général du Maroc, en automne, et qui, par ici, persiste toute l'année. Rien qui dépayse davantage que ce ton saignant de la terre — une terre écorchée, comme si l'on avait arraché l'épiderme à la fois de la plaine et de la montagne.

Et tout est si vide, si plat, si monotone, nous filons suivant une ligne tellement droite, que, à la longue, c'est vraiment l'impression de la mer. Je retrouve celle que j'ai sentie si fort, il y a douze ans, le jour où, quittant Fez, ses jardins et ses eaux courantes, je longeais un rempart tendu sur l'immensité plane comme la jetée d'un grand port. Nous prenions le bled ; sur une rectiligne et presque invisible piste, encore une fois, nous commencions une traversée, celle d'une grande nappe de la terre africaine. Nous croisions maintes caravanes, si lentes au milieu de tels espaces : dromadaires, baudets, comme des files de voiliers et de canots sur une ligne de trafic. Si l'on se retournait, les minarets de Fez Djdid, tout au long du grand mur, semblaient des phares, des tours de guet, face aux infinis et surveillant au loin la solitude.

Aujourd'hui, rien à regarder que l'aiguille oscillante sur le cadran des vitesses, autour du 60, et là-bas, à quinze lieues de distance, une sorte de côte qui se lève — bleue d'abord, du bleu de tout l'air interposé, et peu à peu rosissante comme les lointains de la plaine, et puis tournant au rouge des premiers plans, au même ton d'incendie, sous les mêmes traînées de pierres.

Voilà un trait essentiel de ces paysages (il apparaît dès l'Espagne du Sud, et donne à l'Andalousie son grand caractère africain) : la surface de la montagne n'y diffère pas de celle de la plaine. Nulle opposition de forêts ou rochers suspendus, et de champs ou de prairies. C'est la même terre ardente et nue, la même croûte, pelée, effritée, de la planète. Simplement, elle monte, là-bas, en longues vagues figées dont la désagrégation a couvert la plaine de pierraille.

Je revois l'une de ces chaînes qui ne sont que du désert soulevé, et semblent le relief d'un morceau de lune. On eût dit que le feu avait partout passé sur le sol plan où nous courions : dans les creux, sur les crêtes, sur les schistes dont on voyait les obliques feuillets renversés, les tranches noires et rouges. Des sortes de scories couvraient la terre. Nous étions au dernier jour d'octobre, et le soleil, à deux heures de l'après-midi, brûlait. Pendant six mois, sa flamme avait sévi dans ces plis et replis, où le thermomètre, à l'ombre, monte régulièrement à cinquante degrés, où rien n'est que le squelette en ruine de la terre. Une solitude minérale. On ne voyait, dans un cirque lointain et rempli d'éboulis, qu'un signe de l'homme et de la vie — et c'était un tombeau : un petit cube gris de plomb sous une coupole du même gris. Là, dans l'éternité de l'élément, dormait quelque saint de cet Islam invariable et simple comme ce paysage pétré, et dont le Dieu a l'ardente fixité de l'astre.

C'est par là que se révéla le grand Atlas, que depuis longtemps nous regardions sans le reconnaître. Au sortir de Settat, des stries blanches avaient commencé de se montrer, assez haut, devant nous, dans le ciel ; et nous les avions prises pour des cirrus. Les petites chaînes que nous traversions les occultaient un moment, mais à chaque nouvelle plaine de dix ou de quinze lieues, on les retrouvait aux mêmes places, dessinant les mêmes vagues figures. A la fin, je ne sais quel subtil changement dut s'y faire ; peut-être l'azur, au-dessous, devint-il un peu plus dense, mais tout d'un coup, leur vraie nature nous apparut. Les neiges ! — les neiges de l'Atlas, qui sont à quatre-vingts kilomètres de l'*autre côté* de Marrakech, et que nous avions vues, par conséquent, à quelque soixante lieues de distance. On sentait qu'elles étaient très loin, dans

un autre pays, mais depuis longtemps, cela planait, cela dominait tout, et chose étrange, de bien plus haut qu'il ne m'avait jamais paru à Marrakech, et qu'il ne me parût deux heures plus tard, quand, des Djebilets, nous commençâmes à descendre dans la grande oasis.

Ces Djebilets, c'est la dernière barrière avant la capitale du Sud. Je l'attendais; je la reconnus tout de suite. Elle est si différente des autres chaînes, d'aspect inoubliable : un rang de petits triangles étonnamment réguliers, aux tons de métal ou de joyaux — acier, saphir ou rubis, suivant l'heure — un rang tendu d'un bout à l'autre de l'horizon. Cela naissait peu à peu de l'azur, cela se réalisait insensiblement, et pendant une heure, c'est-à-dire tandis que nous en approchions de quinze lieues, demeura *derrière* le plan circulaire. On voyait très bien la courbure de la planète tendre son arc immense en avant de toutes ces dents affleurantes qui montaient insensiblement, toutes ensemble, acérées et bleutées comme le hérissement d'une prodigieuse scie. Il n'y avait que ces trois choses : la nappe fuyante de la terre, stérile et couleur de feu, la basse et sombre dentelure aux ressauts aigus, barrant l'étendue, et, là-haut, vague, irréelle, à d'inappréciables distances, la céleste apparition de l'Atlas, claire et comme faite de bleuâtre et transparent cristal.

Dans la griserie prolongée de la vitesse et l'étrangeté monotone du paysage, on avait l'illusion d'arriver, porté sur un tapis magique, à la limite de notre monde, devant une enceinte que les démons, les djinns des Djebilets, auraient forgée pour garder, interdire, l'entrée d'un haut paradis.

***

Une heure après, passés le champ de bataille de 1913, et les tristes marabouts de Si-bou-Othman, nous faisions irruption dans le premier cercle. La machinerie des Européens est plus forte que toutes les magies des diables d'Afrique : l'auto se moque des Djebilets. Mais pour les hommes des caravanes qui cheminent pendant de longs jours vers les palmes de Marrakech, c'est bien toujours un lieu ensorcelé, un cercle d'épreuves préalables, avant les délices des jardins et des eaux. Le sol est brun ou noir, consumé. Pas une herbe ou un

lichen. Les pitons prochains ont des luisants de houille (c'est ce qu'on appelle la patine désertique). Des montagnettes nègres, dont les pointes les plus lointaines, cependant, rosissent dans l'Ouest, tournent au lilas, comme échauffées, éclairées d'un feu intérieur. Une multitude de cônes et triangles si réguliers, si parfaits que de l'autre côté, où se profilent à contre-jour leurs silhouettes pareilles, on dirait des tentes, un campement posé là par une armée d'Afrits géants, comme ceux dont parlent les contes merveilleux des Arabes.

Nous avions laissé la voiture pour atteindre à pied le col d'où nous pensions découvrir Marrakech et le pays qui s'en va jusqu'au pied de l'Atlas. Nous montions avec une procession de bêtes et de gens — patients bourricots qui cheminent les yeux fermés, sous la charge de leurs deux couffes; dromadaires dont la tête oscille en une cadence de sommeil; âniers, chameliers, en longs burnous rayés de brun, la sacoche de cuir au côté. Quelques-uns épluchaient des grenades ; d'autres allaient par couples d'amis, se tenant par le petit doigt de la main. Les femmes, visage découvert, tête serrée dans un voile aux zigzags de trois couleurs, marchaient en file, au grand rythme de leurs draperies, des beaux plis qui suivent le fléchissement alterné des genoux, — épiques par le cuir de leurs pieds et de leurs bras nus, par leur lourd harnachement d'argent et de corail, quelques-unes courbées en deux pour mieux porter sur leurs reins, dans un pli de leurs toiles poudreuses, le fardeau de leurs petits. Un aveugle, aux paupières collées, suivait au bout d'un long roseau son guide. En avant, une petite flûte, si aigre, si douce, se mit à gémir : tremblement convulsif et léger, comme l'aile d'un oiseau qui se débat dans la main, insaisissable chromatisme, évoquant le fond d'une race, le lointain de cette humanité différente.

C'était toute la vieille et simple humanité d'Orient. Avec quelle lenteur elle cheminait, entre les pitons brûlés d'un paysage d'enfer ! Mais ils cheminent ainsi presque sans arrêt, tout le jour, pendant des jours, franchissant avec une surprenante aisance les cinquante ou soixante lieues de pays ras qui séparent les villes maugrebines. A Rabat, j'avais retrouvé des jongleurs aperçus, la semaine précédente, sous les créneaux de Bab-Marouq, à Fez.

Un petit vieux, assis de côté, jambes ballantes, sur la croupe écorchée de son âne, faisait route en chantonnant, à côté de nous. Tout d'un coup, il étendit le bras devant lui : « *Chouf !* » nous dit-il. « *Mezian !* »

Nous avions passé depuis quelques minutes la ligne de crête ; le chemin tournait, et les au-delà, enfin, se montraient. C'était, très loin, très bas, le commencement d'un pays plat, un triangle rougeâtre, entre les dernières saillies des Djebilets. Et cela s'ouvrait de plus en plus, en s'éloignant, en fondant, jusqu'à se perdre à la base vaporeuse de l'Atlas — un Atlas dont presque toute l'altitude se révélait, puisque son pied par là, n'est qu'à cinq cents mètres, et pourtant moins sublime, aérien, que lorsqu'il nous apparaissait, de plus loin, par delà chaque échine du pays traversé depuis Settat. Et, surtout, combien plus réel que nous ne l'avions vu jadis, dans la moite lumière du printemps, et combien plus prochain ! — tous ses plans, ses arêtes, ravins, étages successifs, jusqu'aux lignes de neiges, transparaissant dans une profondeur azurée.

Deux pas de plus, et la palmeraie commença d'entrer, à gauche, dans le grand triangle d'en bas : un bleuâtre tapis de haute laine, dont les points, les lignes de trame, de plus en plus serrés, vagues et vaporeux avec les distances, rendaient plus sensible la fuite plane et l'immensité du pays.

« *Chouf, chouf !* » répéta brusquement le vieux, le bras de nouveau tendu avec insistance. Sur le bleu tapis, le trait qui donne à Marrakech sa figure propre vint se montrer comme une toute petite fumée droite. Nous savions que c'était, presqu'imperceptible au milieu de tant d'espace, la grande Koutoubia.

*
* *

Et maintenant la montagne ensorcelée, le pays des diables est derrière nous. Nous entrons dans les jardins désirés : les Arabes n'ont qu'un mot pour dire les jardins et le Paradis. Nous allons très lentement, avec des haltes, pour mieux voir, entendre, respirer ce paysage. Car c'est ici la plus belle des choses que l'on vient chercher à Marrakech. Autour de nous, les palmes, les grands fûts souples, écailleux et gris qui, tout à l'heure, vont, je le sais, intensément rosir dans le soir ;

leur jaillissement de gerbes portant là haut, par-dessus la richesse pendante des régimes d'or, leurs longues aigrettes irradiées. Tout d'abord, des rangs qui s'espacent largement sur le sol rouge, laissant voir, au loin, dans leurs intervalles, d'autres légions successives. Un peuple immobile, partout pareil, jusqu'au dernier fond bleuté que l'on ne voit pas finir. Et de tous côtés la pure solitude.

On passe l'Oued Tensift sur un pont qui n'en finit plus, car il traverse tous les vagues espaces chaotiques, — laisses, traînées de sable et de galets — que ce torrent de montagne couvre chaque hiver de ses crues. De l'autre côté, au bord même, et tout le long de ce large vide, à perte de vue dans l'Ouest et dans l'Est, c'est le front de la palmeraie, — serré comme la tranchée verticale d'une moisson d'épis à la lisière d'un champ. Comme elle apparaît alors, la forêt merveilleuse, dans sa grandeur et sa densité ! Deux cent mille dattiers, fils ardents de la terre et du soleil d'Afrique. Et par-dessus, là-bas, là-haut, la froide pureté des neiges.

Depuis près d'une demi-heure, nous allions ainsi, le plus lentement possible, à travers les jardins féeriques. On perdait la notion du lieu, du moment, des distances. On pouvait être au fond du Sahara : on oubliait tout, possédé par tant de grandeur étrange et par le sentiment des longues solitudes traversées depuis le matin — un matin qui semblait d'un autre jour. Pour quelques instants des liens se dénouaient, qui nous attachent à notre passé, à notre monde, à nous-mêmes. Comme en rêve, on regardait passer, glisser d'un mouvement continu, sur les écrans lointains de l'Atlas, les solennelles futaies : procession ininterrompue de palmes, dans la jeune lumière, sous des morceaux suspendus d'améthyste et d'argent vaporeux.

Et nous venions de laisser derrière nous la butte jaune du Gheliz (celle qui, de loin semble un chameau couché sur les feuillages), quand, tout d'un coup, quel rappel de l'Europe et de l'actuelle réalité! Plus de dattiers : des deux côtés de la route, des baliveaux d'acacias, en rang d'oignons, comme ceux de nos boulevards, de lamentables arbustes, la tête poudreuse, retombante en leur étroite cage de fer. Et aussitôt le commencemeut de la ville européenne : deux lignes paral-

lèles de façades carrées, chacune, au-dessus de sa baie vitrée, étalant son enseigne : « Épicerie de l'Atlas », « Pâtisserie de la Palmeraie », « Charcuterie de l'Oasis », et des cafés, des bars, des « Casse-croûte à toute heure ». Tout cela battant neuf, car il n'y avait rien ici, il y a trois ans. Comment, c'est cela, l'Europe ! C'est cela, nous autres ! On a d'abord envie de se frotter les yeux, et puis de rire. Au milieu d'une nature si grande, parmi tant de solitude et de majesté, l'impertinence touche au comique. Vraiment l'*Homo Europaeus* ne doute de rien. Il faut penser à Casablanca, dont on vient, et se rappeler ce que notre civilisation, par l'énergie qui s'y déploie — une énergie plus forte que la nature — peut présenter, aussi, de grandeur. Mais c'est un des traits de la colonisation dans cette Afrique du Nord : quantité de petits débitants, dont beaucoup ne sont pas Français, s'y précipitent, non pas avec un rêve d'activités nouvelles, de richesse à créer, mais pour y continuer leur menu négoce, en vendant quelques sous de plus leurs litres ou leurs saucissons. La désillusion vient assez vite.

Au moins faut-il louer la pensée du chef qui a tenu à séparer les établissements européens des ruches indigènes. Tant que ces cafés et ces bars (qui languissent, paraît-il, car l'autorité militaire est stricte) sont au Gheliz, la vieille Marrakech garde sa figure et son âme.

Mais c'est fini, tout de suite, de cet intermède imprévu. Les dattiers reprennent, plus beaux qu'ailleurs, par grands bouquets multiples. Et déjà voici l'enveloppe de la ville, couleur d'or et de feu, la courtine de terre crue, partout crevassée, demi-fondue, comme celles des ksours dans le désert. Au loin, aussi rouge, muette et délabrée, la file de ses bastions se déploie devant la splendide solitude.

Et voici qu'une grande arche s'ouvre, et quelque chose du mystérieux dedans s'y inscrit : une tour carrée, le minaret de la Koutoubia, tout de suite reconnaissable à sa vieillesse, à l'archaïque majesté de son appareil et de son décor, à la profonde ébréchure de sa crête. Et puis, de l'autre côté, encore des enceintes militaires, encore de hautes clôtures de toub rouge, encore des lignes zigzagantes de créneaux. Et là dedans, des

champs de terre pulvérulents, de vastes couloirs où traînent çà et là, dans le voile de fumée blonde qui monte de partout, quelques pâles figures...

Grandeur, misère, délabrements, espaces presque vides, poussière surtout : c'est bien Marrakech. « Marrakech la poudreuse », écrivait, dès le xe siècle de l'hégire, un de ses enfants, l'historien des Almohades, Abd-el-Wâhid, qu'on appelle le Merrâkchi.

II

PLACE DU TRÉPAS

Nous savions que la nuit viendrait vite, et d'une tombée presque soudaine. Pour tout retrouver dès ce premier soir, j'ai couru vers la terrasse d'une grande maison que je me rappelais bien. C'est à Djema Fenâ. On y découvre toute la ville dans sa double ceinture de feuillages et de lointaines montagnes.

Mais aujourd'hui, ce n'est pas ce paysage qui prend d'abord les yeux. L'immense et multiple place du Trépas est à nos pieds, et jusqu'au fond des espaces divers que sépare le grand fondak aux grains, une multitude l'emplit de son pointillement. Et de partout, monte, avec la poussière que le soleil déclinant colore, un bruit innombrable, étrangement rythmé, fait de la rumeur d'une foule et de cent musiques mêlées, plus sauvages dans leur confusion, où l'oreille, à la fin, distingue des sonorités diverses : clairs, obstinés tintements de métal, aigres mélopées de musettes, psalmodiantes voix humaines, et par-dessous, de profondes percussions de tam-tams, qui semblent mener tout ce vaste et vague sabbat.

Et la confusion de la foule, aussi, finit par se débrouiller. Des cercles s'y laissent distinguer, où elle se concentre en masses plus épaisses — et puis, au milieu de ces anneaux, ou bien au long de leur diamètre, des figures mouvantes et qui s'espacent un peu. A la jumelle, je vois même très bien les plus proches, juste au-dessous de la terrasse. Ce sont des jongleurs, et la presse est grande autour d'eux. A grands gestes drapés des bras, les conteurs content leurs histoires. Torse mince, luisant et couleur de bronze, échine creuse et souple, chevelure annelée répandue sur les épaules, les char-

meurs de serpents ont mine, en leur demi-nudité, d'ardents, extatiques fakirs hindous. Des chanteurs se donnent la réplique en couplets alternés, et je sais bien qu'ils récitent, à l'accompagnement des cithares, au contretemps enragé des tambourins, la geste d'un grand saint de Marrakech. Presque à nos pieds, en deux cercles voisins, deux troupes étranges, des hommes, des enfants, en surplis blancs, et ceinturés de rouge (on dirait des prêtres, des enfants de chœur), évoluent, et puis se mettent à tourner sur place. Des danseurs chleuhs de la montagne. A côté, c'est un rang serré de têtes, d'épaules ondulantes, toutes ensemble, dans l'épaisseur de la foule, soulevées au même rythme, comme par une houle qui court de l'une à l'autre. Faces stupéfiées, demi-renversées vers le ciel (on voit bien que les yeux sont fermés), étourdissante et convulsive oscillation d'où monte une rauque clameur scandée — la clameur des Aïssaouas en délire.

Nous sommes en pleine fête de l'Achoura, qui commence par des jours de jeûne, de deuil et de prière. Mais après le recueillement et le souvenir des morts, c'est la détente des âmes dans les liesses et ivresses collectives. A tout moment de l'année, le soir, de tels cercles s'épaississent sur la vieille place du Trépas, autour des baladins, musiciens, thaumaturges. Mais en ces jours de fête, une foule venue des tribus s'ajoute à la foule Merrakechi. Ils sont bien en tout plusieurs milliers, et c'est un fourmillement d'une pâleur bien étrange, couleur de poussière, couleur de laine, qui s'en va, à droite, jusqu'au souk des vanniers, et devant nous, jusqu'aux rangs de noires tentes berbères, de l'autre côté du grand fondak, dont j'aperçois la cour intérieure pleine de sacs et de chameaux terreux.

Mais quand les yeux se lèvent, il n'y a plus qu'espace et lumière, amplitude et solitude. Champ pâle des toits qui rosissent dans le soir, mystérieux couvercle de la ville, d'où montent çà et là des fusées de palmes, des aiguilles noires de cyprès, des triangles de faïence verte, des minarets carrés, chacun avec son clocheton et sa potence pour le drapeau de la prière, — et tous pareils, sauf la vieille Koutoubia, qui reste à part dans sa grandeur et sa solitude. Elle est là, de l'autre côté de la place, toute proche ; mais il faut cligner des

yeux pour l'entrevoir un instant, perdue qu'elle est dans l'éblouissante irradiation du soleil horizontal.

Et peu à peu, sur la rose étendue de chaux qui rappelle d'abord toutes les grandes cités d'Islam que l'on a connues, de Fez à Damas, et jusqu'à Delhi je retrouve les autres points de repère. Peu à peu le souvenir revient, peu à peu se recompose la figure de Marrakech. Là-bas dans le sud, où tout s'espace, c'est la ville makhzen, la kasbah, reconnaissable à ses toits multipliés de tuiles vertes (la couleur du Sultan, des chorfa, des m'rabouts, de la religion), au grand rectangle toujours inachevé du nouveau palais, aux longues lignes de créneaux où s'enferment les cours militaires, les méchouars. Et là-bas, tout au bout, sont les jardins de l'Aguedal : un long, profond et pâlissant tapis, après quoi, jusqu'à l'Atlas, il n'y a plus rien que le désert. Qu'ils étaient beaux, par les purs matins de printemps, ces longs parcs solitaires où des oliviers et des palmes se reflètent avec des neiges aux vides bleus des grands bassins !

Dans le nord, je regarde longtemps sans rien reconnaître. Et tout d'un coup, le minaret court et jaunâtre de Sidi-bel-Abbès, la zaouia qui sert d'hôtellerie à tous les mendiants des tribus ! Il se lève tout près de Bab Khemis. Alors s'évoque le populeux marché qui se tient à côté — le marché du Jeudi — et tout l'inoubliable paysage alentour : les vieilles coupoles poudreuses, les tristes koubbas écaillées où dorment les m'rabouts et les grands jurisconsultes du moyen âge ; et puis les terrains chaotiques, troués partout — on ne comprend pas très bien pourquoi — comme de cratères d'obus, et le profond ravin de l'Oued Icil (où trainaient toujours des charognes) qui semble une fissure sismique dans cette croûte aride de la terre, et puis le bel arbre vert, tout blanc, chaque soir, d'un peuple d'oiseaux qui ressemblent à des ibis ; et les collines blêmes, faites de l'ordure amoncelée, séchée, des générations. Là commence, je le sais, à deux pas d'une désolation lunaire, la solennelle, l'immobile forêt ; la forêt partout pareille des grandes palmes.

A l'orient, ce qu'on retrouve tout de suite, c'est la Bahia, le palais de Ba Hamed, à la limite de la kasbah et de la medina. De ce côté s'étendent, vers les remparts, les quartiers de ksours,

les régions poudroyantes, à demi vides, de Bab Aileen et de Bab Armat. Je me rappelle : je revois Bab Armat, le soir, comme nous la franchissions sur nos mules, avec Si Bou Taleb, pour aller saluer en de lointains jardins le sultan des tolbas. Je revois les grands, vagues cimetières qui s'allongent par là, — des cimetières brûlés, sur une terre aux tons d'incendie, que jonche partout la jaune pierraille tumulaire. Et je revois le pâle jeune homme, de mine épuisée, aux yeux d'ardeur éteinte, qui nous reçut au milieu de sa cour d'étudiants, avec un cérémonial d'empereur véritable. Nous lui apportions en hommage un présent. Tous s'assirent en cercle avec nous. Et tout d'un coup les mines se firent solennelles ; les yeux se baissèrent, les paumes se tendirent dans le geste rituel qui les unit en forme de coupe. Il récita pour nous la Fatiha, le verset initial et le plus sacramentel du Koran — avec quelle piété, quelles modulations liturgiques ! Inoubliable instant : ce fut vraiment religieux. A Damas autrefois, à Fez il y a douze ans, l'Islam m'était toujours apparu si secret, fermé, farouche au chrétien ! Je n'imaginais pas que des musulmans pussent jamais m'associer à leur prière.

Mais dans le même quartier, à gauche de la Bahia, qu'est-ce que cette haute construction, cette blanche masse pyramidante qui rappelle les pylônes d'Égypte ? Le mokhazni qui m'a conduit sur la terrasse me renseigne : le nouveau palais de Si Madani, le Glaoui, chef des Glaouas, l'un des plus grands princes de l'Atlas. J'aurais dû le reconnaître. J'en avais vu les derniers échafaudages. Les maçons commençaient d'en pilonner en cadence les terrasses, au chant immémorial, si lent et psalmodié des maçons, quand nous fûmes reçus dans le jardin par ce grand kaïd : un imposant seigneur, mais qui parle peu, de mine sombre, moins souple, moins élégant et félin que son frère, le Pacha, dont il a les yeux noyés de nuit, mais de grande dignité, intelligence, et que nous savions très brave à la guerre ; un homme, un chef que l'on respecte, l'un des plus forts et plus sûrs vassaux de la France dans le Sud marocain, et qui, si besoin était, suffirait, me disait un ami musulman, à nous garder Marrakech.

Aujourd'hui son château de ville semble achevé, et les hauts trapèzes crénelés donnent à ces quartiers de l'est leur trait

principal, comme la Koutoubia, aux régions qui sont à l'opposé. Tout à côté, la palmeraie a poussé, parmi les maisons, une avant-garde : une futaie de dattiers d'une grandeur singulière. Et toutes ces fusées droites, serrées et roses dans le rayon et les fumées du soir, leurs beaux panaches qui ne bougent pas, l'épais et haut massif crénelé, ses terrasses suspendues : tout cela semble hors du temps présent. On dirait une vision de l'Orient le plus lointain et fabuleux, un morceau de Thèbes ou de Babylone, un palais de grand fonctionnaire ou de satrape, près des palmiers de l'Euphrate ou du Nil, au temps d'un Rhamsès ou d'un Darius.

Et l'innombrable battement de sabbat qui monte toujours de la place ajoute à l'illusion. Partout sonnent tambourins, rhaïtas, guitares, cithares et crotales. On danse, on chante, on prie, on tournoie, on clame les noms et litanies des saints, et les grappes hurlantes d'Aïssaouas possédés par le dieu n'ont pas cessé d'ondoyer comme des houles. Là-bas, au fond de la place, parmi les petites tentes noires, tout à l'heure j'ai vu les magiciens et tireurs d'horoscopes, les vendeurs de charmes, amulettes, têtes de lézards, crânes et serres de faucons, qui guérissent, donnent la fortune ou l'amour. Oui, tout ceci, c'est du monde antique qui continue ; tout ceci pourrait être contemporain et voisin de la vieille Égypte. Même humanité simple, religieuse, dansante, orgiaque, extatique, africaine. Les conteurs ont des contes vieux de cinq mille ans. Ils savent infiniment broder sur l'histoire de Joseph vendu par ses frères ; elle peut leur sembler tout actuelle. Ils parlent d'aventures et d'enchantements, très pareils à ceux du pauvre Bitti, au temps des Pharaons. Les chanteurs s'exaltent, cherchent l'état sacré... J'écoute l'immense rumeur; je sens passer en moi les étranges cadences, les sauvages pulsations...

Et puis, il me revient qu'hier, à la même heure, j'étais au lycée de Casablanca, que je regardais sur le tableau noir s'allonger devant les enfants d'Europe les formules de thermodynamique et de chimie...

La vie de ce peuple palpite à mes pieds, suivant ses rythmes propres. Vie antique, à jamais fixée, dont chaque génération nouvelle répète les types, gestes et productions. Du haut de cette terrasse, je vois frémir un peuple de fourmis. Et même

au fond de la place, à droite, où les vanniers travaillent, je commence à distinguer un peu le dessous obscur de la fourmilière. Au bout du long triangle qui se resserre par là, derrière le fondak, bâille un trou noir, où s'allument des flammes. C'est l'entrée d'un souk étroit qui traverse toute la medina, la bouche d'une ténébreuse galerie d'où je vois couler un flux pâle, épais, celui des insectes humains qui remplissent tout le mystérieux dedans.

A présent, de la confusion sonore, à nos pieds, par-dessus les coups sourds de tam-tams, monte un chœur lent et grave de voix bourdonnantes, rappelant étonnamment nos vieilles, orientales polyphonies d'Église. Et les blancs et rouges officiants continuent lentement, rituellement, de tourner, tourner...

Six heures. — Penché sur la place, dans le tumulte de bacchanale, je n'ai pas entendu la clameur des moueddens. Déjà plus de soleil : seulement une trace de vapeur rose à l'endroit qu'il a quitté. Avec une rapidité qui déconcerte les habitudes organiques, nous achevons de passer par tous les degrés de clarté décroissante qui se succèdent chez nous en une heure et demi. De cinq en cinq minutes, le changement est sensible, comme au théâtre, quand on baisse jusqu'à l'éteindre une flamme derrière un transparent décor. A peine a-t-on le temps de bien voir. Chaque fois que les yeux se sont laissé reprendre par l'étonnant spectacle de la foule, et qu'ils se relèvent, l'éclairage a pâli d'un degré, et la température descend aussi vite. A présent le ciel, qui fut de flammes, d'or et de pourpre dans la région où l'astre tombait, n'est plus, sur nos têtes, que clarté d'argent. Le champ des terrasses a blêmi. Avec ses longs rectangles accolés, les aiguilles noires des cyprès qui s'y espacent, on dirait un grand, pâle cimetière. Du côté du Gheliz, les essaims d'oiseaux, que la fin du jour avait émus, et que l'on voyait passer sur les palmiers lointains comme d'errantes, tournoyantes fumées, se sont posés.

En bas, c'est déjà l'obscurité. La foule s'évanouit dans la poussière, où tout à l'heure elle projetait, en commençant à s'éclaircir, de longues ombres fantastiques. Mais de grands feux pâles, les feux de joie de l'Achoura, jaillissent, éclairant les danseurs.

Car on danse encore. Les blanches silhouettes ecclésiastiques sont toujours là, alignées, maintenant, en deux rangs qui se font face, et les bras levés. C'est d'eux que vient l'infini, clair et régulier cliquetis : on dirait de l'argent qui tinte. Et partout encore, on continue de musiquer. Obsession de ces cadences, de ce battement universel qui n'en finit plus, comme d'une nappe stridulante d'insectes par une nuit transparente d'été. Et tout d'un coup, quelque chose de nouveau : de longs, sombres mugissements de trompe, rappelant l'appel bouddhique, le soir, là forêt cinghalaise, à l'heure où le ciel crépusculaire s'empourpre comme un vitrail, au-dessus des cocotiers. On se sent de plus en plus loin...

Tout achève de s'éteindre, et pourtant l'Atlas, que je n'avais jamais aperçu si tard, est encore là, levant dans le Sud, sur le ciel, son immense et léger fantôme, du même bleu que la nuit qui monte à l'orient. Et dans la profondeur de la place, les danseurs aussi prennent des apparences de fantômes — un, surtout, qui s'obstine, voltige seul dans le soir, comme un papillon pâle, autour d'un groupe chieuh. La foule d'ailleurs continue de se disperser. Derrière les premiers cercles, en masses fumeuses, les groupes s'espacent, presque perdus dans des flots soulevés de poussière brunâtre.

Mais au delà, quand le regard remonte au niveau des terrasses, il retrouve la Koutoubia, tout à l'heure presque invisible dans le flamboiement de l'astre. D'un noir d'encre, à présent, en ombre chinoise, elle coupe la pâleur de l'occident de ses grandes arêtes absolues.

Et déjà c'est tout le paysage qui noircit et se définit, qui tourne aux aspects d'eau-forte. Hérissement de pointes à l'horizon du nord, derrière la grande ceinture de feuillages. Ce sont les Djebilets, étonnamment obscures et denses, quand on se rappelle leurs fluides jeux de lumière et de couleurs, leurs coulées changeantes de lilas et de rose, aux crépuscules d'une autre saison. Ce soir, elles sont presque nègres et plus ensorcelées que jamais. Une souple chevauchée de montagnes diablotines.

Nous partions, quand un subtil changement des choses ous a retenus sur la terrasse. Un peu de couleur, de couleurn

vivante, s'est mis à revenir sur la face morte de la ville. Nous vîmes alors qu'à l'occident, du rose et puis du rouge remontaient dans le ciel, une ardeur sans corps, une pure effusion que nulle vapeur, aucun nuage ne fixait. Cela semblait affluer du fond de l'espace, s'épaissir de minute en minute, et toute la grande surface de chaux reflétait vaguement cette pourpre diffuse. Alors, sur cette gloire trouble, des dattiers que l'on ne voyait plus commencèrent à se détacher, des lignes d'étoiles noires, de plus en plus précises, écrites, comme des signes, des signes chargés de je ne sais quel sens mystérieux...

Enfin, l'effluve lumineux baissa, se replia peu à peu derrière l'horizon ; tout s'avaguit de nouveau, et cette fois, ce fut tout à fait la nuit.

III

CLAIR DE LUNE DANS LE PATIO

Il n'était pas facile, il y a quatre ans, de trouver un logis de passage à Marrakech. A l'hôtel français, le seul que l'on nous eût alors indiqué (et c'était une petite maison arabe), on obtenait bien un lit — pas une chambre. Le second jour, nous avions fui dans un fondak espagnol, assez misérable et, semble-t-il, pas très bien famé, où des négresses à tournure d'esclaves (jambes nues, en indienne rose) faisaient la lessive dans la cour. Mais le soir, dans une longue chambre mauresque, on pouvait tirer le lourd barreau de la porte, et se sentir chez soi.

Cette fois, c'est tout le contraire. Une haute et bienveillante autorité nous a cantonnés dans un palais qui n'est que splendeur et solitude : un territorial en est l'unique gardien. On erre dans un dédale de patios, d'arcades, de longues salles où de l'or luit vaguement dans l'ombre, avec la polychromie des faïences, les multicolores dentelles d'arabesques. Et l'on n'y entend partout que de longues rumeurs de pigeons et de jets d'eau, des bruits d'ailes et de vasques débordantes.

J'en avais jadis souvent visité le cloître le plus riche et le plus vert, car c'est là qu'habitait le soldat-poète, Alfred Droin — aujourd'hui l'un des blessés de la grande guerre — et je ne me lassais pas de lui faire répéter ce vers délicieux

qui me semblait, en son liquide murmure, exprimer toute la paix, la musique et la volupté musulmanes du lieu :

Colombes, roucoulez ; roucoulez, ô colombes...

Je ne croyais pas y jamais revenir, à ce beau patio, où nous avions goûté, au loisir des midis et des soirs, une si parfaite solitude.

Hier il était nuit quand je l'ai revu : nous venions de dîner chez des officiers, et nous y avions vite oublié le Maroc — la plus pressante des réalités, celle dont ce voyage interrompait pour la première fois depuis trois ans l'obsession, se reformant tout de suite autour de nous. La soirée finie, elle recommençait de nous poursuivre de sa tristesse et de ses images. Je revoyais les étendues dévastées, les villes massacrées. Nous avions suivi les pauvres ruelles, franchi les premières cours magnifiques sans penser à rien regarder. Mais dans ce vert patio où, ne pouvant dormir, nous errions sous la hantise des mêmes images, la miraculeuse et calmante beauté des choses a fini par s'imposer.

Une beauté presque persane, celle d'un jardin fermé, plein de nuit bleue et de sombres verdures, dont les pointes s'ordonnent religieusement. Au fond de l'espace, sous la lune éclatante et nue, une seule étoile pendait, comme une blanche goutte qui tremble et va tomber. Quelle harmonie de cette nuit et de ce lieu profond ! La même magie flottait aux infinis du ciel et dans le petit creux de ce parfait jardin, seule réalité visible de la terre. Le silence qui l'emplissait, plus profond, par le chant unique de l'eau dans la coupe centrale de marbre, semblait descendre des profondeurs célestes. Quelque chose de l'éternité d'en haut avait passé dans les choses périssables d'en bas.

Parfums de fleurs montant à flots dans la nuit, arome amer des orangers. Et toutes les couleurs, aussi, de ces beaux végétaux prisonniers, toutes les couleurs aussi distinctes que pendant le jour, seulement baissées d'un degré, affaiblies comme des voix qui chantaient, et qui maintenant murmurent. Je voyais les jasmins flottants, leurs pâles étoiles suspendues, et par milliers, les boules d'or dans les beaux feuillages vernissés, et le vert si clair des longs cédrats ; et même, si l'on se laissait couvrir par un bananier, les veinures de ses larges

lames transparaissaient à la clarté lunaire. Les zellijs, au pied des arcades, l'infinie broderie multicolore des grandes portes, les chemins de mosaïque des allées, luisaient, se déroulaient en semis géométriques, en reflets de douceur mystérieuse.

Pures harmonies, rigoureuses, musicales ordonnances d'un tel lieu : c'est d'elles surtout que lui vient son âme et son caractère. Elles enchantent les yeux, et l'on y cherche une signification secrète. Mysticisme et sensualité, comme en tout décor arabe, qui enveloppe de son luxe innombrable et secret, recèle, dans les beaux jambages entrelacés d'une inscription koranique, le nom d'Allah et sa louange. Quatre grandes arches opposent leurs ogives outrepassées; quatre auvents suspendent la richesse de leurs stalactites, de leur profond réseau d'alvéoles; quatre allées de faïence se croisent au centre mystique où chante éternellement la grande vasque ; quatre cyprès, aux quatre coins de cette croisée, gardent cette eau divine de leurs quenouilles — leurs quenouilles haut montées (c'est là le trait musulman) sur leurs troncs gris, dépouillés et lisses. Beaux cyprès, dont la profondeur, le jour, est remplie de colombes, et puis se colore, s'entr'ouvre imperceptiblement aux rayons et au souffle du soir. Comme ils semblent denses, funèbres! — vraiment d'une noirceur et d'une immobilité de mort, là-haut, dans la profondeur bleue. L'un, de son extrême pointe aiguë, semble tout juste effleurer le disque éblouissant de la lune.

Ici rêva, aima, pria Ba-Hamed, régent du Mahgreb pendant l'enfance du sultan Abd-el-Aziz, après le grand règne de Moulay Hassan. Il passe pour avoir été particulièrement cruel et voluptueux. Ses harkas rançonnaient et mangeaient les pauvres douars, et les têtes sanglantes fleurissaient continuellement les créneaux de Fez et de Marrakech. Il faut imaginer un peuple de femmes, d'éphèbes esclaves, dans ces labyrinthes de cours et d'arcades, dans l'ombre constellée d'or et de pourpre, des longues chambres.

Mais il était pieux, et par une nuit de splendeur comme celle-ci, dans ce jardin ordonné et religieux comme une mosquée, sa favorite auprès de lui, il pouvait se prosterner en adorant Allah.

(*A suivre.*)

ANDRÉ CHEVRILLON

LE LION D'ARRAS[1]

VII

Derrière les façades basses et blanches des Moulins Héricourt, grondaient ensemble les bruits des meules qui broyaient le blé, des pressoirs qui comprimaient les œillettes en cuves, des barils pleins d'huile fraîche qu'on roulait, des sacs qu'on hissait sur des poulies criardes, des chariots qui sortaient, rentraient avec la vigueur de leurs chevaux énormes, rétifs, agonis d'injures par leurs charretiers en corps de chemises, guêtres et sabots.

Passé le porche que surmontait, dans sa niche, la statue de la sainte Vierge, toute une compagnie s'avança vers le perron. Elle traversa la cour intérieure, parmi ce tumulte de commerce, entre les attelages qu'on maintenait, les tonneaux qu'on empilait, les meuniers blancs qui cessèrent de se quereller devant les basses portes des magasins à farine, et les trappes béantes des caves à l'huile.

Sur les marches, le maître des Moulins faisait la révérence aux visiteurs avec sa femme, ses nièces, dont Cécile rougissante, la rose au sein. Les visiteurs venaient aux fiançailles.

Juste-Émile Héricourt la retrouvait encore claire, blonde sous la chevelure poudrée autour du plaisant visage. Maxi-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er avril 1918.

milien Robespierre toucha la main de maître Héricourt, et baisa celle en mitaine de la dame si digne sous la coiffe de dentelles, si mince derrière la croix, le scapulaire, les médailles pendues à son col contre son large fichu de linge. Elle emmena le P. Le Bon qu'elle appelait « notre Benjamin », le P. Fouché et l'abbé Lequette, un rougeaud, jusqu'à sa chapelle.

Le maître des Moulins fit les honneurs de sa grand'salle. Mademoiselle de Robespierre loua les bahuts sculptés, cirés, pourvus de cuivres lumineux, les vaisseliers couverts d'antiques porcelaines. Autour des longues tables en chêne, sur leurs bancs à dossiers, les invités s'assirent devant les chopes que les servantes remplirent de bière mousseuse. Contre la hotte de l'ample cheminée, une série de flambeaux en argent luisaient au chapiteau. En dessous, cinq fusils de chasse anglais, sur leurs clous, attirèrent le vicomte de Hauteclocque et le comte de Galametz, fins connaisseurs. Augustin de Robespierre et Carnot se plaisaient à contredire M. Babeuf. Il souhaitait que ces farines, ces huiles fussent réparties également, par les soins de maître Héricourt, entre tous les gens de Saint-Nicolas.

— Entre les paresseux aussi? — demanda le solide quadragénaire; il ricanait la tête en arrière, les deux mains dans les poches de sa veste les jambes écartées.

De la colère déjà lui rougissait la face parce que Babeuf s'entêtait doucement, bien rasé, mais fort minable, dans sa polonaise d'hiver au cœur de l'été.

— Vivre tous en égaux?... Ah, ces beaux esprits!... Ils se moquent du bon sens... — interrompit maître Héricourt. — Que notre bon roi seulement ôte les droits sur la fabrication des huiles et sur la vente des graines ; et tout le monde sera faraud.

Il proposa de visiter les Moulins. On le suivit trop rapide pour mademoiselle de Kéralio et Charlotte de Robespierre, trop impérieux pour Carnot et pour Augustin Robespierre engagés entre les couples de meules tournantes et géantes qui broyaient le grain sur les aires de leurs socles. Dans les salles successives, blanchies par la farine, maître Héricourt allait, fier de sa réussite évidemment, parmi les machines et les courroies de transmission. De tout cela Charlotte et mademoiselle de Kéra-

lio, pour leurs robes, avaient peur, malgré les encouragements de Cécile, rieuse, légère, prête à l'escalade, à la descente des escaliers en planches, à se baisser sous le sac que montait le coltineur. Juste-Émile la précédait de très loin. Il expliquait aux gentilshommes protecteurs de sa famille la nécessité d'une batellerie plus nombreuse pour apporter ici le froment des plaines flamandes, le charbon de Lens, le minerai d'Angleterre. Malheureusement nombre de péages entravaient la navigation fluviale. Et maître Héricourt enfonça son tricorne si fort sur les mèches de sa chevelure que la poudre s'en éparpilla. Il honnit les commissaires du roi, l'intendant de la province, les subdélégués. Ces messieurs gênaient toute la vie de l'agriculture et du commerce.

— Monsieur Necker le comprenait bien, lui, — remarqua mademoiselle de Kéralio, contente de s'arrêter.

— Et il n'a rien pu faire, — conclut Carnot qui se reganta.

— Rien, en vérité, — dit M. de Galametz, en sa superbe.

— Rien, — ajouta M. de Hauteclocque, la canne en l'air.

— Il fallait tant d'argent pour les pensions des privilèges, — gronda Babeuf, honteux de ses souliers à rides.

— Pour les amis du comte d'Artois, — s'écria le joli baron de Fampoux qui n'avait point réussi à la Cour.

— Et ceux de la reine, — appuyait Augustin.

Il cita les libelles qui attribuaient des amours clandestines à Marie-Antoinette. Le baron de Fampoux, en prisant, lui reprocha les intrigues et aventures du collier. Charlotte s'en indignait au nom de la pudeur qu'il sied mal d'outrager quand on est princesse. Fouché rappela :

— Au surplus Montesquieu nous le prouve : la vertu n'est de principe qu'en république !

Et il souriait de ses lèvres si minces dans son visage oblong.

Sévèrement Maximilien Robespierre déclarait indispensable, pour toutes les espèces de gouvernements, ce principe de la vertu. Dubois de Fosseux fut de cet avis.

— Car pour s'assouvir les vices obligent à la dissimulation, — énonça Joseph Le Bon.

— Au mensonge ! — protestait le svelte avocat Leducq.

— A l'hypocrisie ! — gronda le large Gosse.

— Le vice avilit, par là, le caractère de la jeunesse, —

opina M. de Champmorin qui songeait aux adultères de ses lieutenants.

— Vous entendez, mon frère? — dit Charlotte au petit-maître.

— Il détourne du travail les âmes faibles, — déclara M. Héricourt.

— Il corrompt les mœurs publiques, — émit Robespierre.

— Il amène la débauche et le mal au foyer même du laboureur, — soupira mademoiselle de Kéralio.

— La vertu est indispensable à l'État, — reprit Maximilien Robespierre. — Sans elle il n'est pas de citoyens incorruptibles. Et alors comment gouverner honnêtement?

— Çà, monsieur, allez donc voir, au Palais-Royal, nos ministres apprendre de Monseigneur d'Orléans à gouverner le royaume entre les filles d'opéra !

Et le baron de Fampoux s'éventant de son mouchoir en dentelles tournoya sur les talons. Maître Héricourt leva les bras au ciel, puis les laissa retomber sur les amples basques de son habit gris. Il entraîna mademoiselle de Kéralio un peu lasse et soufflante, dans les combles, vers d'innombrables sacs de farine empilés régulièrement par des meuniers barbus, en corps de chemise et en culottes rapiécées qu'il molestait de ses apostrophes, qu'il menaçait de sa canne. Il tapait sur les sacs avec colère. Il en faisait bondir des nuées blanches. Ce qui choquait visiblement M. de Hauteclocque et M. de Robespierre. Des rats, épouvantés, galopèrent sur les chevrons et dégringolèrent par la trémie. A cette vue, mademoiselle de Kéralio poussa des cris d'horreur. Ils mirent en joie Cécile en sa robe à fleurs. Elle ramassa l'ombrelle jaune de son amie.

La porte ouverte dans la toiture permit à tous de franchir une passerelle de bois par-dessus la cour. Des hommes verdâtres y roulaient des barils d'huile vers les haquets. Des chiens que siffla maître Héricourt aboyaient contre le vacarme. M. de Galametz admira les chevaux du Boulonais, gris et solides, étrillés devant les écuries. Le charron réparait une roue à grands coups de marteau. Charlotte plaignit les paysannes en sabots, courbées sous des hottes pleines de fourrages. L'odeur appétissante des œillettes fraîches, par la chaleur, pénétra les narines. M. Héricourt introduisait dans le bâti-

ment des pressoirs. A grand effort, des manœuvres hissaient au grenier les sacs d'œillettes par le moyen d'une poulie fixée dans le faîte de la toiture. Juste-Émile renseigna Babeuf sur les salaires qui étaient de huit sous, d'une miche et d'un pot de bière. Ces malheureux couchaient là dans une soupente. Ils y avaient leurs paillasses sous leurs haillons pendus à des clous. Les graines brunes formaient des tas qu'on entamait à la pelle pour en lancer des portions, par les trémies, dans l'étage inférieur. Il y fallut descendre, voir éplucher, chauffer ces graines. De braves gens tournaient à grand'peine les bras criards de la vis qui serrait les œillettes entre son disque et le fond de la cuve. L'or de l'huile coulait dans les vingt marmites alignées sous les robinets des pressoirs.

De bâtisse en verger, de grange en jardin, la compagnie discutante et riante se hâta, bientôt lassée par le spectacle partout semblable de ces pressoirs, de ces meules tournantes, de ces manèges grinçant au pas des gros chevaux aveugles, de ces cent et cent ouvrières accroupies sous les hangars devant les tas d'œillettes qu'elles épluchaient, babillant sous leurs bonnets de mousseline à tuyaux. Après le potager, la prairie, on s'amusa mieux dans les maréchaleries, dans les forges retentissantes. Leurs cyclopes en sueur, devant les fournaises, retournaient les barres de fer avant de les mettre sur l'enclume, de faire jaillir à grands coups les gerbes d'étincelles. Mademoiselle de Kéralio parla de Vulcain, le jeune Robespierre de Mars et de Vénus. Legay fredonna.

Brusquement on se trouva devant la manufacture. Trente jeunes filles espiègles y cousaient, assises à terre, le taffetas du ballon monstre que Juste-Émile promettait à la fête d'Arras.

— Le voilà donc ce secret pour lequel tous les hommes ont soupiré, depuis Dédale ! — s'écria M. de Galametz.

— Ah ! — dit le poète Charamond sous la tignasse d'or, — l'homme va donc voler librement !

— Il réunira, dans ses arts, la plénitude du règne animal, — promit Carnot en tapant le sol de sa canne.

— Il sera le poisson sur l'eau dans ses navires, et l'aigle des airs dans ses ballons, — compara Charlotte.

— Il n'y aura plus que le feu d'inhabitable pour nous, — observa mademoiselle de Kéralio, très poussive.

— Le sera-t-il toujours? — demandait Augustin à une jolie couturière ébouriffée sous la coiffe, et de qui le fichu glissait sur une épaule aimable, sur un sein d'albâtre ému.

Juste-Émile vantait aux professeurs de l'Oratoire les qualités du gaz formé dans le tonneau où l'acide vitriolique attaquait la limaille de fer. Il leur disait quel froid subit l'avait saisi à trois mille mètres du sol. D'un coup, le ballon de Valenciennes avait bondi là-haut sans le poids du compagnon : Blanchard était resté sur le sol tandis que les soldats lâchaient trop tôt les cordes, après une fâcheuse interprétation du signal.

L'oratorien comme les officiers du génie s'intéressaient à cette fabrication du « gaz inflammable ». Ils mesuraient les tubes de métal aboutissant à l'enveloppe. Juste-Émile se proposait alors de reprendre l'expérience de l'ascension par le moyen de cinq ballonnets en grappe contenus dans un même filet. Monge partageait son avis sur ce point. Ils correspondaieut. Cécile déclara qu'elle n'aurait plus peur quand il y aurait cinq ballons au lieu d'un, puisque le sort de l'aéronaute ne dépendrait plus d'une seule déchirure. Elle se promit de monter avec son mari dans la nacelle ce jour-là, et de « monter aux cieux ! »

Parole qui fut blâmée par la tante Héricourt, car il ne seyait point d'assimiler aux saints miracles les jongleries des hommes, fût-ce par les mots. Et elle ajouta que l'on avait tort de ne plus croire au diable, qu'il pouvait fort bien être l'inspirateur de ces malices. Elle se signa. L'abbé rougeaud se signa, mais il contestait. Le P. Le Bon de même. Lui voulait apercevoir, dans ces découvertes, non la malice de satan, mais le bienfait du Saint-Esprit. N'était-ce pas la promesse de rédemption cette possibilité pour le chrétien de monter au ciel, à l'exemple des anges.

— Au reste, — déclara le professeur de physique, — un miracle divin est une suspension des lois naturelles. Ces expériences au contraire, sont en conformité avec ces lois.

Carnot le jura. Courtois et ferme, Robespierre témoigna que l'électricité ne fait descendre le feu du ciel qu'en vertu de données précises enregistrées par la science et par Flanklin.

— Nier l'Être suprême, — conclut Carnot, — c'est nier

l'existence de la nature, car les lois de la nature sont la sagesse suprême elle-même !

— Pourrez-vous, — demanda mademoiselle de Kéralio à Juste-Émile, — adapter des rames, des voiles à votre globe et le gouverner comme un vaisseau? Voilà ce qu'il faudrait savoir ! Au fait, je déteste toutes ces nouveautés qui nous détournent de la vie simple et de la nature. Jean-Jacques eût pleuré.

— Avec l'air inflammable, vous ne monterez jamais plus haut que les Cordillères..., — opina M. de Champmorin.

— On ne sait, — dit M. de Galametz. — Fort justement, monsieur Rivarol l'a remarqué : quand on inventa le télescope, le vulgaire crut pouvoir bientôt discerner les habitants et les maisons de la lune. Eh bien, on est resté fort en deçà.

— Il se passera bien du temps peut-être avant que ces globes ne soient dirigés comme des frégates.

— Hâtons-nous donc d'éclairer la génération qui nous suit, — conseillait Carnot, — afin qu'elle soit en état de jouir de nos inventions.

— Voilà qui est bien dit, — confirma Juste-Émile. — Lorsque les Américains des États-Unis déterminent l'emplacement d'une ville ou même d'un hameau, leur premier soin est d'y amener un instituteur en même temps qu'ils y transportent les instruments de l'agriculture. Ils sentent bien, ces hommes de bon sens, ces disciples de Franklin et de Washington, que ce qui est aussi pressé pour les vrais besoins de l'homme que de défricher la terre, de couvrir ses maisons et de se vêtir, c'est de cultiver son intelligence.

— Bon ça... — reprit Babeuf, — mais lorsqu'au milieu de la civilisation européenne, l'inégalité des fortunes laisse parmi les hommes une si complète inégalité de moyens, comment appeler à l'instruction la classe la plus nombreuse de la société?

— Elle a besoin de sabots neufs et non de beau langage ! — interrompit M. Héricourt... — Donnons-lui des sabots neufs et la journée de travail à douze sous ! n'est-ce pas, ma fille?

Il taquinait, à la pointe du bâton, une brunette qui cousait le taffetas, et dont il retroussait la cotte sur les bas bleus, indécemment. Il lui jeta un petit écu. L'enfant n'osa point le ramasser, d'abord ; et rougit.

Gosse et Legay s'en aperçurent.

— Allons, maître Héricourt, vous pourrez bientôt enlever cette jeunesse dans le ballon de votre neveu. Cela va servir aux amants ! Ils seront heureux au septième ciel.

Et cette fois, ce sera vrai.

— Morbleu, je ne suis plus assez faraud, moi ! — objecta l'oncle de Cécile, fort content de leur paraître robuste et séducteur.

— Hélas! Quand ces messieurs auront découvert le moyen de ne pas mourir, je ne me trouverai plus là pour en profiter, — pleurait une vieille couturière.

Lenglet le philosophe, les officiers du génie et les oratoriens ripostaient aux objections de Babeuf, de mademoiselle de Kéralio. Elle s'échauffait, pour attaquer la science, pour vanter le retour à l'état de nature, en citant son cher Jean-Jacques, en menaçant de son ombrelle le jeune Carnot. Lui, maigre et alerte, la saluait d'une révérence à chaque apostrophe en levant son tricorne de dessus ses ailes de pigeon.

— Ces ballons! Hochet, jeu, ou science? — doutait Babeuf.

Le baron de Fampoux lui demanda s'il était, comme lui, franc-maçon pour tenir tant à l'égalité.

— C'est la manie du duc de Chartres, — ajouta le baron. — Il me fallut appartenir à la loge du *Contrat Social*, — avant de lui faire ma cour.

Là-dessus, le maître des Moulins leur confia que, s'ils étaient francs-maçons, ils verraient sans doute, avec plaisir, une médaille des Templiers. Ses aïeux les forgerons du xve siècle l'avaient placée dans le crâne du lion surmontant le beffroi d'Arras. Elle avait été rapportée de la Terre Sainte par un chevalier flamand : Edam de Vrahen. On pouvait voir cette médaille curieuse pour les numismates en cet instant même, car les ouvriers des Forges Héricourt qui réparaient le lion, la replaçaient dans le crâne du monstre.

— N'est-il pas vrai, Cécile?

Elle confirma la description de l'avers et du revers, de la maxime et de la gravure. Et comme M. de Galametz qui se piquait d'être numismate contestait le millésime, maître Héricourt invoqua l'autorité du comte de Praxi-Blassans. Le

diplomate du Comtat Venaissin, naguère, en avait déchiffré puis emporté le simulacre de plâtre.

Juste-Émile apporta son témoignage. Et puisque la controverse s'animait, il proposa de se rendre incontinent au beffroi; l'heure devant être favorable bientôt à l'élan du ballon dans les airs.

Et voici le cortège qui, joyeusement, se forme. Mademoiselle de Kéralio abrite Cécile sous l'ombrelle fastueuse de soie jaune aux effilés d'or. Juste-Émile donne la main à sa fiancée. Le directeur de l'Académie se place, jeune, digne, une seule rose à la main, parmi les messieurs de l'Oratoire, avec Charlotte de Robespierre. Les officiers appartenant au corps royal du génie se groupent avec les nobles chasseurs, le marquis d'Havrincourt, le comte de Diesbach et le vicomte de Hauteclocque. Puis se bousculent les couturières des Moulins Héricourt. Elles entourent Augustin qui fredonne des chansons légères entre ces filles blondes aux cotillons rayés, aux bas bleus et aux sabots claquants. Suivaient aussi les forgerons et meuniers. Ils achevaient, en marchant, d'endosser leur veste de laine blanche à boutons d'acier. Ils nouaient une cravate de couleur sous l'ample col de leur chemise. Bien des retardataires en étaient encore à tirer puis à serrer, d'un ruban, leurs hauts bas gris fort au-dessus du genou, et d'autres à boutonner leurs guêtres de toile bleue. A la porte de toutes les censes et chaumières, des villageois les imitaient, coiffaient leurs chapeaux des dimanches dont ils retroussaient les ailes, s'introduisaient dans leurs courts sarraus gris, voire dans leurs habits à basques, entraînant leurs femmes qui n'en finissaient pas de piquer, dans leurs fichus de soie, les épingles d'or, ou de changer leur coiffe de toile contre une de mousseline.

Ceux de Sainte-Catherine et Saint-Nicolas allèrent en foule ainsi par-dessus les fossés de la ville, sur le pont-levis de la porte Méaulens, derrière le maître des Moulins. Tous s'engagèrent avec lui sous les voûtes de briques, puis entre les murs de défense. Là ce peuple se dut tasser, dans le vacarme de ses conversations picardes, ses quolibets en patois, ses espérances de voir le ballon de l'Américain s'élever par-dessus l'église Saint-Géry, la cathédrale et le beffroi. Or, le carillon allègrement sonnait quand on fut sorti de la deuxième voûte

pour étonner, dans la rue Méaulens, les tanneurs aux bras nus, les cyclopes des maréchaleries sonores, les boulangères accortes en tablier neuf, une croix d'or au cou, sur le seuil de leurs boutiques. Les valets de l'auberge, derrière la file des charrettes dételées, brancards au ciel, maintes dentellières assises au bord de leurs caves, avec leurs mains actives sur les trente bobinettes de leurs coussinets, vingt barbiers poudrant d'un nuage les bourgeois qui protégeaient, dans le cornet d'écarlate, leurs yeux, leurs narines et leur gorge; tous ces gens se levaient, s'approchaient au passage du cortège. Ils saluaient leurs avocats, leurs seigneurs, leurs poètes, le maître des Moulins Héricourt et de la batellerie aux grains. Ils se poussaient pour mieux entrevoir l'Américain, ce Juste-Émile Héricourt donnant la main à sa chère Cécile, et qui s'avançait lui large, si trapu, avec cette face franche et ses cheveux sans poudre noués d'un ruban noir sur son habit rayé à haut col.

« L'Américain! »... Qu'un fils connu de l'Artois, qu'un fils des Moulins Héricourt, de leur port, eût participé à la révolution des Insurgents avec Lafayette, et qu'il fût là, tangible, amical, qu'il interpellât les vieux camarades aux fenêtres si prompts à le saluer, qu'il fût ceci, le guerrier d'une république victorieuse dans l'heure même où le roi promettait les États Généraux et le retour de Necker, où Maximilien Robespierre démontrait à l'Académie d'Arras le besoin urgent pour la province d'exiger un « gouverneur-citoyen » : c'était là le motif d'une émotion publique. Dans les cafés, les buveurs abandonnaient leurs chopes, et les joueurs leurs cartes, afin d'admirer le corsaire. Dans les boutiques les marchandes et les clientes se précipitaient à la porte pour contempler mieux le fiancé de l'opulente fille, et le héros des airs. Les compagnies d'archers, en passant, l'avaient toutes annoncé aux commères en fichus jaunes et en tabliers de soie noire, emportant des vêpres le son des orgues, les oraisons encore inachevées, et les grains de leurs chapelets polis sous leurs doigts en mitaines. Les chantres l'avaient dit aux marguillers. Les prêtres, en surplis, se rassemblaient sur les marches de Saint-Vaast parmi les saints de pierre gardant le porche et devant les perspectives des cinq nefs populeuses, que les

vitraux illuminaient de leurs rayons bleus, de leurs rayons jaunes, de leurs rayons écarlates.

« L'Américain ! » murmurait cette foule pieuse, étonnée qu'il fut brave au point de courir les océans pour aborder en un si lointain pays d'Indiens non baptisés, de gentilshommes hérétiques, de planteurs fouettant leurs nègres.

« L'Américain ! » se montraient les moines et les prêtres. Car ils savaient les récits des missionnaires débarqués chez les Caraïbes des Antilles, de la Guyane. D'autres avaient parcouru l'ouvrage de l'abbé Raynal sur l'*Histoire philosophique des deux Indes*. L'*Esprit* de l'abbé Sieyès et son *Essai sur les Privilèges* les hantait. L'Américain c'était l'homme ayant réalisé leurs lectures et les espoirs des philosophes, des Oratoriens. Beaucoup se pressaient auprès du P. Daunou, l'ami de Maximilien Robespierre, qui était venu de Boulogne-sur-Mer, pour un procès de son Ordre. L'abbé Ansart communiquait au chanoine une lettre reçue de Nancy, une lettre de l'abbé Grégoire, si touchante pour les sentiments d'évangélique pitié envers les pauvres, envers ceux qui souffrent et ceux qui pleurent, ceux implorant la délivrance.

« L'Américain ! » s'annoncèrent les brasseurs dans la rue des Trois-Visages.

Ils cessèrent de rouler leurs tonneaux. Ils redressèrent leurs tailles de colosses blonds en tabliers, en collerettes de cuir. Vraiment pour un corsaire, vainqueur des frégates anglaises et des régiments hessois, ils ne le trouvèrent point assez grand, ni solide. Que n'eussent-ils fait eux, pour la même liberté. Ils regardaient leurs mains énormes et calleuses. Ils mesuraient leurs épaules. Ils avaient confiance, dans ce que leurs forces sauraient accomplir. Ils croisaient leurs bras lourds en souriant, en attendant de voir ce « beau-fils » s'élever dans les airs. Et ils eussent bien voulu lui crier leur doute ironique de ses exploits ; eux, les forts, les grands.

— A c'theure ils en soulevaient autant qu'en Amérique, des poids et des foudres...

Et ils reprirent leur travail comme si de pareilles balivernes ne méritaient pas qu'on l'interrompît. Ils roulèrent à grand bruit leurs tonnes vides. Ils firent reculer les gros chevaux de leurs camions, sous les voûtes retentissantes des brasseries.

Ils crièrent dans les manèges où tournaient les chevaux, autour des chaudières énormes où bouillait le malt. Ils reçurent, dans leurs pelles de bois, l'orge qui glissait par les trémies. Ils lâchèrent les ruisseaux de bière et leur odeur aigre, qui jaillirent en fumant des cuves pour aboutir et refroidir dans les réservoirs de brique.

Ces lurons firent mine de s'intéresser mieux aux dentellières, leurs voisines. Elle se tenaient debout sur les marches de leurs caves dont les trappes restaient ouvertes au bas des maisons. Les jeunes se poussaient de leurs coudes nus hors des manches relevées, pour rire, pour murmurer que l'Américain valait qu'on lui fût sensible. L'une aimait ses beaux cheveux épars. L'autre ses yeux de marin clairs, un peu clignotants, et dont les paupières riaient toutes seules. Beaucoup le comparaient à leurs amoureux du soir qui les embrassaient sur les vieux remparts, dans l'ombre des ormes. Elles confondaient leurs désirs de ces baisers et leurs désirs de connaître la saveur de cette large bouche vermeille qui avait poussé des cris de guerre, commandé les marins, ordonné l'essor du ballon vers le ciel. Jalouses, ces filles détestaient Cécile. Elles la jugeaient trop grasse, engoncée dans sa cravate de mousseline et ridicule par son busc étroit, par sa jupe bouffante, par son large chapeau de paille. Comment Juste-Émile Héricourt épousait-il le sac d'écus plutôt qu'elles, très jeunes et mamelues, avec leurs mains alertes et leurs mèches d'ambre sous le bavolet de mousseline? Ainsi elles se montraient, le minois en avant, de la passion plein leurs yeux de Flandre ou d'Espagne. Elles adorèrent Juste-Émile. Nulle qui ne voulût lui jeter la fleur du corsage, si elles n'avaient craint toutes la rigueur de maître Héricourt, le terrible au tricorne enfoncé de travers, à la canne qui bâtonnait tant le pauvre monde sur la route des Moulins. Les vieilles lui faisaient la révérence, comme au marquis, au comte et au vicomte, bien que les nobles chasseurs portassent l'habit gris, les guêtres poudreuses et le fusil sous le bras.

— Ah ! ma mère ! ch'est-y pas nos seigneurs, qui marchent avec l'Américain ? Que ch' rencontre !

Et cet honneur qu'ils faisaient au marin les surprenait fort. Elles cherchaient, dans l'obscur de leur mémoire, les façons des maîtres, autrefois, quand ils s'avançaient sous leurs amples

perruques, avec des jarretières argentées sur des bas amarante, des habits de velours cramoisi et des cannes hautes, le pied en dehors, pour pincer le menton des jolies filles prêtes à la révérence. En ce temps-là, le grand-père Héricourt poussait les sacs de farine sur le dos de ses deux bourriques; et tous les moulins tenaient dans trois mauvaises chaumières au bord du ruisseau. Les commères se répétaient cela en joignant les mains, en secouant leurs béquilles. Des bavardes critiquaient l'ombrelle jaune et le panache de mademoiselle de Kéralio. Mais, à la vue de Juste-Émile et de Cécile, elles se rappelaient leurs fiançailles, la contredanse, les dindons farcis qu'on avait mangés, une liesse rare.

Ainsi, Juste-Émile avançait au milieu de cette cohue déférente ou narquoise, sous les regards des familles penchées aux fenêtres. Il s'avançait comme celui qui marche avec l'étendard derrière les tambours, quand les soldats crient, acclament, assurent leurs baïonnettes au bout du fusil, enfoncent leurs chapeaux, dégainent les sabres et renouvellent l'amorce de pistolets, quand ils s'étourdissent de mille clameurs pour s'encourager à l'assaut. La main de Cécile dans sa main, la rose de Robespierre, la canne de maître Héricourt tapant les pavés, les nobles apparences des seigneurs, ces messieurs de l'Oratoire, c'étaient, oui, les signes d'un nouveau temps que lui-même avait rapporté de Yorktown. Il se crut l'avenir de la cité frémissante, pleine de rumeurs, criant avec la sonnerie du carillon et les batteries des cloches sacrées.

La fête encombrait la Petite-Place de sa foule multicolore aux blanches coiffes, aux chapeaux enrubannés, aux bannières corporatives. Des chansons en patois picard s'élançaient de toutes les caves où l'on buvait la bière fraîche. Cent oriflammes flottaient à la face des maisons anciennes, depuis les piliers trapus de leurs arcades jusqu'à l'œil-de-bœuf ouvert en chacun des pignons à volutes échancrant le ciel d'août. Sur une estrade enguirlandée de lierre à l'antique, cinq ménétriers jouèrent. Au-dessous, quelques filles de boutique en robes à fleurs, exécutaient une contredanse avec des sergents. Dans la maison de la Rose vingt commis acclamaient, à la porte de la taverne, Maximilien Robespierre qui les salua roidement. Une cavalcade rustique claqua du fouet, en agitant des chapeaux à

galons pour leur amazone sur une jument pie qui se cabrait au milieu des oiseleurs sauvant leurs cages, leurs mésanges, leurs sansonnets, leurs pies, leurs loriots siffleurs.

— L'Américain ! L'Américain !... — crièrent les fumeurs des cafés; et ils se précipitèrent hors des arcades, la pipe aux doigts, la chope en main. Fardel appela Codron.

L'avertissement se propagea de la maison de « La Sirène » à la maison de « La Salamandre », sous les deux monstres sculptés, par l'art du moyen âge dans les vieilles pierres en saillie. A la maison de la Couronne, les dames aux fenêtres déployaient leurs mouchoirs de dentelles. A la « Licorne d'Or » on avait tendu la célèbre draperie d'Arras représentant le tournoi de 1457. Des demoiselles et des capitaines s'y accoudaient avec des touffes de fleurs. De « La Harpe » on lançait un vol de colombes qui tournoyaient au-dessus de la foule en ovation :

— L'Américain ! L'Américain ! criait le tailleur Van Herdrick.

Juste-Émile saluait à droite et à gauche. Cécile faisait doctement ses révérences pour les Waterlot, pour les Druon.

— O mon cœur ! — murmurait-elle, — que je vous aime ! Et plus que ce peuple ne vous le crie !

Cette enfant aux yeux clairs, aux cils sombres, que Juste avait crue jusqu'alors peu chaleureuse lui brisait les doigts en les serrant. Le sein de nacre palpitait dans son nid de soie bleue, sur le busc étroit, tige de cette rose humaine épanouie, blonde et blanche, avec ses cils d'Espagne, et ses pupilles de Flandre. Ce n'était plus l'héritière tellement attachée à ses biens, et qui se réjouissait surtout de joindre aux Forges de sa dot les intérêts dans la flottille de Dunkerque, dans les prises des corsaires, et dans leurs plantations des Antilles. Cette fière demoiselle Héricourt palpitait et sanglotait doucement. Ainsi la Mexicaine de la Vera Cruz qui s'était passionnément crispée sur le marin de France dans leur couche faite avec les grands lys écarlates des flamboyants, et qui l'avait presque étranglé, dans la soie de la chevelure indienne, à l'heure d'entendre le canon de la corvette appareillant pour le départ. Avec autant de frénésie mademoiselle Héricourt tordait les doigts de Juste-Émile, tandis qu'ils marchaient au milieu de cette foule en fête. On élevait les marmots sur les épaules, au bout des bras, afin qu'ils vissent et se rappe-

lassent, toute leur existence, un ami de Franklin et de Washington, un libérateur de l'Amérique, un héros de la mer, de la terre et de l'atmosphère.

Juste-Émile se reprochait de ne l'avoir pas devinée toute, sa fiancée. Ses frères et maître Héricourt avaient convenu de ce mariage pendant qu'il naviguait. Jadis la petite fille lui avait, de son couvent, écrit une lettre corrigée par les Ursulines d'Arras. Il avait répondu dans le rayon d'un soleil caraïbe que filtrait la fente d'un sabord, à Santiago. Les insectes de la rade se noyaient dans l'écritoire de plomb rivée au pupitre de la cabine, sous l'étagère aux timbales et au pot d'argent, sous la panoplie de flèches vénéneuses, de casse-têtes canaques, de coutelas aztèques en pierres tranchantes. Ensuite elle et lui s'étaient vus peu, entre deux traversées, à des fêtes de famille; elle enfant sage et peu jolie, lui trop indifférent pour cette cousine d'âge ingrat. Le marin l'adorait maintenant épanouie sous l'or d'une lourde chevelure, avec une chair vive et pleine, une vigueur cavalière, ces regards de malice vicieuse, et un caractère franc, et une ferveur d'amante subite.

Il l'imagina frissonnante, nue, dans ses bras, cependant que des Amours ailés lui ôtaient la chemise, comme sur les estampes. Il la respirait moite ainsi qu'une fleur avant l'orage d'été. Il entendit mal la harangue de l'échevin, Dubois de Fosseux, devant les grenadiers l'arme au bras sur le perron de l'Hôtel de Ville, et la réponse de Maximilien Robespierre, et la déclamation de Babeuf, et mademoiselle de Kéralio, et ce que lui-même se vit obligé de dire au moment où, dans la salle de lambris sculptés, une flûte de champagne lui fut offerte parmi trente autres, sur le plateau du laquais colossal, poudré, décoré, solennel. Juste-Émile but à la santé des échevins, qui maigres ou gros, avaient tous le ventre ceint d'une écharpe blanche, des perruques à marteaux, des souliers à boucles. Il porta la santé du Roi qui avait promis la réunion des États Généraux, et, par là même, comme l'avait annoncé M. de Robespierre, ouvert la porte de l'avenue qui mène jusqu'à la lumière de la Justice et de la Liberté. Déjà Sa Majesté avait, en Amérique, illuminé la route, secourant, par les armes et la flotte, le parti de Franklin : « Vive le Roi! » Cri

que toute l'assistance répéta, qui devint clameur. Les corporations demeurées aux antichambres, sur les escaliers, brandirent leurs bannières de velours cramoisi, de soie vert olive, de drap écarlate, de broderies aux armes urbaines. Avec leurs feutres enrubannés de couleurs, toutes les têtes se levèrent massées entre les facades et les pavois de la Petite-Place. Des chapeaux jaillirent en l'air. « Vive le Roi ! L'Américain ! l'Américain ! » L'explosion d'un pétard, celle d'un pistolet, une fusillade de chasseurs signifièrent la liesse publique. Des piqueurs sonnèrent le bien-aller dans leurs cors. Les chiens courants aboyèrent. Ce tumulte croissant de la ville accompagnait le cortège des amants qui gravirent les mille degrés du beffroi, qui tournaient dans son escalier de moellons gris, derrière les soupirs de mademoiselle de Kéralio, les couplets grivois d'Augustin Robespierre, la discussion de Carnot et de Babeuf sur le doublement du Tiers, les compliments subtils de Fouché à Charlotte de Robespierre et les répliques de cette vertu prudente, un peu compassée, même revêche par instants. Juste-Émile grimpait allègrement les marches vers la chambre du carillon. Un musicien y précipitait des accords, et les déversait sur la ville. La joie de Cécile suivait légère et preste. Elle levait sa robe sur ses escarpins et ses bas pointillés pour atteindre à l'empire des sons. Une petite salle dallée, sous les chevrons et les poutres, enfermait les touches de bois noir, les cordes et les battants que, par les ogives des lucarnes, on entrevoyait de la place. Tout y retentissait, y cliquetait, y tapait.

A poings fermés, le sonneur frappait sur les touches de bois mouvant les cordes et les marteaux des trente cloches suspendues là haut entre les solives, dans l'obscur de la tour. Juste-Émile et Cécile se penchèrent, joue contre joue, par l'ouverture d'une meurtrière. A s'effleurer, leurs visages frémirent. La voix mélodieuse du beffroi s'épanchait vers la place et sa foule en rumeur, vers le troupeau des toits massés à l'infini autour des églises, vers les abymes des rues où la population roulait nombreuse, bruyante sous les enseignes des boutiques, et les potences des reverbères, et le vol des pigeons.

Cécile avoua tendrement son orgueil de penser que tous ces

gens avaient en tête l'admiration du marin, du libérateur, de l'aéronaute. Et comme le couple faisait le tour de la salle, il aperçut, en une autre lucarne, le dôme jaune du ballon que l'on achevait de gonfler sur la Grand'Place, parmi la foule dense, attentive, distraite à peine par une danseuse sur la corde, par un montreur d'ours. L'amante craignit soudain que Juste-Émile ne la quittât sur l'heure pour courir à son aérostat, et s'envoler, bien qu'il l'eût assurée du contraire. Il pouvait lui avoir caché son dessein. Et voilà qu'elle souffrait terriblement, le cœur étreint. Elle sentit le sang lui bondir au visage, puis fuir à ses pieds. Se pouvait-il qu'elle aimât avec cette force, avec cette douleur, le cousin presqu'inconnu. Cécile n'osa lui montrer son angoisse. Le cortège ayant rejoint, se groupait autour du sonneur qui, des pieds et des poings, sur les pédales et sur les touches de son bâti, manœuvrait les trente cordes et les chocs de leurs marteaux contre l'airain des cloches.

Maximilien Robespierre rappela que ce carillon avait, à son appel, réuni jadis les corporations de la ville exigeant le respect de leurs franchises. Rassemblées par le tocsin, les milices de la commune étaient parties courageusement à la rencontre des chevaliers de Louis XI et de Charles VIII, afin de leur interdire l'entrée de la ville. Les cloches avaient, en 1492, sonné pour courir sus aux reîtres allemands du duc de Bourgogne qui pillaient la ville, s'emparaient des vases sacrés, se travestissaient avec les chasubles et les habits sacerdotaux.

Puisque le temps était clair, le beffroi de Douai se révéla vaporeux dans la vapeur de l'été. Cinq lieues de terres riches, mollement ondulées, traversées par la Scarpe entre les frissons de ses peupliers, argentine, sinueuse et coulant sous la coupole de l'azur, vers le nord de l'horizon.

Ces paysannes court vêtues sur leurs ânes, et la pipe en bouche, amusaient tant Augustin! Il les décrivait rondes, hardies, viriles, la tête près du bonnet. Il les avait conduites en foule avec leurs ânes devant l'hôtel du Subdélégué pour réclamer les semences promises par l'Intendant, et qui n'arrivaient pas dans la province. Ah, les commères! Elles n'épargnaient pas leurs mots, ces vieux mots légués par la langue de Froissart, prononcés selon l'accent railleur et gai de l'Artois.

Penchés aux lucarnes en ogives, le poète Charamond, Lenglet, tous adorèrent encore cette campagne de villages ombragés, de moissons drues, avoines verdâtres, seigles blonds, blé roux, œillettes brunes que partout moissonnaient les bandes actives, maniant la lueur des faux et des serpes.

— Dans tous ces villages, — prononça Maximilien Robespierre, — des hommes, tout à l'heure, éliront leurs représentants aux États Généraux. D'après l'esprit de ceux qu'ils choisiront, la France pourra se régénérer, peut-être, ou périr sans espoir.

— Serons-nous représentés comme aux États d'Artois par des évêques et des abbés enclins à défendre uniquement leurs bénéfices sans que les curés des paroisses y paraissent ? — demanda le P. Le Bon.

— Quelle dérision ce serait là, — dit Fouché.

— L'ordre de la noblesse se trouvera-t-il tout entier, comme aux États de la Province, dans les mains de Monsieur le duc et de ses féaux sans que nous puissions être écoutés ?... — demanda le comte de Bucquoy en exprimant de la fureur par son attitude guerrière de géant blond et cramoisi. — Ces messieurs de la Cour auront-ils le privilège encore de nous ignorer, nous, les nécessités de nos terres, l'état de nos routes, rivières et canaux, les offices de nos cadets, les droits militaires de nos chevaliers de Saint-Louis qui ont répandu leur sang pour le Roi, dans les Allemagnes, aux Indes, dans les Amériques ?

Il leva sa figure. Un biscaïen anglais en avait arraché l'oreille droite au siège de Pondichéry. M. de Croisilles avait eu la poitrine traversée au Canada par un sabre hanovrien. Il crachait le sang quand il toussait. Et rappelant leurs services, ceux de leurs frères et cousins, ils demandaient que le Roi pourvût les plus pauvres d'entre eux, celui qui labourait à Vimy, celui qui mendiait à Dainville, celui qui réparait les montres à Saint-Eloi. Pourquoi gorger d'or les courtisans et les feudataires, les compagnons d'orgie que protégaient le comte d'Artois et sa belle amie ?

Quant aux villageois et aux ouvriers, Babeuf démontra facilement que leurs officiers commis au devoir de nommer les représentants attribueraient cette mission aux serviteurs du

haut clergé. Il finit en invoquant la vieille cloche du Sang, celle de 1483, qui sonnait jadis pour appeler les corporations aux armes. On la nommait aussi « l'Effroy ». Petite, elle était suspendue à des solives noirâtres, et oxydée par les siècles, beaucoup plus que celle du Guet particulière à l'heure du couvre-feu, que la Joyeuse ou Bauclocque trop lourde pour être mise en branle, mais que l'on tapait, à grands coups de marteaux. les jours de fête et de victoire.

— Ah ! — s'écria Maximilien Robespierre, — puisse-t-elle annoncer tantôt les élections libres, en cet unique moment que la Providence nous ait réservé, dans l'espace des siècles, pour recouvrer ces droits imprescriptibles dont la perte est à la fois un opprobre et une cause de calamités !...

Maintenant, derrière Cécile, on s'engageait dans l'énorme couronne ducale qui dominait la tour. Le vent gonfla l'écharpe de Charlotte à qui Fouché reprocha :

— Ai-je mérité le ton rigoureux que vous prenez avec moi ? Dites-moi d'où peut venir tant d'aigreur et de persiflage. Dites seulement un mot.

Elle répliqua vivement :

— Vous me donnez de l'humeur, et je ne vous trouve pas le sens commun ! Croyez-vous que vos précieuses bontés suffiraient à mon bonheur ?

Fouché pâlit à l'extrême. Il enfonça mieux son tricorne sur sa tonsure d'oratorien.

— Je veux vous dire non ; mais je sens bien que je ne fais pas comme je vous dis... — répétait Cécile haletante à Juste.

Car il la pressait un peu, en la maintenant sur l'échelle dans le vent qui fripait les jupes et les collait aux formes.

— Vous avez des façons... — reprit-elle. — Et l'on ne sait comment faire pour y répondre !

Elle éclata de rire parce que ses mèches s'envolaient.

— Voici le cœur du lion.

Elle sauta sur la plate-forme de planches installée par les couvreurs. Elle dominait les espaces avec Juste-Émile Il la sut étreindre et lui poser, au cou, le premier baiser de leur passion. Elle se pâma. Il l'eut moite et fauve qui souriait en se retournant dans ses bras, et lui tendait ce sourire. Juste

appliqua le feu de sa bouche hardie. A travers la longue mèche qui flottait, qui s'envolait, il contempla la plaine d'Arras, ses moissons mêlées aux boucles d'ambre, ses villages et ses bois qui étaient comme les feuilles vertes d'une couronne dans la chevelure étalée par le vent du nord, le vent de mer. Le corsaire en reconnut l'odeur, les sels, tandis qu'il savourait le fruit de la bouche vierge. L'Artois et Cécile demeurèrent ainsi confondus dans l'amour du fiancé.

L'étroitesse de l'échelle, une explication de Carnot sur les défenses de Vauban, la compagnie arrêtée pour l'entendre, ne permettaient pas de rejoindre aussitôt le couple enlacé, et que la masse du lion debout cacha. Juste et Cécile se crispèrent l'un sur l'autre ardemment, silencieux, tout à l'œuvre de se sentir, de se pénétrer par leurs chaleurs, par leurs lèvres unies, par leurs mains s'agriffant à leurs poitrines, à leurs tailles. Et toujours, le marin voyait, dans la chevelure d'or étendue, transparaître la province avec sa richesse, ses labeurs, avec les espérances de liberté que Robespierre énuméra.

Ainsi l'avocat complétait la leçon des numismates sur la médaille antique replacée par maître Héricourt et le vieux Thomas dans le crâne du lion ; médaille où l'on avait vu le dieu de la lumière, Mithra, le dieu des légionnaires romains, égorgeant la bestialité du taureau pour, de ce sang barbare, féconder l'avenir du monde. Penchés vers ce symbole, les gentilshommes, les officiers, les francs-maçons saluèrent le legs des anciens civilisateurs au temps de l'Encyclopédie.

Et Juste-Émile pensa qu'il n'avait jamais eu de vie plus magnifique, ni sur la mer phosphorescente, laiteuse et brillante du Mexique, ni sous les milliers de poissons volants que les étoiles argentent, ni dans les palais aztèques où il avait pénétré conduit par son indienne odorante, de souterrain en souterrain, pour admirer d'anciens dieux, colosses, immuables en cuirasses d'or sous leurs têtes d'aigle, entre des colonnes noyées dans la nuit de salles hautes immensément. Non, la descendante peut-être de Montezuma qui s'était donnée sur l'autel intact de ses dieux dans le temple presque enseveli par une éruption volcanique avant la conquête espagnole, non, la fière Maya, ni les siècles transmis dans sa beauté,

n'avaient point valu tant d'émotion au navigateur que cette province frémissante qu'il embrassait dans le corps de Cécile, avec l'espoir d'affranchir le monde latin.

VIII

Ce jour de 1792, quand le carillon de midi commença la danse de ses notes allègres, Juste cessa de calculer. Il repoussa les tomes ouverts de l'*Encyclopédie*, les plans et les gravures des métiers, les brochures relatives à l'art de la charpente, à la fabrication de la soie, les manuscrits expliquant les plus récentes expériences des chimistes sur la composition des gaz expansifs, un rapport de Lavoisier « sur les avantages que l'on peut retirer de l'invention des ballons ». Le lecteur se laissa fléchir au fond du large fauteuil, appuya sa tempe contre l'une des oreillettes; et regarda les livres debout en leurs rayons contre les murs depuis le plafond jusqu'au plancher.

— Mes amis! — murmura-t-il, ému par sa gratitude pour les conseils qu'ils lui donnaient intelligemment, depuis trois ans de vie active divisée par les bruits des Moulins, les tumultes des Forges, les colères périodiques de maître Héricourt, les oraisons de la belle-mère; les cantiques des servantes, et aussi par les fièvres des élections pour les États Généraux, par les controverses entre les Amis de la Constitution et sous l'arbre de la Liberté, comme au moment de la Patrie en danger, comme aux jours de la Fédération.

Était-ce la lumière de Mithra ce soleil d'août qui franchissait la verte épaisseur des feuillages avant de pénétrer dans la bibliothèque par la haute fenêtre aux petits carreaux. Père heureux, Juste-Émile attendait le tapage de chaque jour à cette heure. Il crut ouïr, dans l'escalier; le pas de Cécile encore fatiguée par ses secondes couches, mais hissant d'une main la maladresse de sa fille car les jambes de deux ans savent mal gravir les marches, mais serrant, de l'autre main, contre son cœur, le poupon si frais dans ses langes. Oui. Ce fut le sautillement précipité de Marton qui les précédait; ouvrait en bas et refermait la porte, aidait la jeune mère, degré par degré.

Juste-Émile court à leur rencontre. Il saisit, il élève dans ses bras Augustine ébahie. Il s'efface sur le palier devant sa femme lente et lourde un peu. Elle lui rit. Il flaire l'iris de ces jupes blanches, de ce fichu, de cette coiffe en dentelles dont les pans se mêlent aux boucles d'une chevelure d'or pour encadrer un visage d'enfant pâle. L'ardent époux voudrait sur sa poitrine attirer cette chère tête et cet angelot aux petits poings vigoureusement fermés, les réunir à la frétillante Augustine qu'il fait sauter dans l'espace, qu'il couche au fond du sofa où Cécile s'est affaissée pour écarter son fichu, délivrer un sein pesant, et l'offrir tendu à l'appétit du nourrisson.

— Oh, spectacle admirable pour un homme sensible ! — murmure Juste Héricourt. Il baise le front de sa femme respectueusement, puis contemple l'avenir en ces deux têtes, l'une de marmot épanoui, rose, engoncé dans sa collerette, l'autre de bébé joufflu aspirant la vie de cette jeune Artésienne aux doigts fins, toute aise de se répandre dans la chair de sa chair, et de refaire, un moment, l'union, en un seul, des deux êtres si récemment séparés par la naissance.

L'avenir ! Quel sera-t-il?

Sur la table une lettre de Carnot. Le représentant du peuple aux armées du Rhin demande à Juste Héricourt s'il est possible de construire incontinent vingt aérostats capables d'enlever chacun deux soldats et un capitaine. Du haut des airs, ils observeraient la marche des Prussiens et des Impériaux que Luckner contient difficilement le long de la Deule. Juste Héricourt se reproche de n'avoir pas étudié plus tôt ce problème d'intérêt national. Trois ans il a vécu dans les joies de l'amour, en dirigeant ses forges, en cherchant l'amélioration théorique des aérostats, sans trop se mêler aux événements. S'il a; par ses votes; contribué à l'élection de Maximilien Robespierre pour les États Généraux, et des frères Carnot pour la Constituante, s'il a soutenu les Rosati, s'il a participé à l'administration du district, vu démolir « la Sainte-Chandelle » sur la Petite-Place, fondre les cloches des églises pour remédier à la pénurie de monnaie, s'il n'a cessé de correspondre avec La Fayette, Miranda, Custine, avec les autres « Américains »; il n'imagine pas que les troubles de

Paris puissent s'aggraver à l'extrême. Ainsi que maître Héricourt, il crut à des émeutes sans importance; et qui finiraient le jour où le roi, la cour, les représentants tomberaient enfin d'accord sur le texte de la constitution, sur la suprématie de la loi. Mais voilà que le comte d'Artois et les princes ont émigré, qu'ils ont été chercher les Prussiens et les Impériaux pour envahir la patrie, que le roi lui-même a tenté de les rejoindre, et que; s'il n'eût été, avec l'Autrichienne, arrêté chez l'épicier de Varenne, il fût revenu derrière ses nobles guidant les hussards de l'empereur François et les hulans du roi Frédéric-Guillaume par les chemins de la Flandre, du Luxembourg, de l'Argonne. Voilà que La Fayette lui-même a pris le commandement de l'armée du Nord. Il vient d'écrire à la municipalité d'Arras pour la formation des gardes nationales. C'est la guerre. On se bat. On se bat depuis des semaines pour la liberté que menacent les injures de Coblentz, la convention de Pilnitz, le manifeste de Brunswick. On s'est battu à Tourcoing, à Thionville, à Causel, à Oignies, sur la Deule, aux environs de Cambrai. Or, lui, Juste-Émile Héricourt reste là dans ce sofa profond, à regarder sa gracieuse nourrice allaitant leur fils, selon le conseil de Jean-Jacques, tandis que leur fillette épanouie parmi ses dentelles croque un berlingot, dans les bras de son père. Acceptera-t-il encore longtemps l'excuse qu'il se prête de travailler à ses plans d'aérostation pour les états-majors, l'excuse d'obéir aux ordres de Carnot, du Comité Militaire et de l'Assemblée Législative. Bien que ses parents et les « Amis de la Constitution » l'y engagent, il doutera de lui-même s'il ne court pas au camp de La Fayette, prendre place au milieu des canonniers.

— Ah! je lis dans tes yeux, cruel : tu penses encore à me fuir ! — gémit tout à coup Cécile qui le caressait.

Et des larmes embrument aussitôt les yeux clairs sous les cils noirs.

— La patrie est en danger, — réplique Juste-Émile à mi-voix. — L'Assemblée l'a proclamé depuis tant de jours déjà ! La Fayette vient de l'écrire encore aux administrateurs de l'Artois, à moi-même, par conséquent. « Je vois, nous mande-t-il, que les citoyens du département du Pas-de-Calais sont au nombre de ceux avec lesquels je suis destiné à combattre.

Je compte sur l'empressement de la garde nationale à maintenir la cause sacrée de l'égalité et de la liberté, la souveraineté du peuple français et la constitution qu'il s'est donnée. » Ma Cécile, puis-je abandonner mon général, mon ancien compagnon d'armes, avec qui j'ai combattu pour l'affranchissement des Américains?... Laisserai-je partir sans moi les compagnies de chasseurs et de grenadiers que nous formons. Pourrai-je refuser de conduire les soldats que j'instruis, que j'exhorte au sacrifice? Moi-même ne leur ai-je pas dit à la fête de la Fédération : « Il faut que la liberté triomphe ou que la nation française disparaisse de la terre. » De quel front oserai-je saluer leur départ si je ne les guide pas?

Il parlait sincèrement bien qu'il inclinât vers le parti de la faiblesse. Cécile reprit son sein à la bouche du fils qui s'endormait, que Marton emporta. Ce que voyant, la fillette glissa jusqu'à terre, saisit le cotillon de la servante qu'elle suivit. Juste et Cécile se trouvèrent seuls, cœur à cœur, bouche à bouche.

Le désir de se prouver leur affection, la sensualité de leurs jeunesses les lièrent l'un à l'autre.

— Reste, reste, — supplia Cécile entre leurs baisers profonds.

Juste-Émile promit de tarder encore. Mais il se reprocha de céder à la prière de sa paresse plutôt qu'à la vérité de sa passion. Trois ans de joies conjugales avaient lentement apaisé la violence de sa première folie pour la vigueur et le rire de cette adolescente potelée, blanche; blonde, chaleureuse. Il la savait trop. Plus rien n'était à connaître de cette jeune âme ni de ce jeune corps. Savourant le goût de ces lèvres qui fondaient entre les siennes, étreignant cette taille qui se cambrait entre ses mains, Juste-Émile regrettait que sa femme l'ennuyât par les soins qu'elle prenait de ses enfants, et pour lesquels souvent elle l'oubliait. Sauf aux instants de volupté, était-il pour elle une chose plus importante que le vernis soudain éraflé de la berline, que le total de l'argenterie bien comptée, que la valeur des tapisseries tendues dans la salle, que l'élégance du bonnet neuf, que l'ordonnance des chaudrons en cuivre soigneusement fourbis dans les cuisines, qu'un chapitre de Pigault-Lebrun lu avec enthousiasme? Cécile n'appréciait pas son mari comme il eût voulu.

Au contraire, il préférait d'elle l'esprit railleur, la repartie cinglante, la connaissance de la géographie, des étoiles et des mathématiques, une démarche hardie, les gestes francs. Beaucoup d'agréments, au reste, mais ceux de l'amie plus que ceux de l'amante. Ainsi méditait-il en la serrant contre sa poitrine, en lui baisant les épaules. Non l'amour ne le retenait pas loin des camps ; mais l'ennui de recommencer les épreuves d'une campagne, de traîner les canons dans la boue, de commander les soldats stupides ou rebelles, de souffrir toutes les fatigues sous le soleil d'août, sous les pluies de septembre, de dormir fiévreux dans les granges; et réveillé sans cesse par les rats qui vous flairent, par les souris qui vous grignotent les bottes, par les cris des artilleurs ivres, par le froid des vêtements trempés. De tout cela Juste-Émile avait trop souffert en Amérique. Moins jeune, alourdi par l'usage du luxe flamand, par les festins de l'Artois, par le vin de Bourgogne et la bière, il eût voulu ne partir des Moulins qu'à l'heure même de la bataille. Le reste de la guerre le décourageait à l'avance.

Aussi, et se condamnant, il murmurait dans l'oreille de Cécile toute rose, éperdue :

— Pourquoi me rendre lâche, ô ma chère épouse. Plus tard tu mépriseras celui qui te cède à cette heure; et comment le pourras-tu citer en exemple à ton fils?

La cloche du dîner les appela. Ils se rajustèrent et descendirent promptement. Maître Héricourt ne souffrait nul retard. Vite, ils traversèrent leur salon des Forges qu'ornaient de vieilles tapisseries d'Arras, entre les placards hauts. Les époux heurtèrent les fauteuils de bois gris et de soie rayée, regardèrent l'heure sous l'Ajax en bronze de la pendule.

— Il me fait honte, ne vois-tu pas !

Cécile haussa les épaules. Elle entraîna Juste par le jardin dans l'odeur des roses rouges. Orgueilleuse, elle lui serrait fortement la main, se félicitait de sa victoire. Elle dominait ce corsaire. Il était sien. Il lui sacrifiait l'honneur même du soldat. Comme elle avait résisté sur le haut du beffroi à la contrainte de son oncle terrible, elle résistait au vainqueur des Hessois. Elle l'obligeait à l'obéissance. Il importait qu'il fût là pour diriger, aux Forges, la fabrication des piques et des sabres, des boulets, des armes que partout exigeaient le

ministre de la guerre et l'état-major de La Fayette. Elle voulait que Juste-Émile enrichît sa maison d'abord. Pour l'avenir, elle visait à l'achat des Moulins par les Forges, par les Forges et l'Entrepôt maritime de Dunkerque. Au lieu et place de l'oncle Héricourt, elle se trouverait maîtresse alors sur les bourgeois d'Arras, sur les officiers municipaux, sur les fermiers des censes. Depuis le jour où elle avait aperçu, du haut du beffroi, les villages et les campagnes où les Héricourt avaient du bien, Cécile n'avait plus rien oublié du spectacle exaltant. Elle prétendit supplanter la branche aînée des Héricourt, et régner seule au nom de ses parents, les cadets. Voilà la tâche qu'elle impose à Juste-Émile. Qu'il forge d'abord sabres, piques et boulets. Qu'il gonfle des ballons. Qu'il les vende aux armées comme maître Héricourt leur vend ses farines et ses huiles. Voilà le devoir essentiel. Cécile se l'affirme en serrant davantage les doigts de celui qu'elle entraîne entre les pelouses, les parterres et les bosquets. Elle le tient, comme son père le forgeron tenait jadis, dans ses pinces rougies, le fer flamboyant et aveuglant. Elle tient la force de Juste-Émile Héricourt, la force qu'il rapporta des Amériques, la force de la liberté. Cécile se croit la liberté triomphante. Comme maintes et maintes fois, elle s'imagine encore dans le cœur du lion, à la pointe du beffroi, résistant à l'oncle, s'affranchissant, dominant la ville et ses rues, ses églises, ses chapelles, ses places, ses remparts, sa rivière, ses marais, ses campagnes, tout l'Artois et son peuple jusqu'au pinacle de Douai transparu dans les brumes.

Narquoise un peu, elle entre dans la salle basse, devant maître Héricourt qui faillit attendre pour dire le bénédicité et qui la dévisage avec des yeux de colère. Personne ne souffle mot, ni madame Héricourt, blanche et grande, voilée, chargée de croix, de médailles, de scapulaires, debout près du maître pour surveiller l'ordre du service; ni le vieux Thomas, si propre et net, au bas de la longue table entre l'intendante et le contremaître des Moulins; ni les Ursulines invitées qui baisent les croix de leurs rosaires. Les trois convives en habit et en perruque saluent. Dans l'ombre de la pièce, bas bleus, coiffes, cotillons troussés par le cordon de la devantière, les quatre servantes s'agenouillent autour de leur table, devant

leurs pots de faïence, leurs écuelles de bois, leurs tranches de pain.

La petite religieuse scande la prière du repas dans le silence absolu de tous. Cécile mesure cette longue salle, les lambris, les solives, les portes, les bahuts cirés. Elle y trônera quelque jour. Cette cheminée de parade sera modifiée où pend un chaudron de cuivre rouge entre les landiers de fer, où s'alignent tant de chandeliers lumineux, où se superposent les fusils et les coutelas de chasse. La grande horloge qui vit dans sa caisse de chêne sculpté, avec le cadran d'argent, marquera l'heure de Cécile. Elle vengera son père, le cadet. Il a tant souffert de son terrible aîné, à en croire le testament. Il s'en est allé périr en mer plutôt que de rester aux Forges sous les ordres de ce rude homme à l'habit gris, qui replante son tricorne sur sa tignasse avant l'amen chanté par l'assistance. Cécile le hait. Ne voilà-t-il pas qu'il tape du bâton contre le plancher, puis ordonne qu'on reste debout. Cot, l'un des convives, très ému, annonce à l'administrateur du département, Juste Héricourt, que le roi à été chassé des Tuileries par les bataillons de Marseille et les fédérés de Bretagne, que l'Assemblée a prononcé la suspension du pouvoir royal, qu'il faut annoncer la chose aux ouvriers des Moulins et des Forges, puis les rallier à la motion de l'Assemblée. Maître Héricourt a fait un signe. Dès l'appel de la cloche, meuniers blanchis, charretiers aux chapeaux de cuir poudreux, gens des pressoirs en souquenilles huileuses, forgerons noirâtres accourent. Cinq, vingt, soixante entrent. Ils se tassent contre le mur à distance de la table et du maître. Il en est dans la cour qui collent leurs visages mafflus aux fenêtres. Ils ont découvert leurs têtes chauves ou hirsutes. Ils ne savent. L'inquiétude agite leurs yeux. Avant maître Héricourt qui se dresse, Juste-Émile énergique, bien que stupéfait par l'événement, crie le premier à ses forgerons, comme il criait à ses marins devant Yorktown :

— Mes amis, le roi a dû quitter son château des Tuileries, avant-hier, 10 août, par la volonté du peuple et des bataillons fédérés, ceux de Marseille, ceux de Bretagne, ceux de notre Artois.

Rumeur d'étonnement. Les visages effarés se regardent.

— L'Assemblée l'a reçu dans son sein ; mais elle a décidé la suspension du pouvoir royal.

Stupeur de l'assistance. Évidemment elle ne sait si on va lui demander de s'indigner ou d'applaudir.

— Vous le savez, — reprend Juste, — le 2 d'août, les ennemis de la France ont proclamé qu'en prenant les armes contre nous, contre son peuple, ils demeuraient fidèles à Louis. Abusant notre bon roi, l'Autrichienne, les émigrés conspirent avec les Prussiens et les Impériaux, qui ravagent nos campagnes...

— Oui ! çà.

— Oui.

— On les tuera...

— Qui ont envoyé leurs hussards près d'Arras même.

— Jusqu'au bourg d'Oignies !

— Où ils ont outragé les femmes !

— Pendu le syndic.

— Pillé la caisse municipale !...

— Mes amis, vous approuverez, j'en suis sûr, la décision de l'Assemblée Nationale !...

Hésitation dans l'assistance qui craint le gibet.

— Ce grand exemple était nécessaire, — assure maître Héricourt aux religieuses abasourdies.

Dubois de Fosseux magnifique et très pâle déploie son écharpe :

— Jurons de maintenir la Liberté et l'Égalité, ou de mourir pour les défendre !...

— Vive la Nation ! — clame Juste-Émile Héricourt en levant les bras.

— Vive la Nation... — répète Cécile, la première, enchantée de voir son mari plus prompt que son oncle à saisir l'occasion de prédominer.

Et les servantes amusées répètent avec elle. Ce qui décide aussitôt leurs amoureux, les garçons aux tignasses blondes, aux culottes de toile rapiécées.

— Mes amis ! Allons tous sur les rangs de la garde nationale ! — conseille l'administrateur Cot, profitant de l'ovation.

— Des fusils ! A c't'heure ! Donnez-nous des fusils ! — demandent ceux persuadés qu'on en manque.

— Avec nos fusils de chasse nous vous armerons.

— Pour apprendre l'exercice et pour faire des patrouilles, ça suffit-il pas? — remarque Thomas judicieux, et qui a lu dans les yeux de maître Héricourt sa volonté.

— A l'atelier il y a des piques aussi, — annonce un forgeron au tablier de cuir.

— Des sabres! — déclare la foule dehors, et qui s'accroît.

— Nos faux ! — propose le valet de ferme boiteux.

— Nos fourches! — ajoute son camarade aux mèches rousses.

— Oui : nos fourches !

— Vive la Nation !

— Rappelez-vous, — déclame Juste Héricourt, accouru dans la fenêtre ouverte, — que les Américains armés de bâtons et d'instruments de labour ont vaincu les Hessois et les Hanovriens du roi George, si disciplinés, pourvus à profusion de fusils et de baïonnettes.

La clameur de la foule approuva. Elle s'étouffait dans la cour. Elle s'augmentait de villageois aux bonnets de coton, de femmes glapissantes, d'un postillon en gilet rouge qui brandissait son chapeau à rubans :

— Nous en ferons bien autant que les Américains...

— Ch'est-y vrai que les Prussiens logent à Longwy? — demande une mégère aux bateliers survenus.

— Non, — s'écrie Cot qui plastronne, — les suspects ont été chassés de la ville.

— Les patriotes ont juré de mettre à mort le premier qui parlera de se rendre, — confirme Dubois de Fosseux.

La clameur de la foule approuve. Le postillon adjure :

— Faut qu'ils nous laissent nos libertés.

— Faut qu'ils nous laissent nos libertés, — répète la masse houleuse autour du chariot à foin qui rentre.

— La liberté ou la mort ! — s'exclame Cot en agitant sa canne, en tapant sa large poitrine.

— Liberté ou la mort ! — répètent en riant Cécile, les servantes, leurs amoureux, le courrier à cheval.

Or les forgerons s'excitent. A fabriquer le sabre, la pique, le boulet, ils ont acquis des façons guerrières. De même les garçons brasseurs, colossaux et sarcastiques, qui regardent les autres au fond des yeux. De même les tireurs à l'arc de Sainte-

Catherine et de Saint-Nicolas, qui se flattent de viser juste. Ils voudraient voir l'ennemi sous leurs traits, sous leurs feux.

— Liberté ou la mort ! — crient-ils, les uns sévères, les autres arrogants, ceux-ci malins et vindicatifs.

La cloche des Moulins sonne le quart avant le retour aux ateliers. Ceux qui avaient envahi la salle basse sortent pour casser la croûte, après avoir salué le maître. Thomas les pousse dans la cour. Entre les monts de blé, les pyramides des tonneaux, les tas d'œillette, ils s'installent pour trancher le quignon de pain, et boire la bière que les femmes en sabots claquants apportent dans leurs tabliers, dans leurs cruches, avec des timbales d'étain.

— C'est-y vrai qu'i's ont suspendu le roi à l'Assemblée ?

— Il s'entendait trop avec les Prussiens, ch'gros Louis !

— C'est l'Autrichienne.

— Ah ! sacrée catin !

— Iro-tu la vir pendre à la lanterne !

— Elle a appelé les Kaïserlicks qui viennent ravager par ici.

— Ch'maire d'Oignies il est pendu à ct'heure.

— Ma petite nièce ils l'ont violentée à sept, et puis qu'elle en est périe !

— Quoi que c'est qu'ils veulent. Qu'ils restent chez eux donc !

— Ils veulent remettre ch'gros Louis sur son trône.

— Et alors l'Autrichienne doublera les prestations, les tailles, la dîme, pour faire mourir ces gens à la peine.

— Si les Prussiens arrivent ici, les accapareurs y vendront le blé si cher que le pain vaudra quinze sous la livre .

— A ct'heure, va falloir s'en aller dans les camps du général La Fayette.

— C'est-y drôle, ça ?

— Toudis quoi, c'est-y que tu serais couyon, mon fieu?

— Qui donc labourera notre champ quand je ferai la guerre ?

— Le voisin, pardieu !

— Et s'il ne veut pas?

— Tu retrouveras ton champ tout semé, que je te dis.

— Et ton blé tout germé, tête de chien !

— Boyau rouge !

— Tête d'andouille !

— Écoute donc nos messieurs.

— Et puis ch'maître.

— Hé ch'minteux !

— Écoutez-les.

Ils prêtèrent l'oreille. On entendit les convives de maître Héricourt, les administrateurs Cot et Coquidé le gras, le pincé, Dubois de Fosseux, le magistral :

— Ça ne pouvait donc plus durer?

— La cour trahissait ouvertement.

— On a dû mettre à l'Abbaye plus de cent prêtres.

— Ils correspondaient avec Coblentz, avec les émigrés.

— Autant dire avec les Impériaux.

— Des prêtres? Est-ce possible ?

— La Fayette joue double jeu.

— Méfie-toi, Juste-Émile...

— Je lui ai, dimanche, écrit toute ma pensée.

— Il voulait tenir les fils des marionnettes royales.

— Les Jacobins voient clair.

— D'ailleurs l'Autrichienne avait bien acheté Mirabeau.

— Et on accuse Danton aussi.

— Et Robespierre?

— Point. Il reste pur, notre incorruptible.

— Condorcet démontre dans son journal qu'il va falloir établir la République.

— A d'autres.

— Sieyès et Barnave se réfugient aux Feuillants pour ne pas tomber dans cette erreur.

— La République? Quelle sotte fantaisie, par ma foi !

— Vive la République !... — s'écrie Cécile pour faire pièce à son oncle ; et elle vide son verre d'un trait.

— Sommes-nous des Grecs ou des Romains pour être dignes de vivre en république ? — lui demande Cot.

— La vertu en est le principe.

— Montesquieu est mort.

— Vive la République ! — répète Cécile.

— Paix là !... — ordonne maître Héricourt en frappant

de sa main à plat sur la table ; ce qui fait trembler les verres et sauter la mousse de la bière hors des pots. — Paix là !

— Et s'il me plaît à moi de crier : Vive la Nation et la République ! — riposte Cécile moqueuse, debout.

— Qu'est-ce à dire?... — gronde maître Héricourt dont la colère fait trembler les lèvres et jaillir la salive.

— Suis-je pas libre citoyenne de ce pays... comme le montre, à mon bonnet, la cocarde !

— Pécore !... Va-t'en... Je te chasse...

— Pas de chez moi !...

— Quoi ?

— J'ai du bien ici.

— Lequel ?

— Vous devez six vingt mille livres à Dunkerque, pour des blés fournis !

— Cécile, rasseyez-vous, — supplie Juste-Émile — Hé, l'oncle, ne voyez-vous pas qu'elle raille ?

— Je ne souffrirai pas qu'elle raille.

— Donnez-lui de vos cerises. Elle se taira, j'en jure ! Jamais elle ne résiste aux cerises ! — assure Juste-Émile. — C'est une envie qu'elle garde même après ses relevailles !...

— Que d'abord elle se taise, morbleu !...

Et le bâton heurte le plancher.

Cécile s'est rassisse, enchantée de son courage, mais craintive aussi. L'oncle ne va-t-il pas lui envoyer quelque plat d'étain à la figure. Cot, heureusement, déploie son éloquence du haut de son collet. Son habit chocolat à boutons de vermeil s'agite autour de ses gestes.

— Ne nous y trompons pas, maître Héricourt !...

Il se tourne vers les ouvriers. Il les harangue par la fenêtre ouverte :

— C'est à la Liberté, c'est à l'Égalité, c'est à la Constitution que les émigrés, les conspirateurs et tous les tyrans font la guerre. Unissez donc vos efforts. Fidèles observateurs de nos devoirs, nous vous instruirons du danger commun. Nous veillerons à ce qu'aucune intrigue ne vous nuise. Braves Artésiens, portez-vous tous aux frontières pour y retenir l'ennemi !

— Unissez-vous, — commande Juste-Émile.

— Armez-vous, — crie Dubois de Fosseux le poing tendu.

— Défendez votre liberté ! — proclame maître Héricourt, qui s'est précipité vers la porte, et l'ouvre.

Il domine sur le perron. Il agite sa canne redoutée.

— Si vous vous étiez tous exercés à la marche et aux armes après les heures de travail, comme je vous l'avais dit, si vous aviez fait les patrouilles, vous seriez aujourd'hui de meilleurs citoyens... Mais je vous ferai rattraper le temps perdu, moi. Mordieu ! je vous le ferai rattraper... mes compères !...

— La patrie est en danger ! — s'écrie Cot les mains au ciel. — La patrie est en danger !

— Vive la République de monsieur Condorcet... — proclame encore Cécile derrière son oncle.

Et elle sauta légèrement du perron avant qu'il eût pu faire le geste prompt de la souffleter. Puis elle s'enfuit aux Forges, à travers son potager fleuri.

Comme ils la virent rebelle au maître qui les rudoyait, plusieurs garçons, en riant de cette espièglerie, crièrent après elle : « Vive la Republique ! » Et ils se levèrent ensemble des sacs où ils étaient vautrés, le pain dans la bouche, et le couteau à la main.

Cécile les remercia d'un geste.

Ils répétèrent encore : « Vive la République ! » Et des femmes qui vannaient dans une remise lancèrent l'acclamation, par plaisanterie, en jetant au soleil les grains, pluies d'or.

— Hé là, maître Héricourt, vos ouvriers seraient-ils les disciples d'Anacharsis Cloots ? Auraient-ils lu *la République Universelle* de ce Prussien ?... — demanda l'administrateur Dubois de Fosseux en se campant avec majesté, le poing sur la canne.

— Je leur casserai les reins, à ces croquants !... — grommela maître Héricourt donnant le signal de sonner la cloche.

Elle mena les travailleurs dans les ateliers. Cot rappelait :

— Robespierre nous a dit : « Je déteste autant les Cromwell que les Charles Ier. La République de La Fayette m'inspire autant d'horreur que la tyrannie. »

— Évitons un tel péril. Mieux vaut un roi régenté par la Constitution du peuple et guidé par une assemblée législative

qu'un république d'aristocrates et d'officiers commandant à une multitude esclave...

— Ch'est-y que not' maître il veut nous garder ch'gros Louis ? — se demandaient les forgerons en retroussant leurs manches devant la fournaise.

— Ch'gros Louis et sa catin d'Autrichienne qui, déjà, couraient rejoindre les Prussiens l'année dernière...

(*A suivre.*)

PAUL ADAM

LE PRINTEMPS SERBE A CORFOU

1er mars 1916. — Toulon. — Des uniformes que, seules jusqu'ici, les images de *l'Illustration* nous avaient fait connaître : ils sont d'un kaki moelleux, tirant sur le brun, avec des cols grenat en velours et de raides pattes d'épaules en passementerie d'or. Ceux qui les portent sont évidemment de grands chefs, ou bien de jeunes aristocrates échappés aux horreurs de la retraite à travers l'Albanie. Par delà le désastre où vient de sombrer leur pays, ces Serbes réfugiés ont encore bel air dans cette salle de l'hôtel toulonnais où nous déjeunons près d'eux.

— Un peu trop Côte d'Azur, ne trouvez-vous pas? — dit une de mes compagnes.

Le mot nous gêne. C'est que, s'il s'agit des Serbes, nous ne pouvons supporter en ce moment les remarques ironiques ou les doutes injurieux. Après notre mission des Dardanelles[1], c'est vers eux, à Corfou, que nous allons ; jusqu'ici, nous n'avons vu en eux que des héros et des martyrs : vision lyrique qui nous a inspiré assez d'enthousiasme pour nous mettre en route. Encore un instant, et il nous faudra prendre contact avec des réalités directes. Or, ce qui nous apparaît d'abord, c'est que nous ne savons presque rien de ces Serbes. Avant ce déjeuner, pas une de nous n'en avait approché seulement un.

1. Pour les infirmières, le service aux Dardanelles ne commença qu'au mois d'août 1915. La plupart furent réparties dans les hôpitaux de la base de Moudros. Elles furent licenciées après l'évacuation de la presqu'île de Gallipoli (9 janvier 1916).

J'avise, à une table voisine, un vieillard de forte carrure ; avec sa barbe grise en pointe et des yeux perçants malgré leur bouffissure, il figure assez bien un grand-duc russe. Des cheveux lisses en bandeaux, le nez plat, le teint mat, une correction excessive : je glisse un peu vite, craignant de reconnaître un de ces gérants allemands qui, les années dernières, tenaient les restaurants de Nice. Mon regard s'accroche, par contre, à la silhouette qui se dessine dans la clarté d'une fenêtre : profil net, jolie moustache, une manche flottante d'amputé ; de nombreuses décorations barrent la poitrine du personnage qui, de toutes parts, reçoit des saluts déférents. Auprès de lui, une jeune femme en robe de voyage et un petit garçon de huit ans — tous les deux fins, élégants, — sa femme et son fils, évidemment.

Devant cette famille, comment ne pas s'émouvoir? Il me suffit d'imaginer ce que serait l'exil pour des êtres que j'aime, si l'Allemagne avait poussé en France sa marche triomphale, piétinant tout notre sol, vidant toutes nos maisons, chassant les enfants avec les femmes jusqu'au delà de nos frontières. Ce petit garçon est charmant, blond dans son maillot rouge ; je le montre à mes compagnes tandis que, pour sortir, il traverse la salle. La jeune mère, le père glorieusement blessé le suivent : nous admirons leur grâce. Tout au plus, après qu'ils sont passés, serais-je tentée de relever chez eux comme un excès d'aisance? Qu'ils ne plient pas sous leur destin tragique — ou, du moins, qu'aucun signe ne le montre, — c'est bien leur droit, sans doute. Cependant qu'ils semblent à ce point chez eux dans cette salle banale d'un hôtel de passage...

— Enfin, — déclare celle de mes compagnes qui ne leur est pas indulgente, — cherchez tant que vous voudrez, ce ne sont pas des gens comme nous!

« Pas comme nous », voilà qui est terrible ! Aussitôt, je me souviens de mon malade, Martin, — non seulement un brave, mais un esprit si sage, que je n'avais jamais vu déraisonner quand, devant lui, les camarades discutaient sur la guerre avec un peu trop d'éloquence. En quittant l'hôpital, il était enchanté d'avoir sept jours à passer chez lui, à Boulogne, avant de remonter aux tranchées. Seulement, à Boulogne, il avait rencontré des Anglais et des Belges : cela l'avait

rendu furieux. En vain aurais-je voulu le convaincre que ces gens avaient leurs manières comme nous avons les nôtres, et que ces manières-là étaient conciliables avec les plus fortes vertus. Qu'ils fussent différents de ce que nous sommes nous-mêmes, cela restait le grief qui ne s'explique ni ne s'efface. Martin est mort, tué pour la France, mais ayant gardé sa rancune injuste jusqu'au bout.

Nous sommes des infirmières : et nous devons craindre l'injustice comme le pire des dangers. C'est qu'aux hommes qui souffrent, confiés à notre garde, nous n'avons rien donné quand ils n'ont eu de nous que nos soins et nos veilles. Leur premier besoin est d'être écoutés, compris ; pour nous-mêmes, il n'est de contentement que si nous les aimons. Gagnées par l'inquiétude qu'il ne faut pas montrer de peur qu'elle augmente, nous nous demandons, près de nous embarquer : « Ces Serbes, en nous appliquant bien, les aimerons-nous un peu? »

***

Arrivée. — La traversée fut rude ; et cette arrivée à Corfou, pas plus que le passage devant Messine, ne nous a ménagé le grand enchantement des rives méditerranéennes. Vers cinq heures, notre *Bien-Hoa* a mouillé près de deux autres bateaux-hôpitaux qui l'ont précédé ici ; alentour, des torpilleurs et des croiseurs font escorte au *Waldeck-Rousseau*, vaisseau-amiral. Le gris des coques et des tourelles s'accuse plus foncé que le gris de la mer ; les montagnes d'Épire et les côtes mêmes de Corfou se noient dans une brume qui est toute grise encore. Plus près de nous et plus net, au milieu de la rade, l'îlot de Vido se dessine : nous savons que là, il y a quelques semaines, se sont déroulées des scènes d'horreur et de désolation. Rien n'était préparé pour accueillir les loqueteux épuisés que débarquaient les transports : ils s'affalaient par rangées sur la grève et achevaient de mourir.

— Tiens ! — dit une voix près de nous. — Ils savent si mal se débrouiller ! On ne peut rien organiser avec eux !

Le pauvre peuple, décidément, serait-il condamné, pour que la défaveur le suive jusque dans l'opinion de ceux qui devraient le défendre? Le médecin-major qui vient de pro-

noncer un jugement si sévère a fait campagne en Serbie pendant neuf mois. Mêlé à la retraite atroce, il est arrivé en janvier, affamé, à Saint-Jean-de-Medua. Puis, ayant pris quelques semaines de repos, il rejoint à présent l'armée qui se reforme pour la suivre à Salonique, vers les revanches promises. Embarquées avec lui à Toulon, nous avions espéré recueillir, sur la Serbie libre encore et vivante, des renseignements intéressants : mais un invariable parti pris de malveillance semble lui être dicté par des motifs évidemment particuliers. L'excès même de son réquisitoire empêche qu'on l'écoute avec confiance; les médecins du *Bien-Hoa*[1] — nos amis pour toujours depuis notre retour de Moudros — pensent comme moi qu'il faut attendre et voir venir.

— Vous en reviendrez ! — déclare le médecin-major, vermeil, robuste, très décoré, très sûr de lui.

Mes amis sourient et ne répondent pas.

Maintenant que voici le *Bien-Hoa* à l'ancre, qu'allons-nous trouver ici comme autorités françaises? Je m'en inquiète, et le médecin-chef offre de m'emmener aux nouvelles sur le bateau d'en face. C'est là que, provisoirement, siège notre grand inspecteur sanitaire, celui qui dicte nos conditions de vie dans les hôpitaux militaires depuis le début des opérations en Orient.

Cinq minutes de chaloupe à vapeur; nous accostons au *Sphinx*, un bateau-hôpital beaucoup plus vaste et puissant que n'est le *Bien-Hoa*. Recherches à travers divers escaliers, corridors; arrêt dans une batterie; rencontres de Serbes innombrables à demi-vêtus d'une chemise, de sandales, d'un bonnet. Ils se figent au port d'armes devant le « quatre-galons » qui m'accompagne : je distingue des figures frustes, plutôt douces, — l'une d'elles me rappelant un de mes malades de Basse-Bretagne. A l'improviste, nous voyons surgir hors d'une cabine le grand chef que nous cherchions. Il nous mène sur un banc à un coin du pont ; puis, après les quelques mots de courtoisie que commandent les circonstances, nous l'écoutons parler.

1. Le *Bien-Hoa*, transport-hôpital de la marine, convoyait occasionnellement des infirmières. Le hasard fit que, deux fois de suite, la même équipe y prit passage, à son retour de Mondros et à son départ pour Corfou.

Ce ne fut pas une petite affaire, décidément, de raccorder ici les éléments d'une organisation hospitalière. D'une part, il y avait bien quelques médecins français de l'ancienne mission serbe[1]; de la liquidation des Dardanelles, on tirait d'autre part certaines réserves en matériel : mais, de ces gens et de ces choses qu'il fallait utiliser tant bien que mal, on ne pouvait obtenir le même rendement que de formations intactes, à cadres fixes, et assurées d'un ravitaillement normal. Sans doute, on télégraphiait à Paris pour les besoins urgents ; mais Paris ne répondait pas toujours de la manière la plus efficace...

A la façon dont le grand chef a tourné sa phrase, je crois devoir répondre :

— Par exemple, en ce moment, ce que vous souhaitiez le plus n'était peut-être pas de recevoir sept dames...

Je me heurte aussitôt à des dénégations polies. Nos services ont été hautement appréciés ailleurs ; nul doute qu'ils ne le soient ici malgré l'affluence vraiment exceptionnelle des infirmières. Comme l'idée de cette affluence me hante depuis Toulon, j'insiste pour obtenir des précisions. Il m'est révélé que trois équipes sont arrivées d'un seul coup la semaine dernière ; elles ont trouvé, déjà installées à l'Achilleion, nos camarades de la Croix-Rouge qui travaillaient à Moudros dans un hôpital voisin du nôtre. Évidemment, ces messieurs très galonnés du Service de Santé ont dû passer un temps considérable à délimiter des services pour ces dames; à peine était-ce fini et respiraient-ils, que nous voilà, nous, pour leur susciter de nouveaux embarras. Je compatis si bien à leur ennui que je cherche à me disculper d'arriver en intruse :

— Le ministère a insisté... Moi, je ne demandais rien...

— Ah ! oui, le ministère...

Le mot est parti en flèche, avec la rancune de l'homme qui agit, au centre des réalités, contre les bureaux lointains qui font des papiers et embrouillent tout. D'ailleurs, sitôt lâchée, la phrase se brise, et le grand chef revient à des assurances consolantes, sur un ton officiel. Demain, j'irai au service de santé, je me présenterai au directeur qui, justement, est mon

1. Cette mission avait été envoyée en Serbie au printemps de 1915. Ses membres partagèrent le sort de l'armée serbe pendant la retraite d'Albanie.

ancien directeur des Dardanelles; lui seul appréciera, lui seul statuera : je puis avoir toute confiance en lui.

Nous sommes reconduits jusqu'à la coupée, le médecin-chef du *Bien-Hoa* et moi. Il fait nuit et il bruine. Quand j'arrive au bord hospitalier qui me recueille encore, je suis entourée de six figures bleues, en longues mantes et en voiles, qui se pressent pour entendre les nouvelles que j'apporte. Je les dose prudemment, en tâchant de garder pour moi seule la peine qui, de plus en plus, me mord. A cette heure, sur la Meuse, nos troupes se font hacher pour barrer le passage à l'offensive allemande. Combien de blessés sont ramenés du champ de bataille ! Qui sait? parmi eux, peut-être, de ceux que j'ai soignés déjà, qui me sont le plus chers? En tous cas, qu'ils soient chasseurs, coloniaux, ou bleu-horizon de la ligne — des petits que, sitôt sur leurs lits d'hôpital, nous sentirions des petits à nous, pour les encourager à guérir ou les aider à souffrir. Et maintenant, si ces Serbes n'ont que faire de nos soins, n'est-il pas fou d'avoir entrepris ce long voyage ?

*
* *

Les amis de guerre. — Depuis le commencement de la guerre j'en ai tant connu, de figures diverses, et de mystérieux hasards les ont si souvent ramenées sur mon chemin que je ne devrais plus m'étonner de rencontres comme celle qui m'attend, le matin, à mon débarquement sur le quai.

Ils sont trois qui causent ensemble : le directeur à képi de colonel que je viens de voir; le commandant R..., un ami de ma famille, que j'ai reçu au dernier automne dans ma baraque de Moudros; enfin, le lieutenant d'administration L..., aux côtés duquel j'ai travaillé pendant sept mois dans mon hôpital de Châlons. C'est lui, maintenant, qui règne sur la réserve du matériel, autrement dit sur les milliers de ballots et de caisses qui s'amoncellent jusqu'à masquer les hautes maisons du quai derrière leurs endiguements énormes.

— Alors, lieutenant, depuis quand avez-vous quitté Châlons? Et quelles nouvelles de là-bas?

Tout aussitôt c'est un afflux de noms, avec chacune des petites histoires qui s'attachent à l'un ou à l'autre de ces

noms-là. J'étais lasse de ces potins, il y a six mois, au point que je n'aurais jamais cru pouvoir m'y intéresser encore; mais aujourd'hui, sur ce quai, ils réveillent brusquement d'autres souvenirs qui ont pour moi un prix inestimable.

— Vous vous rappelez, lieutenant, ce soir où nous sommes arrivées...

Ma phrase s'interrompt quand le directeur, qui donnait audience à quelqu'un d'autre, me manifeste que c'est maintenant mon tour. En deux minutes, il m'a notifié les difficultés de la situation telles que je les connais depuis hier. Il conclut cependant en indiquant pour mon équipe une affectation possible, — Govino, à huit kilomètres de la ville, de création plus récente que les autres hôpitaux, avec un personnel presque exclusivement serbe. Il n'y a pas de maison dans le voisinage; mais une baraque pourrait être montée à notre usage, si toutefois le général en donne l'ordre...

— Monsieur L..., une baraque pour ces dames, vous pourriez fournir cela?

Le lieutenant donne toutes les assurances de sa bonne volonté à notre égard. Et je le plaisante, moi, sur l'autre installation qu'il ne savait comment improviser, ce soir de janvier dont je reparlais justement tout à l'heure. Finalement, nous avions dû nous contenter d'un dortoir dans un bâtiment inachevé, à l'angle de la vaste caserne ; dehors, sous le clair de lune glacial, la sentinelle en peau de bique veillait, sa baïonnette luisant au bout de son fusil ; et sans relâche, on entendait gronder le canon de l'offensive de Champagne...

— Tout de même, cela valait mieux que les Serbes !

Allons ! Voilà que sont encore dits les mots qu'il vaudrait mieux ne pas dire.

Le même jour, sous une pluie en crachin qui attriste toutes choses, nous abordons à l'îlot qui s'est acquis depuis quelques semaines sa renommée macabre. Cependant, sur la grève, nous ne voyons rien de pire que le désordre habituel de vieux bois et de vieilles ferblanteries qui est presque inséparable des abords d'un camp. Un sentier mène tout droit, en pente raide, à une maison d'assez belle apparence, — villa carrée, avec l'accompagnement obligatoire des oliviers et des cyprès qu'on voit dans toute la campagne corfiote, aux abords des

habitations. A mi-pente, nous sommes accueillies par M. D..., tout épanoui du plaisir de nous voir.

— Et alors, vous nous revenez?

Il sait bien que, si nous revenons, c'est en visiteuses, en passantes. Aussi, sûr que nous n'en tirerons pas avantage, il nous raconte, comme à de vieilles camarades, les secrets de la maison ; sans doute, bien des choses qui clochent : mais on le sent fier néanmoins des services augmentés, — douze cents lits au lieu de sept cents, en attendant deux mille ! En même temps, il nous emmène vers les alignements du nouvel hôpital.

— Vous voyez, là où il y a de la toile, rien que des Bessonneau ou des Américaines !

Les grandes tentes alternent, en effet, avec les baraques ; elles sont commodes pour soigner les malades : mais je pense aux marabouts ronds, qui surgissent du sol roux sur plusieurs rangs pressés, dont les ombres s'allongent en longs cônes à l'heure du couchant, et qui semblent abriter une armée de combattants quand vient le mystère des nuits.

— Monsieur D..., ne regrettez-vous pas notre autre île?

Non, il ne regrette rien ; il est tendu vers les besognes du présent comme doivent l'être les hommes, comme le sont ces infirmiers qui, de tente en tente, viennent se montrer à nous :

— Bonjour Blanchet, Bonneau, Delbar !

C'est une surprise qui chaque fois se renouvelle de les voir ici, mêlés à ce paysage d'arbres et de marécage. En outre, pour achever de tout embrouiller, n'ont-ils pas changé entre eux de services et d'attributions? Delbar est à la désinfection ; le caporal des écritures est aux fiévreux ; le sergent Chouteau, qui semblait à jamais lié à son autoclave, dirige une division de « suspects ».

Le docteur B... nous a rejointes.

— Vous avez vu, — demande-t-il, — les photos récentes?

Cette phrase encore, est un rappel hallucinant du passé ; le docteur B... est spécialiste pour tous les sports que permet la vie en campagne : il capte au filet des oiseaux, il pêche, il gouverne des bateaux sans rames ni voiles ; mais, avant tout, il est un photographe de rare valeur.

— Je vais vous montrer, c'est un autre genre de sujets...

C'est bien, par contre, le même travail, — tirages au bromure de clichés minutieusement développés. Nous possédons dans nos albums quelques pièces rares qui représentent une femme à sa quenouille, un vieux Grec à sa charrue, la messe que célébrait à Moudros l'aumônier, face à la rade. Elles suggéraient, ces images, tout l'exotisme aimable ou héroïque des expéditions coloniales. Ce qui nous est découvert maintenant, c'est la reproduction exacte, certaine, des spectacles sinistres à propos desquels nos imaginations s'apeurent depuis hier. Des cadavres empilés comme le seraient les débris de bois que nous voyions tout à l'heure sur la grève — empilés sur quatre rangs, à un endroit sur six, molles choses indistinctes d'où se détachent çà et là un membre pendant, une face convulsée.

— Maintenant, — dit le docteur, — il y en a bien moins ; mais comme ensevelissement, c'est toujours la même chose. Le *Saint-François-d'Assise* vient les prendre chaque matin, à la grève d'en face quand souffle le vent du sud, à celle de ce côté-ci quand c'est le vent du nord...

Nous sommes habituées à ses façons de chirurgien imperturbable, qui emploie un langage limité, volontairement purgé de toute expression émouvante. Nous l'avons vu, cependant, gâter Samba Ghiendo et Kanga Oungo, nos amputés noirs, avec des bonbons et des perles de couleur. Comment supposer qu'il soit insensible à cette suprême misère?

— Docteur, allons voir vos Serbes, les vivants !

Sans doute, il a fallu la vision d'épouvante pour que nous regardions avec autant de sympathie les longues files de malades, proprement couchés entre leurs draps blancs.

— Vous voyez, nous avons des infirmières à cocardes. Elles tiquent sur vos croix rouges...

— Docteur, honneur aux cocardes[1] si vos malades guérissent !

— On se reverra, n'est-ce pas?

Ils disent cela en nous reconduisant sous la pluie, qui maintenant tombe en grandes nappes, faisant retrousser les jupes

1. Aux lecteurs qui l'ignoreraient encore, faut-il apprendre que la cocarde est l'insigne des infirmières recrutées par le ministère de la Guerre. et qui partagent le service dans les hôpitaux militaires avec les infirmières de la Croix-Rouge ?

et s'enfoncer les capuchons. Mon Dieu, on ne sait jamais, d'un hôpital à l'autre, si le projet tout simple de se réunir pourra se réaliser. De même qu'on bénéficie de certaines miraculeuses rencontres, on peut, entre amis de guerre, se perdre de vue à tout jamais. Aussi, l'adieu est émouvant lors même qu'il s'accompagne des formules qui s'efforcent d'être joyeuses.

***

Les Serbes à Corfou. — Il y en a partout. Sur le quai, dans les ruelles qui mènent aux entrepôts, on est pris dans la masse mouvante de ceux qui exécutent leurs corvées monotones. Chez le fruitier, le débitant de tabac, aux devantures des cordonniers et des marchands d'étoffes, on en rencontre d'autres qui convoitent tout ce qui se vend, tout ce qui se voit. A l'esplanade, enfin, sous les arcades qu'occupent les deux pâtisseries-brasseries, à l'allemande, leurs officiers consomment éternellement des boissons glacées ou chaudes. Le jour où nous voulons prendre une voiture, le cocher nous propose un prix tellement exorbitant que je me fâche.

— Jamais on ne payait cela, autrefois, pour une promenade à Corfou!

— Eh ! que voulez-vous? Un père de famille cherche à gagner le plus qu'il peut ! Et les Serbes paient tout ce qu'on leur demande !

Cela semble un paradoxe étrange, d'abord, ces gens qui ont tout perdu et qui font tant de dépenses. Et puis, on aperçoit que l'argent, pour eux, n'a plus guère de valeur. Quand ils se traînaient à travers l'Albanie, tout l'or du monde ne leur aurait pas procuré le pain frais, la chambre close, la couverture de laine dont le désir les obsédait jusqu'au supplice. Aussi, ils ont gardé leurs portefeuilles garnis de ces sommes qu'emportent avec eux les rescapés des grands cataclysmes. Quelques milliers de francs pour les uns, quelques centaines pour les autres : ressources insignifiantes s'il s'agissait de rebâtir une maison, de réensemencer des champs, de recommencer une carrière. Puisque l'avenir ne leur offre rien qu'un inconnu redoutable, pourquoi ne s'offriraient-ils pas, dans le présent, des jouissances à leur portée?

Il faudrait savoir si la jouissance est réelle. Nous avons bien entendu, de loin en loin, les chants de quelques braillards qui avaient trop bu sous les arcades. A l'ordinaire, toutefois, il semble qu'on ne s'amuse guère parmi ces officiers, sans commandements ni responsabilités, qui traînent des guêtres trop neuves à la promenade. Les acheteurs des boutiques ont des convoitises muettes : ils n'échangent pas de ces plaisanteries que, tout de suite, on entendrait dans un bazar encombré de nos marins, de nos soldats. Quant aux portefaix, maladroits et dociles, le spectacle est pénible de les voir obéir au caporal français qui, si jeune — il a vingt ans à peine — a su prendre, un peu trop, les allures d'un vainqueur en pays colonial.

Ces premiers jours de mars sont hargneux, il faut le dire ; et cela influe singulièrement sur l'humeur, de se courber sous la rafale ou d'enfoncer les pieds de flaque en flaque ; mais l'embarras s'aggrave de ce que les rues sont si pleines et de ce que la ville contient à grand'peine tous ces Serbes qui sont ses hôtes malgré eux, malgré elle. Au détour d'un carrefour, j'entends :

— Quelle drôle d'odeur, vous ne trouvez pas? Cela sent le Serbe !...

Petite phrase dure, que ne peuvent bien heureusement comprendre les hommes qui, coude à coude, encombrent la chaussée. Je déteste cette phrase ; et nous-mêmes, cependant, nous cherchons un refuge — fût-ce dans le logis que, provisoirement, nous constituent trois chambres d'une maison corfiote, — contre ces foules trop denses et en même temps si lointaines, auxquelles nous nous mêlons sans cesse et qui nous demeurent étrangères...

***

L'Achilleion. — Il pleuvait encore, hier soir ; ce matin, quand nos persiennes ont claqué contre le mur, nous avons vu le printemps grec dans toute sa splendeur.

— Alors, c'est pour tantôt, l'Achilleion?

J'ai visité autrefois, en touriste, la villa impériale ; mes compagnes ne la connaissent pas encore, mais certains sites exercent d'avance leur emprise, dès qu'on a prononcé leur

nom. Tandis que je vais chercher le permis officiel, dûment signé de notre général, toute l'équipe est animée de cette fièvre légère que j'ai connue jadis, au temps où les plus belles aventures étaient celles du voyage.

Le ciel est de son bleu sans mélange; les petites pousses des ormes ont éclaté en bouquets vert tendre ; on ne voit plus de craquelures au plâtre rose de la maison d'en face ; tous les enfants des rues vendent des bouquets de violettes. Au casino, il faut faire quelque temps antichambre ; il passe des alpins, des officiers superbement décorés, le général lui-même : saluts, présentations. J'apprends que notre affectation à Govino est signée depuis la veille ; on me remet en même temps le papier qui autorise notre promenade. Ainsi tout s'arrange, rien ne gâtera le plaisir de cette journée si belle !

Mes compagnes ont chargé leurs kodaks de pellicules neuves ; nous emplissons le landau corfiote qui brinqueballe, poudreux, tiré par deux maigres bêtes. Nous l'abandonnons bientôt pour entrer sous le couvert des grands oliviers.

Cependant, de rampe en rampe, nous arrivons au village qui précède le palais ; la voiture nous a rejointes, le cocher exige que nous y remontions pour faire une entrée solennelle. Voici la grille, que garde une sentinelle en béret. Coiffé du même béret, voici l'officier de chasseurs qui commande le poste. En nous guidant jusqu'aux terrasses supérieures il nous conte avec une jolie verve l'épisode agréable, dans la manière des romans d'aventures, que fut son débarquement à Corfou.

— Une nuit sans lune ; nous avons mouillé vers deux heures ; chacun était averti du poste qu'il occuperait. Pour moi, avant de venir à l'Achilleion, il fallait que je cueille dans son lit un espion boche. J'arrive chez lui, je cogne : pas de réponse. Je le fais appeler par mon guide grec, qui lui crie que la maison brûle, jusqu'à ce qu'il vienne enfin entre-bâiller la porte. Je pointe mon revolver par la fente, et je me coince moi-même de façon à forcer le passage. Le Boche me dit : « Bien joué ! » et demande la permission de passer un pyjama. Je lui dis de s'habiller, je pince ses papiers ; et une demi-heure plus tard, je l'emballe pour Bizerte... Après cela, j'ai

pu arriver encore au moment où mes hommes, ici, allaient hisser le drapeau...

Nous sommes arrivés sur la plate-forme à l'italienne qui sert de toit au palais. Devant nous se déploie la perspective célèbre des promontoires argentés, de la mer indigo et des montagnes d'Épire. En haut du grand mât qui domine l'édifice, nous voyons flotter le drapeau qui fut hissé au petit jour, ce matin de janvier dont parle le lieutenant. C'est un grand pavillon de marine, souple et soyeux, dont les trois couleurs chantent dans le soleil.

— Ce premier matin, nous n'avions pas pu démonter la couronne impériale. Elle est restée sur le mât, au-dessus du drapeau, jusqu'à ce que nous ayons le temps de la scier...

— Et où est-elle, maintenant?

Le lieutenant sourit ; nous comprenons que cette couronne, un jour, deviendra un bien beau trophée pour la salle de mess d'un bataillon d'élite. Le lieutenant ajoute :

— C'est la seule prise de guerre que j'aie jamais faite... Cependant, mesdames, si vous voulez me permettre, en descendant, de vous offrir des violettes?

Nous cueillons donc les violettes de l'empereur, à quelques pas d'un pavillon que semblent garder un vieil homme et une jeune fille à lourd chignon blond. En les désignant, notre guide sourit encore :

— Nos prisonniers...

Nous comprenons que voilà les serviteurs dévoués auxquels était confiée la surveillance du palais en l'absence de ses maîtres. Sans doute, de braves gens chez qui fleurissait une dévotion candide pour les personnes hautement nées de la cour, et ce dieu souverain, l'empereur lui-même.

L'hôpital : voici qui nous ramène aux horizons familiers de la vie quotidienne. Nous descendons quelques marches pour atteindre cette « maison des hôtes » qui servait autrefois de dépendances au palais : ici encore, nous retrouvons l'architecture banale des hôtels de Suisse ou de la côte niçoise. Pour soigner des malades, toutefois, le ripolin et les salles de bains perfectionnées présentent bien des avantages.

— Vous venez visiter nos splendeurs?

Celle qui nous accueille, souriant de toute sa figure lasse, est encore une amie de Moudros. Envoyée ici, avec deux de ses compagnes, elle y a trouvé des malades français, — tous les chasseurs que la contagion venait d'atteindre, — et les officiers serbes auxquels le Service de Santé a voulu réserver cette installation de premier ordre.

— Vous savez, ne vous laissez pas éblouir ! Malgré les baignoires et la lumière électrique, nous avons nos poux, tout comme les autres !

C'est à cause de cette vermine, réputée infectieuse, que les sarraux se serrent aux poignets et que les voiles s'abaissent jusqu'aux yeux.

— Et vous savez, pas de journaux, pas de lettres ! Nous sommes en exil au bout du monde !

Un infirmier passe, portant un seau ; une de nos amies l'arrête pour lui donner un ordre ; une autre a des thermomètres à relever, des piqûres urgentes à faire : la troisième nous reconduit jusqu'au jardin, répondant aux questions que nous lui posons toutes ensemble. Oui, les Serbes crachent dans les cuvettes ; ils ont tort. Oui, le typhus règne, mais il y a moins de choléra qu'on ne l'a dit. Oui, les injections de sérum font merveille sur ces pauvres organismes épuisés. Non, il n'y a pas de blessés, ou presque. Oui, les eaux minérales sont utiles, et le coton hydrophile est sans emploi. Une fois de plus les préoccupations de métier nous absorbent, traversées de plaisanteries dont s'étonneraient les profanes. C'est que, soumises depuis tant de mois à une règle monacale, à un travail manuel, toutes les sœurs en Croix-Rouge ont acquis une simplicité d'esprit qui, leur étant commune, leur permet de s'amuser, à peu de frais, d'histoires qui ne sembleraient pas du tout drôles à d'autres qu'à elles.

Notre amie sévèrement voilée, avec son franc sourire sur sa figure lasse, nous a ramenées jusqu'à la grille où attend le landau brinqueballant.

— Vous viendrez à Govino? Nous nous reverrons?

Comme à Vido, les promesses de se revoir sont échangées, en hésitant un peu, sans trop y croire. Le landau s'ébranle ; les paysannes aux atours bigarrés qui encombraient les routes sont fixées maintenant à chaque seuil des maisons du village.

Plus loin, les ombres des oliviers s'allongent sur la route : la journée de l'Achilleion est finie.

***

Govino. — Après le dimanche lumineux, viennent d'autres journées grises, venteuses ; et je sollicite en vain, au Service de Santé, les ordres définitifs qui nous permettraient d'occuper notre poste. D'abord, on m'a objecté que notre baraque n'était pas prête ; puis d'autres retards surgissent du fait que le médecin-chef est malade et qu'on l'évacue, d'urgence, sur l'Achilleion. Enfin, un soir, on me prévient que certaines mesures d'organisation sont arrêtées. Si je vais à Govino le lendemain, j'y trouverai un nouveau médecin-chef, un gestionnaire, quatre infirmiers français ; et comme les marins sont en train de monter ma baraque, je pourrai leur indiquer moi-même certains détails indispensables de clôture et de cloisonnement.

Une matinée sans pluie, mais sans clarté non plus. La pinasse file au ras de l'eau et je renonce à me soulever, pour voir, par-dessus le plat-bord, le dessin trop indistinct et mou des côtes. D'ailleurs, j'ai pour compagnon dans cette pinasse le sous-officier qui va prendre la gestion de l'hôpital. Ses postes précédents ne l'ont pas beaucoup préparé au métier qu'il va faire.

— Évidemment, — me dit-il, — j'ai acheté le plus pressé, du papier, des plumes, des règles...

C'est que, jusqu'à présent, les Serbes ont gouverné eux-mêmes l'approvisionnement et les dépenses ; ils s'en sont tirés tant bien que mal, au milieu d'un marécage où affluaient les malades, où manquaient les lits, les fourneaux, les tentes. Ils n'ont pas songé, en de pareilles circonstances, à tenir des comptes : et voilà ce dont s'afflige mon sous-officier, élevé de longue date dans le respect des inventaires, des relevés, des rapports, de toute une paperasserie que les bureaux traînent avec eux aux colonies et à la guerre.

— Songez un peu, — me dit-il, d'un accent dramatique, — que j'aille signer, moi, pour prendre en compte du matériel qui aurait disparu !

Sans doute, une signature peut engager des responsabilités,

amener plus tard des réprimandes des chefs et jusqu'à des comparutions en conseil de guerre. Voilà, je le sais, des possibilités qui ne sont pas négligeables : elles me touchent moins, seulement, que la réalité prochaine des hommes qui pataugent et qui meurent au fond de cette lagune...

Les montagnes d'Épire et notre côte corfiote se sont fait vis-à-vis jusqu'ici, laissant entre elles un bras de mer libre ; mais le bateau pointe vers deux presqu'îles qui enserrent une grande nappe d'eau dormante.

— Corragio, à gauche, — dit le marin placé au gouvernail. — On dit que les Anglais vont s'y mettre. A droite, là où vous voyez les tentes, c'est Fustapidima.

Nos couleurs flottent sur une de ces tentes : drapeau moins orgueilleux que celui de l'Achilleion — de fière allure, quand même, au-dessus de l'hôpital battant neuf que vient de monter là une Française.

— Bien sûr, — continue le marin, — c'est mieux placé que Govino. On a la vue de la pleine mer, on est sur la falaise...

Ce Govino, voilà que j'y touche presque, et le marin ne me le désigne pas d'une façon engageante. Mon Dieu, il n'est pas le seul ! D'autres, à Corfou, nous ont mises en garde contre cet endroit humide, malsain, et auquel semble être attaché un renom de mauvais sort. Mais qu'importent les dires d'autrui puisque j'y suis enfin et que, moi-même, je vais savoir comment il parle à mes yeux, à mon cœur !

Dès que la pinasse s'est rangée au flanc de l'estacade, une main se tend pour m'attirer à terre. Je remercie, je me présente : et je vois en face de moi le commandant du port, — un ami déjà, puisqu'il a fait partie, l'an dernier, de l'état-major du *Bien-Hoa*.

— On travaille à votre baraque ; je vais vous la montrer tout de suite !

Il me fait prendre un escalier à angle raide qui mord le flanc de la falaise et qui nous amène tout de suite sur un emplacement net, défendu de trois côtés par une clôture en fil de fer ; de grands cyprès projettent leurs fûts droits du quatrième côté, devant l'horizon de mer.

— Notre baraque ! La vôtre ! — me dit le commandant, qui me fait voir deux « Bessonneau » jumelles.

Seulement, le toit de la seconde est à claire-voie; elle ressemble ainsi à une arche de Noé dont on aurait ôté le couvercle. En fait, le couvercle est à terre, en huit panneaux démontables, et l'équipe de charpentiers qui s'affaire alentour aura vite fait de reconstituer l'arche entière. Je demande :

— Eh bien ! Et l'hôpital? Et les Serbes?

Le commandant désigne, en arrière, un camp qui dévale vers une route. De l'autre côté de la route, je distingue les pignons noirs de deux baraques Adrian.

— Tout cela est encore un peu en pagaille, mais nous avons vu pire. Ne vous frappez pas ! Cela s'arrangera !

Autant qu'à moi, le commandant adresse ces assurances consolantes à un autre officier qui arrive justement de l'hôpital, — quatre galons et les caducées au col, — donc, le médecin-chef lui-même.

Le commandant travaille à Govino depuis six semaines ; le médecin-chef n'est là que depuis hier. Le commandant est un homme de plein air, qui s'est débrouillé sur les plages de Seddul-Bahr avant d'aborder à celle-ci : il aime à entreprendre de grosses besognes qui commencent tant bien que mal, avec des moyens de fortune, et qui peu à peu s'ordonnent, deviennent efficaces, — ou, si cela se trouve, glorieuses. Le médecin-chef, tout comme un autre, a fait campagne en subissant sa part de danger et de fatigue : mais sa vocation le porterait plutôt à habiter un hôpital aux murs lisses, avec des infirmiers bien dressés, une salle d'opérations et un laboratoire. Ce qu'il voit depuis vingt-quatre heures le scandalise et le désole.

— Enfin, — me dit-il, — je vais vous conduire, vous vous rendrez compte vous-même...

Le fil de fer qui défend la plate-forme, c'est la limite de notre campement français ; au delà commence le monde serbe. Nous passons entre les tentes individuelles qui s'accrochent, sans souci d'alignement, à des pentes où le pied bute contre des ceps de vigne. Un peu de curiosité se manifeste chez les soldats, couleur de boue, qui semblent au repos sous ces tentes. A une question que je pose, le médecin-chef répond :

— Non, je ne connais pas ceux-là, ils ne dépendent pas de nous ; ils doivent faire partie de l'intendance serbe...

Le gestionnaire, mon compagnon de pinasse, m'a parlé déjà de cette intendance : elle est logée en arrière du camp, sous deux baraques françaises. Et toujours, à travers cette matinée, je vais apercevoir des conflits qui naissent de ce même mélange : du matériel à nous, du personnel serbe, un commandement partagé. Dès qu'il est question d'une réforme, j'entends dire :

— Bon ! Mais voudront-*ils*?

Donc, *ils* sont plusieurs à discuter, à vouloir, ou tout simplement à opposer une tranquille force d'inertie à une initiative utile. Le médecin-chef s'excuse de ne pas montrer plus d'énergie.

— J'arrive seulement. *Ils* ne me connaissent pas...

Avant lui, cependant, il y avait cet autre chef qui a été emmené d'ici, abattu par le typhus. C'était un très jeune homme — un médecin de la marine, — qui ne manquait, m'a-t-on dit, ni d'obstination, ni de mordant. Mais aussi de terribles empoignades l'ont-elles mis aux prises avec les personnages auxquels il est fait allusion sans cesse et qui sont, — je m'en assure, — les trois majors serbes de l'hôpital.

— Tenez, voilà une première série de malades ; en principe, les moins graves : mais, en fait, je crois bien qu'ils ne sont pas triés...

Le médecin-chef m'a introduite dans une des Adrian que j'apercevais tout à l'heure de là-haut, en bordure de la route. Sur deux rangs, les malades jonchent le sol qui, n'ayant pas de plancher, a été recouvert d'escarbilles.

— Ce charbon serait absorbant, paraît-il...

On pourrait arguer, à l'encontre du système, que des flaques stagnantes correspondent avec certaines fentes du plafond; mais les hommes, évidemment, peuvent cracher à l'aise et ne s'en privent pas !

— Ici, où nous n'avons pas de lits, ils gardent leurs vêtements. Pour ceux qui sont couchés, nous avons reçu des chemises et des draps.

Il existe deux autres baraques, en effet, sur lesquelles a porté le principal effort d'organisation. Nous y accédons en passant par des tentes piquées un peu à la diable, et en descendant par trois marches jusqu'à un verger planté en contre-bas.

Mon Dieu, il y a des lits, c'est sûr ! Et les malades ne

portent plus leurs uniformes en loques, ils ont des chemises. Le médecin-chef me fait même observer, d'après leurs cheveux ras, qu'ils ont dû être tondus à l'entrée. Toutefois, ils n'ont pas appris encore cette discipline de l'hôpital qui consiste à se tenir sous des draps bien tirés, avec un air d'avoir abdiqué toute volonté personnelle et d'attendre en silence les distributions, les soins, la visite du médecin — tous les épisodes habituels enfin, de la journée du malade. Roulés dans des couvertures de laine, ils se présentent de flanc, à plat ventre, en chien de fusil, — et plus généralement, dans toutes les attitudes qui seraient naturelles auprès d'un feu de bivouac, en campagne. Passant entre deux files de dos ondulants, j'avise un homme qui tient à deux mains son pied, mal bandé d'un chiffon.

— *Bolé nogué*[1]?

J'ai risqué ces deux mots de mon vocabulaire, et je m'émerveille que le blessé ait pu me comprendre ; mais, en revanche, je ne démêle pas grand'chose dans sa réponse très longue, très rapide, et dont l'accent seul me révèle qu'il est très mécontent.

— Que voulez-vous? — me dit le médecin-chef. — Il est là depuis huit jours. Peut-être ne l'ont-*ils* pas pansé depuis son arrivée?

Enfin, où les voit-on, ces majors malfaisants que j'imagine à la ressemblance de certains officiers des cafés de Corfou? Il est dix heures du matin, ils devraient passer leur visite...

— Ah ! mais, il y a des jours où *ils* la passent, d'autres où un seul paraît ; lundi dernier, aucun n'était venu !

Je laisse percer assez d'indignation pour que le médecin-chef, s'échauffant à son tour, passe du découragement à la colère.

— Heureusement, — me dit-il, — nous allons en être débarrassés ! *Ils* doivent partir pour les camps du Sud, et la direction nous en choisira d'autres ; ceux-là obéiront...

Seulement, tandis qu'il parle encore, voilà que le médecin-chef pâlit : et puis il s'élance vers deux Serbes qui portent sur leurs épaules des fers de lits.

— Où vas-tu? Où allez-vous? Où portez-vous ces lits?

1. Tu as mal au pied?

La conversation n'est pas facile sans interprète : nous démêlons pourtant que ces hommes vont emballer leurs lits sur l'ordre des majors.

— Vous voyez, — me dit le médecin-chef. — S'*ils* partent enfin, ils emmèneront le mobilier !

Nous nous regardons, désolés ; et notre situation devient assez ridicule sous l'œil des porteurs qui attendent que le Français à quatre galons les laisse libres de continuer leur travail. Le médecin-chef le comprend, les congédie d'un geste ; et nous voilà encore de tente en tente, et de baraque en baraque, à chercher le point par où attaquer tout ce désordre.

— Tenez, ici, il y a un plancher. La baraque serait blanchie à la chaux. Nous y ferions une salle de pansements...

Oh ! nous ne sommes pas exigeants! Que seulement nous apercevions une possibilité de progrès, une espérance vers l'avenir, et nous nous rasséréneronns l'un et l'autre ! Or, le mot de pansements évoque des images de cuvettes propres, de plateaux flambés, d'instruments brillants, de boîtes et de bouteilles sagement alignées, — tout un univers que nous connaissons bien, fait à notre mesure, où nous serions sûrs de nous mouvoir à l'aise et de faire notre tâche. J'ai accueilli avec enthousiasme la suggestion du médecin-chef : mais un gémissement monte à côté de moi. Je me penche sur le délirant, — probablement un typhique : son lit est souillé, comme il fallait s'y attendre. Et il n'y aurait pas là de quoi beaucoup nous effarer si nous savions où trouver des draps propres, — ou si, du moins, nous découvrions un infirmier responsable de la salle ; mais ici, comme ailleurs, il nous faut circuler parmi des Serbes silencieux, qui s'étonnent de nous voir, et que nous ne distinguons pas les uns des autres.

Quand nous remontons enfin vers les deux Bessonneau françaises, le commandant nous plaisante sur nos mines graves.

— Eh bien ! quoi? Ne saviez-vous pas que P..., quand il était ici, passait parfois sa matinée à monter lui-même des tentes individuelles pour que ses malades ne meurent pas en plein air?

P..., c'est le jeune médecin que la contagion a terrassé en un jour, après plusieurs semaines d'épuisant labeur. D'ailleurs, bien que son exemple doive suffire pour arrêter nos

plaintes, le commandant trouve un autre moyen de nous forcer au silence.

— Tenez, voici le colonel A..., qui déjeune avec nous, et que je vous présente.

Le colonel A... porte un nom célèbre en Serbie. Autrefois, du temps où ces choses-là avaient une importance, lui et ceux de sa famille avaient été mêlés à diverses intrigues de politique et de cour. Depuis trois ans, le colonel s'est révélé un vrai chef militaire ; il a participé, avec les glorieuses armées de 1912 et de 1914, aux triomphes sur le Turc et l'Autrichien. Cet automne et cet hiver, il a porté sa part du désastre affreux, de l'incommensurable ruine. Il est arrivé d'Albanie sans un sou ; il est vêtu en ce moment d'un uniforme anglais, sans croix et sans galons. Et comme enfin, devant ce Serbe-là, ma sympathie s'éveille, je voudrais lui dire mon désir de servir les siens, tout de suite et de toutes les façons. Auprès du malheur authentique, toutefois, a-t-on bien le droit d'énoncer des intentions de bon vouloir et des projets d'action? Si seulement j'avais commencé à travailler un peu, j'aurais la conscience plus libre en répondant à cet homme qui, poliment, m'interroge sur mon voyage et mes premières impressions.

Déjeuner rapide et qui cependant paraît long, chacun taisant les préoccupations qui l'obsèdent. Cependant, il est question de la friture qu'un matelot a apprêtée, des beignets qu'apporte un soldat serbe ; le commandant du port s'excuse de l'indigence de la vaisselle et des caisses qui servent de buffet. Parmi ces propos un peu convenus, qu'exige la politesse, cette phrase, soudain, éclate :

— Dans deux mois, quand nous partirons d'ici...

C'est le colonel qui a dit cela. Croit-il vraiment que, dans deux mois, il partira en tête d'une armée valide et que ce camp de misère et de mort n'existera plus?

— Mais, madame, il le faut. Sans quoi, ce serait fini ! Il n'y aurait plus de Serbie !

Il le faut ! Commande-t-on au miracle? Dans la pinasse qui me ramène, la terrible question se pose, me trouble comme un sarcasme. Cependant mes six compagnes impatientes attendent que je leur dessine un plan de l'hôpital, que j'évoque les paysages complémentaires, que je répète ce que chacun

m'a dit et ce que j'ai répondu. Alors, tandis que peu à peu, par détails fragmentaires, je dresse à leurs yeux l'immensité de l'entreprise, je sens que cette immensité même les attire. Ramassées devant l'obstacle, elles opposent à mes doutes le miracle, — celui-là bien prouvé, bien certain, et dont ces temps de guerre nous fournissent le quotidien exemple — du courage qui grandit à la mesure de l'épreuve : le miracle qui, peut-être, promet et prépare tous les autres...

***

29 mars. — Le médecin-chef? Depuis hier, il n'y en a plus. Celui que vous avez vu jeudi est évacué à son tour : il a aussi le typhus.

Voilà ce qui m'est répondu le samedi lorsque je me présente à la direction, comme je fais chaque matin. D'autre part, on me dit que notre baraque étant prête, nous pourrons nous installer le lundi.

— Comment? Sans médecin-chef?

— On en nommera un autre ! Et puis, ce n'est pas votre affaire. Quand vous y serez, vous verrez bien ce qui arrivera !

La discipline commande qu'on s'incline devant un ordre inexplicable ; et c'est à de certaines heures un grand bienfait, il faut en convenir, que de recevoir un ordre même de cette espèce-là. Obéir, n'être plus responsable : tous les mobilisés savent quel allègement de souci, dans les cas difficiles, leur vaut cette sujétion.

Ainsi, au matin dit, j'aborde avec mes compagnes à l'estacade où j'avais débarqué seule, l'autre semaine. Un chaland, à notre traîne, est chargé de nos quatre-vingts caisses : cet énorme bagage nous attire quelques plaisanteries de la part du commandant du port et du docteur V...

Qui est le docteur V...? Cela se résume ainsi pour l'instant : des yeux bleus, des joues roses, une croix de guerre, une canne qui tournoie, l'air d'avoir vingt-cinq ans et d'être prêt à conquérir le monde. Nous saurons par la suite qu'il a plus de vingt-cinq ans, puisqu'il avait terminé avant la guerre son internat des hôpitaux de Paris. Quant aux allures conquérantes, elles sont assez naturelles chez les jeunes gens qui,

depuis deux ans, ont tenu tête aux Boches ; et peut-être ne messiéent-elles pas dans ce camp serbe que j'ai vu l'autre jour si morne, — que le docteur V... doit animer de son entrain et de sa verve. En ce moment, toutefois, la grande affaire pour lui est de caser ce que, pompeusement, il appelle « mon équipe d'infirmières ». Jamais encore, au front français, il ne lui était arrivé de gouverner des femmes ; et il s'exagère à plaisir les embarras que doivent causer notre service, notre dîner de ce soir, notre prochain déjeuner. Mais quel enthousiasme aussi, un peu plus tard, quand il verra notre salon si vite aménagé, — des tapis recouvrant les caisses, le thé servi en des tasses anglaises, et nos sept fauteuils de bord rangés devant notre divan de coin !

— Alors, docteur, puisque nous voilà installées, vous commencez à nous faire travailler demain?

Hélas ! Le geste fringant se rétrécit, le ton baisse, un peu d'embarras paraît dans les yeux bleus. Notre nouvel ami est contraint de nous dire qu'il n'ose prendre sur lui de nous introduire à l'hôpital encore. Dès que le nouveau médecin-chef sera là, on avisera, on s'arrangera... Nous nous étions préparées à des besognes pénibles, peut-être à des contacts déplaisants avec ces fameux majors serbes. Et c'est de nouveau l'attente qui s'impose, — l'attente dans notre baraque du camp français, à l'abri derrière ses fils de fer ! Nous sommes déçues au point que nous allons éclater en protestations vaines. Juste à temps, nous nous souvenons qu'en étant « celles qui font des scènes », nous compromettrions à jamais notre prestige...

***

Promenade. — Il faut bien nous promener ; nous n'avons rien d'autre à faire. Cependant, le médecin-chef, si attendu, est arrivé. Depuis deux jours, il examine l'hôpital : combien de temps cela durera-t-il?

Nous marchons toutes les sept, barrant la route qui longe la mer ; il n'a pas plu aujourd'hui et les côtes se dessinent en rose et mauve sous le soleil de cinq heures. Nous croisons des femmes grecques, des soldats et des officiers serbes. Nous

sommes des étrangères : on nous regarde, on ne nous salue pas. A notre droite, la montagne nous tente ; nous y serions plus libres ; et quelles perspectives merveilleuses doivent s'ouvrir sur la rade quand on atteint les cimes qui couronnent les croupes blondes, toutes plantées d'oliviers !

Une de nous choisit un sentier de traverse ; une autre la suit : nous nous y engageons toutes à la file. Et d'abord, nous foulons un sol humide, presque spongieux, où des fleurs bleues poussent en thyrses drus.

— Mesdames, pensons à nos vases !

En fait de vases, notre salon ne possède encore que des bouteilles décapitées de leurs cols ; mais ces fleurs bleues feront déjà bel effet contre le verre couleur de mousse ou de futaie. Nous en cueillons des bottes et nous montons, ainsi chargées, de pente en pente ; et nous marchons alors de découverte en découverte, de conquête en conquête.

Il y a, vers la mi-côte, l'étable où paît un petit veau tacheté de blanc comme un marron d'Inde qui ne serait pas mûr. Tandis que nous regardons le petit veau, de petits enfants surviennent, qui nous regardent à notre tour ; et ces enfants sortent d'une maison qui, comme l'étable, est une construction délicieuse, — moitié branches d'arbres et moitié chaume, avec par-ci, par-là, un peu de plâtre qui bouche les fentes. Jamais maçon n'a travaillé à cette maison, à cette étable : elles ont poussé là, en pleine nature, pour ressembler aux cabanes des contes de fées. Puis, c'est encore, semble-t-il, un jardin de la fable, celui dont nous sentons les lourds parfums avant de l'apercevoir, — bocage épais de citronniers en fleurs parmi lesquels s'élancent, en fusées roses, des branches raides de pêchers. Au repli de la montagne enfin, dans ce cirque restreint que défend un rideau de cyprès, on cherche le mausolée qui, à même l'herbe verte, appellerait un cortège de pleureuses. Mais voici l'enchantement suprême, celui que nous avions convoité depuis le fond de la vallée. Il est tel qu'aucune description, avec des précisions brutales, ne doit essayer de le fixer. Pourquoi nommer l'îlot qui étincelle dans le flot sombre? A quoi bon situer en leurs rapports exacts la lagune, les caps, la ville qui en partie se dérobe et en partie se livre? Nous sentons si vivement notre privilège d'être ici où

ne vinrent jamais de touristes, — ici, terre vierge des admirations banales, terre belle d'une beauté qui s'ignore.

Nous avons attendu que le soleil ait disparu, nimbant les sommets d'une gloire d'or. Déjà, en face, voici le renversement des valeurs que chaque soir ramène, les côtes accusant leurs reliefs en bleus et violets qui foncent, l'eau recueillant au contraire toute la clarté ambiante. Maintenant, nous descendons très vite, avec le souci de ne pas manquer le sentier qui aboutit à la route. Alors, dans l'ombre qui gagne de proche en proche, tout à coup, nous entendons monter une grande plainte rythmée, modulée : c'est le poignant chant des Serbes qui se révèle.

Tant de fois, depuis qu'il est question que nous leur portions secours, nous avons souhaité l'état de grâce qui, en ces Serbes, nous ferait voir des amis et des frères ! Or, ce n'est que par instants, en courtes échappées, que notre sympathie s'est élancée vers eux. Si j'ai compris la fière tristesse du colonel A..., c'est qu'il pouvait me parler dans ma langue ; et mon grand désir de soigner les malheureux que j'ai entrevus l'autre jour n'était rien de plus, en somme, que le mouvement instinctif de toutes les gardes-malades. Mais cette musique si savante et spontanée à la fois, comme elle s'empare de nos cœurs, comme elle s'y installe ! Quelles certitudes elle crée, contre lesquelles, ensuite, aucune polémique, aucun raisonnement ne sauraient prévaloir !

Du pied de la montagne, il nous a fallu traverser la prairie humide où nous avions cueilli nos bouquets tout à l'heure ; nos semelles y enfoncent et nous avons hâte d'en sortir. Enfin, nous débouchons juste à l'endroit d'où le beau chant nous appelle. Les voilà, les chanteurs : haillonneux, et tassés sur le bord de la route en attendant que leur chef donne le signal de se remettre en marche. Sans doute, on les transfère d'un camp à un autre ; et sous les oliviers, cette halte en beau printemps de Grèce est un simple incident de l'exode qui dure depuis des mois, qui n'est pas près de finir. Tels qu'ils sont, très las et dans leurs vieux uniformes, ils ne ressemblent pourtant pas aux portefaix de Corfou ni aux fiévreux de l'hôpital. Ils sont une troupe qui vit de sa vie propre, qui a gardé en commun une foi et une douleur, qui a

donc toujours une âme. Nous passons entre ces soldats qui se sont tus un moment et qui nous regardent ; à peine si nous remarquons quelques traits individuels, — ici, une face ravinée de vieil homme, et là, le sourire d'un garçon très jeune, presque un enfant. Nous souhaitons qu'ils chantent encore ; et notre vœu s'exauce dès que nous les avons laissés en arrière : de nouveau monte la plainte modulée sous laquelle d'autres voix se concertent et se répondent. C'est un paradoxe inouï, un contraste presque insoutenable que celui des montagnes violettes, du crépuscule élyséen, et de cette grande détresse si étrangère au paysage. Cependant, parce que ce contraste nous meurtrit, nous voilà plus conquises à la souffrance des hommes qui chantent ; et, comme chaque fois que le don de soi est complet, semblât-il inutile, une joie nouvelle éclôt et se mêle à l'angoisse présente.

***

Débuts. — L'ordre est venu brusquement. Et ce matin de dimanche, enfin, nous formons un cortège très solennel qui se dirige vers la première des baraques. Le médecin-chef marche en tête ; le docteur V... le suit ; puis, derrière lui, les majors dont nous ne connaissions jusqu'ici que l'effrayante légende. Ils sont trois : le commandant, le capitaine, et le médecin-auxiliaire. Il ne manque à ce dernier qu'une pipe en porcelaine pour ressembler à un étudiant de Heidelberg du type fixé par la caricature. Les deux autres ont des bottes magnifiques, des mains et des barbes soignées, et les manières « Côte d'Azur », déjà reconnues ailleurs, que nous nous attendions bien à leur voir. D'ailleurs, ils se plient à traduire mot pour mot, en langue serbe, le discours que le médecin-chef va répéter de salle en salle.

« Ces dames, à dater d'aujourd'hui, prennent la direction des services. Elles signent les bons, elles surveillent les régimes, elles ont la responsabilité des soins aux malades. Que tout le monde obéisse quand elles commandent ! »

Successivement, le caporal et les trois infirmiers de chaque baraque se figent au garde-à-vous pour recevoir cette consigne devant leurs officiers, toutes leurs physionomies s'unifient

dans une soumission absolue, — l'expression que crée seul, chez des hommes, un dressage à l'allemande. Mais le cortège passe; une infirmière s'en détache et reste en face des quatre Serbes qui s'assouplissent et reviennent, chacun, à ses allures individuelles. Que pourra-t-on espérer de ce caporal aux dents écartées, au front buté, qui d'ailleurs porte une blouse et se donne des airs d'infirmier professionnel? Comment accéder aux autres, — ce Petar, cet Ilia, ce Goloub, qui ne marquent pas de mauvaise volonté, au contraire, mais qui attendent qu'on leur parle, qu'on les dirige?

L'infirmière, en furetant dans sa baraque, trouve heureusement un objet dont elle aperçoit le parti à tirer : c'est une planchette où s'applique, par le moyen d'un bouchon et d'un clou, toute une liasse de vieux papiers salis, à demi déchirés, mais auxquels des caractères d'écriture confèrent une valeur inespérée.

— Numéro un, Stojan Nestérovitch? Numéro deux, Alexander Blazitch?

Plus de doute! Les malades répondent à leurs noms; et, s'intéressant au jeu, les infirmiers essaient de fournir les renseignements que n'enregistre pas la planchette. Mes compagnes possèdent assez bien leur numération dans cette langue raboteuse, qu'on parle à leurs oreilles trop vite et trop fort : elles arrivent donc à comprendre ce qui a trait aux températures. Il est plus difficile de s'entendre sur les diagnostics et les médicaments; mais, en regardant simplement ce qui se passe, elles voient apparaître des petits paquets qui se dissimulaient dans une boîte de conserves. Il en est fait une distribution fort large, à raison de six paquets de ce qui paraît être de la quinine, de l'aspirine ou du pyramidon. Par contre, les distributions de soupe ou de lait semblent rares, hasardeuses. Deux seaux d'un mystérieux liquide, par exemple, sont entrés depuis une heure à la baraque six, quand l'infirmière de la baraque sept, désespérée, me rejoint du côté de la cuisine :

— Ils n'ont rien, rien à manger!

Cette cuisine, le médecin-chef m'a dévolu aussi sur elle des pouvoirs dictatoriaux. Et me voilà donc penchée sur les quatre marmites qui s'enfoncent dans leurs foyers de brique

au milieu d'une âcre fumée. Que cuit-il là? Je distingue quelques grains de riz, une carotte, de l'eau qui semble à peine grasse.

— Il n'y a pas de viande?

Le cuisinier me montre un menu morceau de bœuf qu'il a pêché, par chance heureuse, tout au fond de la marmite. A qui ira ce bœuf? Évidemment, ici, on ignore le triage qui nous semblerait, à nous, l'opération primordiale, le soin élémentaire. De cette marmite, le liquide aqueux est vidé dans des seaux où, suivant l'amplitude du geste qui les balance, il tombe plus ou moins de riz, de légumes, — et, oui ou non, ces quelques fibres de viande. J'entrevois la leçon qu'il faudrait donner, — avec, comme accessoires, trois récipients distincts. Quels progrès ne réaliserait-on pas tout de suite avec une bassine, deux plats, une écumoire ! Mais, comme je viens à peine de concevoir cette réforme audacieuse, on vient me chercher pour me soumettre de bien autres besoins !

Nous pensions que, grâce à l'épouillage ordonné à l'entrée, nos baraques étaient partiellement préservées contre un pullulement redoutable. Or, voilà que, sur toute une rangée de lits, les couvertures brunes sont poudrées à frimas, les poux surgissant avec la violence d'un fléau ! Arracher ces couvertures infectées, les remplacer par d'autres, faire passer les hommes au bain et les tondre à nouveau, — encore tout un programme qui se conçoit assez bien, mais pour lequel nous manquons de matériel, de personnel.

Il faut bien commencer, cependant ! Et alors, quittant le camp serbe, je traverse la route, je vais au camp français. N'est-ce pas cette tente-marquise qui, pompeusement, m'a été désignée ce matin comme le magasin? J'y pénètre et j'y trouve un infirmier qui contemple des ballots dont les uns sont intacts et les autres éventrés. Là dedans, sûrement, mes couvertures sont empaquetées sous le papier brun, mes plats et mes bassines gisent pêle-mêle avec un appareil à douches et une lessiveuse.

— Mon petit, voyons, si vous rangiez un peu tout ça?

Lui, c'est un petit paysan tranquille de la Beauce, que rien de ces contingences ne surprend ou n'émeut. Il est tout prêt à couper des ficelles, à séparer les caleçons des chemises,

et à installer avec des caisses des étagères de fortune. Seulement, il réclame du temps, il ne peut pas se presser.

Vers midi, notre déjeuner nous a regroupées toutes ensemble autour de notre table, dans le salon de planches qui, accommodé depuis huit jours à nos goûts, nous semble déjà un « chez nous », un refuge ; mais nous restons toutes soulevées d'impatience, à peine capables de manger ou de nous asseoir, comme s'il nous fallait prendre un train ou un bateau, ne pas manquer un départ qui aurait une capitale importance. Et la disproportion éclate une fois de plus entre notre désir et nos moyens d'action quand nous redescendons, une demi-heure plus tard, accompagnées du bagage que nous surveillons jalousement. C'est, pour chacune de nous, une caisse qui n'est guère plus haute ni plus longue que la boîte d'un décrotteur. Elle est bourrée en dedans de thermomètres, de feuilles de température, des seringues, du plateau et de la lampe à alcool qui constituent le « matériel des piqûres » ; avec cela, les savons, les cigarettes, la boîte à sucre, qui furent, sous d'autres cieux, nos meilleurs moyens de plaire. La caisse, en dehors, se pare d'une toile cirée bien tendue, qui transforme son couvercle en éventaire bien net, où nous allons étaler tout à l'heure notre bazar.

Certainement, à la fin de la journée, nous n'avons guère avancé en besogne. Le magasin n'est pas rangé, la soupe n'est pas meilleure, les malades ne sont pas davantage étudiés ni classés. Dans chaque baraque, seulement, on pourrait voir un groupe qui se compose à peu près de la même manière. Le malade étant couché sur l'imperméable qui permet les grands lavages, l'infirmière lui frotte un pied, l'infirmier serbe frotte l'autre : opération bien vaine, peut-être, puisque le sol est feutré de charbon, puisque les hommes y incrusteront leurs pieds blancs sitôt que nous aurons le dos tourné. Il est des gestes qui ne prennent de valeur, toutefois, que par le sens symbolique qu'on leur donne. Cet Ilia, l'infirmier de ma baraque, m'examinait depuis le matin, ne sachant si l'intruse que j'étais le renverrait ailleurs, maltraiterait ses malades. Il s'élance maintenant pour chercher le torchon et la brosse ; ses bottes énormes craquent ; son sourire éclate entre ses deux joues rondes, qui sont rouges comme des

pommes. Nous sommes deux, enfin, qui travaillons ensemble, qui voulons la même chose; cela suffit pour que, dans la pénombre, il se répande par la salle un sentiment de sécurité.

***

Ceux qui devinrent nos amis. — Pour remplacer les trois méchants majors, le Service de Santé nous en avait promis trois autres : ils sont arrivés le lendemain de notre prise de service. Comme on ne pouvait recommencer chaque jour le jeu des installations solennelles, ils ont, à la volée, reçu leurs attributions du médecin-chef. Ainsi, vers midi, j'ai vu surgir près de la tente des entrées un mince garçon brun, si jeune que son uniforme semblait presque un déguisement, si jeune que la meilleure désignation, pour lui, était justement, la Jeunesse. Les deux autres passaient une sorte d'inspection, visitaient toutes les baraques. Je les ai rejoints ; j'ai reconnu que l'un des deux était le chef, le capitaine à trois étoiles. Quant au blond à joues molles, un peu trop gras, un peu trop viennois, — mais appliqué, consciencieux, et tourné vers ce chef avec des marques du plus profond respect, — il méritait dès ce premier moment le nom de Bon Élève, qui lui est resté.

Il n'était pas si facile d'improviser un jugement sur le capitaine. Nous avons su plus tard qu'il lui conviendrait également d'être appelé le Philosophe, le Poète, ou, par excellence, le Slave. Ce que je découvrais d'abord, c'était, au-dessus d'une barbe en pointe, une bouche à la large denture dont je ne comprenais pas bien le sourire ; c'étaient, sous la visière trop courte de la coiffure militaire, des yeux très noirs dont je ne croisais pas directement le regard. Ce Slave parlait français, d'ailleurs : un français à lui, tout plein d'improvisations, où un humoriste aurait relevé sans doute des cocasseries énormes ; la pensée apparaissait, pourtant, à travers le vocabulaire hardi et l'incorrecte syntaxe : elle s'affirma soudain, quand il parla anglais.

Parmi tant de choses qu'il avait étudiées, qu'il savait, la littérature anglaise était un de ses objets de prédilection. Il en dit quelques mots, vibrants de cette passion jusqu'où s'exalte, chez certains hommes, le goût de l'idée pure ; puis

il dut changer de discours, le docteur V... l'ayant interrogé sur des cas de typhus qui nous préoccupaient. La question du typhus, encore, il la possédait bien ; même, tout ce qu'il en connaissait n'était pas pris dans les livres : lui-même, lors de l'épidémie de l'avant-dernier hiver, avait été atteint...

Quand il s'agit du malheur serbe, la retraite d'Albanie masque toutes les épreuves précédentes tant elle suscite de pitié et d'horreur. Cependant, guidées par un témoin qui ne dramatisait rien, — les faits brutaux, pour lui, ayant peu d'importance, — nous crûmes toucher à cette Serbie de 1915 que n'avaient pas épuisée trois années de guerre, mais où, soudain, sous la menace nouvelle, se déchaînait la terreur.

Des rues désertes, des portes qu'il fallait enfoncer, car des familles entières, derrière, auraient pourri sans sépulture. A l'hôpital, des agonisants dont on guettait le dernier soupir, les nouveaux malades criant qu'on leur fît place avant qu'ils meurent à leur tour.

— A Kroujevatz, en une seule nuit, vingt et un médecins étaient morts. On le savait, et on n'avait retrouvé que vingt cadavres. Deux jours plus tard, on a ramassé le vingt et unième par terre, sous un lit...

Cet homme avait vu cela ; il avait vécu cela, et tout le reste de la grande tragédie. D'ailleurs, il n'estimait pas que, de ses malheurs, il dût se faire un titre à notre sympathie.

Il ne nous accorda la sienne que le jour où nous eûmes reconnu le civilisé supérieur, à culture quasiment universelle, qu'il était en effet. Son orgueil d'intellectuel, à bon droit susceptible, lui tenait lieu de foyer, d'honneurs et de fortune : les vaincus de Troie, sur les routes de l'exil, sauvèrent ainsi leurs dieux lares.

— Eh bien? — nous demandait le docteur V...,— que vous dit ce Philosophe? Et lui avez-vous fourni de l'eau de Vichy, des serviettes de toilette, ou une *Revue des Deux Mondes*?

Le docteur V... faisait, parallèlement à nous, des observations semblables aux nôtres. Il souriait en nous interrogeant, parce que la mode à Corfou, dans les milieux officiels, n'était pas de prêter grande attention à des exigences que nous trouvions légitimes ; mais il savait que les tentes des médecins serbes, privées de tables, de linge, de lampes, étaient fort

incommodes: et il admirait que leur fierté réclamât, avant que nous y portions remède, qu'il se fût établi d'eux à nous une véritable confiance.

***

Le détachement français. — Combien de jours ou de semaines avions-nous travaillé avec nos Serbes quand des infirmiers français nous furent envoyés? Il faut considérer que, non seulement nos rapports étaient noués pour toutes les éventualitét du service, mais que déjà il existait entre nous un jeu comples de conventions, de préférences, de plaisanteries.

Nous n'étions plus surprises quand le Philosophe, ou bien le Bon Élève, promulguaient, en montrant un malade :

— Cette est très mauvaise ! Il est très prosterné !

Nous savions que cela équivalait à dire que le fiévreux, prostré, offrait peu de résistance et que son cas n'était pas bon. Ensuite, penchées sur lui, qu'il s'agît de lui faire une injection de sérum ou de le rouler dans une drap mouillé, nous lui enjoignions :

— *Lezi na Iedia! Na trbou! Odma! Brzo* [1]*!*

Et il se tournait sur le dos ou sur le ventre, obéissant à nos injonctions, malgré que notre accent tonique fût placé tout de travers, et que nos consonnes n'aient jamais chevauché les unes sur les autres autant qu'il l'eût fallu.

Chaque matin, la salle éclatait du même rire quand les affamés criaient :

— *Sestra, tchetvert Ieba* [2]*!*

Nous leur répondions :

— *Tchouti! Osmina dosta* [3]*!*

Et de cet échange quasiment rituel de demandes et de répliques, il résultait que j'avais vraiment pu établir une distribution des vivres où le *tchetvert*, — c'est-à-dire le quart de pain, — correspondait au grand régime; *osmina*, ou le huitième, ne donnait droit qu'au petit. Grâce au charmant la Jeunesse, qui s'était entremis aux cuisines, j'avais réalisé aussi ma grande réforme de la soupe dans un seau, de la viande sur un plat. A ces « soupes » régulières, nous avions adjoint,

1. Couche-toi sur le dos ! Sur le ventre ! Tout de suite ! Vite !
2. Ma sœur, le quart de pain !
3. Tais-toi ! Le huitième suffit !

pour les plus débiles, un certain goûter de quatre heures qui, un beau jour, à la visite, avait motivé cette déclaration solennelle :

— Que grâces soient rendues au Seigneur tout-puissant, à monsieur le docteur, à la sœur pour le grand bienfait qui nous est accordé sous les espèces du cacao !

Sestra, — la sœur, — c'était devenu notre nom à toutes sur les lèvres de ces simples. Nous l'entendions comme un appel aux quatre coins des longues baraques où tant de souffrances s'abritaient encore. Et si nous sortions, le soir, nous le recueillions comme un salut, lancé vers nous par les soldats des camps qui nous connaissaient tous, étant les frères, les cousins, les camarades de nos malades.

Oui, vraiment, quel que fût le temps écoulé depuis que nous vivions en amitié avec nos Serbes, nous n'avions pas très grand désir de voir des tiers s'installer là, compliquant tout. Cependant, un matin, vers dix heures, la nouvelle vola de baraque en baraque :

— Ils sont là ! En face ! Dans le camp français !

Ils y étaient en effet, empêtrés dans leurs tenues de campagne et casqués comme pour aller à l'assaut. A l'issue de la visite, nous nous étions précipitées pour les voir ; et nous abusions peut-être un peu de ce, qu'adaptées maintenant au milieu, ces infirmiers en casques nous y semblaient tellement dépaysés.

— Enfin ! quoi ! Combien de temps allez-vous les regarder comme des bêtes curieuses?

Il fallut cette exclamation pour nous faire un peu honte ; elle jaillissait tout droit du cœur de celle qui, parmi nous, s'était le moins vite attachée à nos nouveaux malades et gardait la nostalgie des « petits de chez nous ».

Ce fut alors que, du grouillement confus des hommes qui posaient leurs sacs, les reprenaient, et voulaient faire la soupe mais ne savaient comment s'y prendre, un caporal barbu se détacha vers nous :

— C'est demain dimanche, mesdames. Voyez-vous où je pourrais dire ma messe?

La messe en campagne, — une cérémonie aux rites si simplifiés, aux chants si beaux que tous les Français y viennent,

croyants ou incroyants, pour la joie d'être ensemble et, les uns par les autres, d'être liés à la France. A Moudros, du moins, dans le grand éblouissement de la lumière, c'est ainsi que l'abbé H... nous unissait sous le geste apostolique de sa bénédiction. Emplie de ce souvenir, j'ai répondu au caporal barbu :

— La messe? Mais ici même, sous les arbres, là où vous voudrez !

Seulement, ces mots à peine dits, l'idée d'une déception possible surgit et désormais nous hante. Vraiment, faut-il croire que, demain, la communion merveilleuse recommence? Et sous les oliviers blonds, nous rendra-t-elle ce qui nous ravissait là-bas, face aux montagnes de pierre et à l'eau miroitante, couverte de nos vaisseaux?

***

La chapelle. — Il a fallu enfermer la messe entre quatre cloisons de toile. En y réfléchissant, nous avons trouvé de bonnes raisons à cela. Cet office catholique, en somme, n'intéresse que notre petit groupe ; les Serbes, bons orthodoxes, pourraient être choqués de ce que, le dimanche, nous accaparions tout le paysage pour nous. Ce scrupule ne nous est venu, toutefois, qu'après le premier essai de la messe en plein air, étriquée et tragique, à vingt mètres des morts qu'on tirait sur le rivage, et qui basculaient dans la barque où deux marins les couchaient.

Nous avons donc obtenu du médecin-chef une tente italienne, — de celles dont le toit en pente rappelle une cabane des Alpes. Elle a de minces piliers en fonte qui servent de tuteurs à des branches de cyprès. D'autres branches s'incurvent en ogive autour d'une mousseline de Smyrne, brodée de notre croix rouge. Sur l'autel, en avril, sont venues s'abattre les branches des cerisiers en fleurs ; en mai, les orchis d'améthyste ont mêlé leur douceur à l'éclat des roses roses ; et des acacias entiers, arrachés à la montagne, ont embaumé le jour de Pâques de leur parfum impérieux, auquel on ne se dérobe pas plus qu'à celui de l'encens.

Les trois mois qu'elle dura, cette chapelle resta discrète et close, — pas si close, pourtant, que le petit chien Trouloulou n'y entrât à l'improviste. De tous les chiens qu'hébergeait

l'hôpital, Trouloulou n'était pas le plus beau, mais c'était le plus comique. Il roulait sur de très petites pattes un très petit corps, qu'une grosse tête inclinait en avant. Ainsi arrivait-il jusqu'à l'officiant, dont il flairait les larges semelles, dont il mordillait la chasuble. Des trois prêtres-soldats qui se succédaient à l'autel, le premier était un curé de campagne; le second, un missionnaire de Chine ; et le caporal dont j'avais remarqué dès l'abord la belle barbe était un fervent de l'art médiéval. Aucun de ces trois prêtres n'en voulait donc à Trouloulou, petit monstre irrespectueux et gai, pareil à ceux qu'on voit aux marges des missels et aux porches des cathédrales.

Il arriva d'ailleurs que d'autres assistants qui n'étaient pas invités davantage trouvèrent le chemin de la chapelle. Du camp serbe, un soldat vint à nous ; il en vint dix ensuite, et chaque dimanche vit augmenter leur nombre. Ils préféraient notre messe à celle du pope grec, les Grecs leurs inspirant un sentiment uniforme qui se traduisait par la phrase rituelle : *Gréco, né dobro !* — autrement dit, « pas bon ! » — De plus en plus, nous, les Français, leur semblions *dobro !* Et leur présence accentuait donc ce caractère nouveau du culte en temps de guerre, — le rapprochement affectueux de ceux qui servent une même cause, devenue sacrée pour tous autant que, pour chacun, reste sacré son Dieu.

Seigneur, si nos soldats ont froid, réchauffez-les dans leurs tranchées!
Seigneur, de ceux qui sont blessés, approchez-vous pour leur sourire !

Sans doute, sous cette tente, le cantique sonnait moins large que lorsqu'il s'enflait à Moudros, soutenu par tant de voix rudes. On entendait mieux les mots qui le composent, — mots simples et mal rythmés, qu'aucun poète n'assembla. Il suffisait cependant à nous émouvoir comme s'il avait jailli, tel quel, de tous les cœurs : cri d'amour et d'espoir qui délivre les hommes d'un trop-plein d'angoisse ; cri aussi spontané, quand furent connues les douleurs de la guerre, qu'est le cri d'un nourrisson qui découvre la faim et la souffrance : cri qu'entendaient nos amis serbes, et auquel ils répondaient, le soir, par leurs chants incomparables...

(*La fin prochainement.*)

UNE INFIRMIÈRE

MARICHU

I

Lorsque sa mère mourut, Marichu avait à peine sept ans. Son père, le peintre Hervas, pensa un moment à prier sa sœur Elisa de vouloir bien se charger de la gamine. Il se rendait compte que sa vie errante et ses habitudes de bohème, auxquelles ni la gloire ni la fortune n'avaient pu le faire renoncer, ne lui permettraient pas de remplir convenablement ses devoirs de père. Veuf à quarante ans, dans tout l'éclat de son talent et à l'apogée de sa gloire, il ne devait pas songer un instant à se remarier pour le simple plaisir de donner une seconde mère à Marichu. Loin de là, il se préparait à jouir de l'indépendance que venait de lui rendre un veuvage inespéré. Comme l'hypocrisie lui était inconnue, il se disait qu'en mourant, sa femme qu'il avait idolâtrée pendant six mois et supportée pendant six ans, lui avait en somme rendu un signalé service.... C'était une histoire simple et rapide comme un de ses croquis au fusain.

Un été il avait eu l'idée d'aller peindre à Fontarabie. Pendant quelques semaines il y avait travaillé fébrilement. Tout l'intéressait dans la vieille cité basque. De la porte Santa Maria, la perspective tortueuse de la calle Mayor s'offrait à ses yeux dans son austérité médiévale. Balcons en fer forgé, toits avancés aux consoles sculptées, portes surmontées de fiers

écussons, tout ce passé vivant qui courait du haut au bas de la rue dans un fouillis de lignes compliquées, de lumière et d'ombre, si difficile pour ne pas dire impossible à rendre, séduisait, mais torturait en même temps son âme d'artiste. Dans les ruelles détournées ou le long des murailles en ruines, quelques demeures lépreuses, étalant au soleil leurs blessures et leurs haillons bigarrés, avaient tenté sa palette réaliste. Du haut du palais de Jeanne-la-Folle, il avait brossé rapidement quelques aspects de la mer cantabrique ou des Pyrénées franco-espagnoles. Mais Hervas, qui connaissait toute l'Espagne et qui avait peint aussi bien les landes pierreuses de la Castille et les vallées humides des Asturies que les jardins ensoleillés de l'Andalousie et les terres calcinées des Baléares, n'était pas homme à se laisser absorber longtemps par le paysage, si beau qu'il fût. Le modèle vivant l'attirait bien davantage. Doué d'une habileté technique instinctive quasi miraculeuse, il trouvait qu'il était relativement facile de surprendre les secrets de la nature et d'arriver à la rendre avec maîtrise. Étudier la physionomie humaine et en dégager le caractère, lui paraissait autrement intéressant. Chaque fois qu'il visitait une région de l'Europe — il avait divisé celle-ci en plusieurs zones picturales — il s'imprégnait d'abord du paysage, de l'atmosphère, puis étudiait patiemment l'homme, la race. Et alors commençait pour lui un nouvel apprentissage, un véritable calvaire... Andalou de naissance, il s'était attaché à peindre des Anglais qui fussent Anglais, des Italiens qui fussent Italiens, des Basques qui fussent Basques. Il ne voulait pas, en lui prêtant son âme de Méridional superficielle et peu compliquée, affaiblir l'originalité de son modèle ; il tenait au contraire à ce qu'elle s'imposât assez fortement à lui pour le contraindre à chercher dans les recoins les plus secrets de son génie artistique de nouveaux moyens, de nouvelles énergies. La chose n'allait point sans mal, mais il triomphait toujours, parce qu'il était de ces peintres inspirés et tenaces dont le talent grandit avec les difficultés.

Quand il eut peint huit ou dix types de Basques : pêcheurs au visage tanné du quartier de la Magdalena, jeunes contrebandiers et vigoureux joueurs de pelote, une certaine lassitude s'empara de lui : c'était toujours le même profil d'oiseau de

proie, la même tête petite, le même front déprimé, les mêmes yeux profonds.

Au reste ces hommes lui étaient assez antipathiques : froids, dédaigneux, avares de leurs paroles, s'enfermant dans leur langue, qu'Hervas qualifiait « d'idiome du diable », comme dans une armure impénétrable, il lui était impossible d'arriver à les bien comprendre. Tantôt ils lui semblaient majestueux et hautains comme des patriciens romains, tantôt ils lui donnaient l'impression de barbares indomptés, restés en marge de la civilisation. Malgré tout, il continuait à les peindre, lorsqu'une idée lui vint soudainement qui le fit changer de modèle et jusqu'à un certain point d'opinion. « Si je peignais des femmes, se dit-il, non point vieilles et laides, mais jeunes et belles ?... Quand une Basquaise se met à être jolie, elle l'est étonnamment. Trouverai-je un type ici ? »

Et Hervas commença à chercher « son type ». Il rêvait d'une jeune fille grande, mince, à la taille longue et flexible, au cou délicat et souple, au visage doux, mais anguleux et froid. Car ce qui lui plaisait, c'était précisément l'austérité de la race, qui donne fréquemment aux hommes de la région un air monacal et guerrier — ils ne sont pas pour rien les compatriotes d'Ignace de Loyola — et aux femmes une rigidité de traits et une apparence de sainteté que la réalité se charge souvent de démentir.

Hervas avait fini par rencontrer un modèle qui dépassait ses espérances. C'était Marichu Belaunzaran, la fille d'un riche pêcheur. Son père habitait dans une vieille rue du quartier de la Magdalena ; mais il n'avait point pour demeure une de ces masures crasseuses et lézardées aux balcons desquelles pendent, séchant côte à côte, les poissons et le linge; sa maison était neuve et propre ; devant la porte un banc était ombragé par un large portique de platanes et le balcon était orné de pots où fleurissaient des géraniums et des œillets. Belaunzaran avait deux fils qui allaient à la pêche avec lui et qui jouaient merveilleusement à la pelote. C'étaient deux gars souples et bien musclés, deux athlètes d'une vigueur et d'une élégance qui enthousiasmaient le peintre. Ils avaient consenti à ce qu'il fît leur portrait. Tous deux, comme d'ailleurs le

vieux Belaunzaran, passaient pour doués d'un courage qui frisait la témérité. On savait que la petite fortune des Belaunzaran venait de la contrebande plus que de la pêche. La chose n'était pas pour déplaire à Hervas qui, comme tout le monde, fraudait la douane, toutes les fois qu'il le pouvait. Ce qui lui plaisait moins, c'était que Marichu fût précisément la fille du riche Belaunzaran et la sœur de ces « deux brutes ». « Impossible, se disait-il, de conter fleurette à la jeune fille, sans que ce soit pour le bon motif. » Car, bien que Belaunzaran fût veuf depuis assez longtemps, on ne pouvait pas dire que la jeune fille fût livrée à elle-même. Son père et ses frères la surveillaient, prêts à la défendre à la première occasion. En outre Marichu était très dévote, et toute sa personne, d'une fermeté et d'une harmonie de lignes incomparables, exhalait un parfum de pudeur. Ah ! Hervas ne s'y trompait pas ! Il avait du flair pour ces choses-là. « C'est inutile, se disait-il. Je ne pourrai faire son portrait qu'habillée, et encore si les Belaunzaran daignent le permettre. »

En la peignant habillée, il devint amoureux fou de Marichu et, petit à petit, s'ancra dans sa tête d'artiste et d'Andalou l'idée de la peindre comme elle le méritait, c'est-à-dire nue, à la façon d'une déesse. Il ne lui était pas difficile d'imaginer ce que devait être « ce corps ». Son œil de peintre déshabillait Marichu. Ce fut bientôt pour lui une véritable obsession. « Je ne peux pourtant pas, se répétait-il sans cesse, épouser la fille d'un pêcheur rien que pour avoir le plaisir de la peindre nue. Il est vrai que, si je l'épouse, je ne me contenterai pas de la peindre... De toute façon... Non, non, non... c'est impossible ! »

Hervas s'enfuit de Fontarabie, mais il ne put dépasser Saint-Sébastien. Il n'y avait donc au monde que Marichu?... Il retourna chez le riche Belaunzaran, tâta le terrain, et dut finir par offrir tout ce qu'il avait : sa liberté et ses revenus de peintre à la mode.

Il se maria. Marichu l'adorait. Hervas n'était pas beau, mais son grand talent se reflétait sur son visage, se révélait dans toutes ses attitudes. De plus Marichu était fière de son mariage que son père et ses frères avaient pleinement approuvé. Hervas la fit voyager avec lui, et, au bout d'un an, Marichu lui donna une fille qu'il appela aussi Marichu. Le corps de

déesse qu'Hervas avait pu peindre à son gré, perdit alors un peu de sa sveltesse et de son harmonie. Il n'en fallut pas davantage pour qu'Hervas commençât à être las de son « modèle », et bientôt, après avoir installé à Saint-Sébastien les deux Marichu, il se mit à voyager sans relâche à la recherche d'autres modèles... Ce fut le commencement des mauvais jours ; sa femme souffrait de ses absences et ne trouvait de consolation que dans la dévotion et dans la fréquentation du confessionnal. Elle finit par devenir d'un fanatisme insupportable, jeûnant, faisant des pélerinages, exhalant à travers la maison un parfum de sacristie. Un jour Hervas fut surpris à Biarritz avec un « modèle » de Paris par un de ses terribles beaux-frères. Celui-ci le menaça... Que faire ? « Voilà bien ma veine, pensa le peintre, je vais être obligé de m'enfuir loin de l'Espagne. » Mais au fond Marichu — la grande — lui inspirait une certaine pitié, et il ne voulait pas abandonner la petite Marichu. Il brisa plus d'un pinceau, en réfléchissant à tout cela... Et au moment où il s'y attendait le moins, Marichu un soir, au sortir de je ne sais quelle neuvaine, surprise par une violente averse, rentra chez elle en grelottant, dut se mettre au lit, et ce fut aussitôt la pneumonie double, les visites des médecins, puis l'agonie, l'enterrement... et pour Hervas le veuvage et la liberté... enfin la liberté.

Rien n'était plus loin de ses projets que de confier *sa* Marichu, la Marichu née de sa chair, déjà si élancée et si gracieuse, à ces brutes de Belaunzaran, qui le détestaient et qui tramaient quelque chose contre lui... Alors il avait pensé à sa sœur Elisa. Mais sa sœur Elisa qui était d'un orgueil insensé, parce que son mari don Jorge de Segovia, commandant en retraite, descendant d'une noble famille et ayant une certaine fortune, n'avait jamais pardonné à son frère d'avoir fait un sot mariage et avait toujours tenu Marichu à distance. Au contraire don Jorge de Segovia semblait à Hervas un homme excellent, d'un tact parfait, qui pourrait être au besoin un père pour Marichu... Mais il y avait Elisa... Hervas ne tenait pas sa sœur pour un monstre : connaissant son caractère rigide, sa dévotion intransigeante, sa morale étroite, il la croyait très capable de voir dans la pauvre Marichu, si petite et si gentille, le produit d'un crime... De quelque côté qu'il

se tournât, il se heurtait à la bêtise humaine... Il ne savait que décider... En outre sa sœur Elisa et don Jorge de Segovia avaient deux ou trois enfants dont il avait du reste totalement oublié les noms. Mais il avait vu un ou deux de ces petits messieurs qui devaient avoir de dix à douze ans et cela lui avait suffi pour les juger. Parés comme des petites filles, et faisant la roue comme des paons présomptueux, leur air semblait dire déjà : « Nous avons de l'argent et nous nous appelons Juan, Pedro ou Francisco... de Segovia. » En un mot ils étaient insupportables. Elisa qui croyait les élever à la perfection, avait réussi à faire de ces gamins des freluquets antipathiques et stupides. Vraiment, comment envoyer Marichu dans un pareil milieu et admettre que de tels imbéciles pussent un jour se permettre de regarder Marichu comme une inférieure, comme une enfant pauvre recueillie par charité et de s'imaginer plus tard, quand Marichu serait une adolescente ?... Hervas n'acheva pas sa pensée.

Il aimait sa fille d'un amour sain et rude : il adorait ce mélange de deux races essentiellement opposées qu'il voyait fondues chez cette petite fille de sept ans si frêle, si douce, si suave... Et il la prit dans ses bras et l'embrassa en pensant : « Marichu par ta mère, Mariquita par ton père... nord et midi... silence et allégresse... ombre et soleil, quelle sera ta destinée, pauvre petite ? Je veux que tu sois heureuse, très heureuse... Et je vais travailler de toutes mes forces pour que tu le sois... Mais où te mettre pour le moment ? Que vais-je faire de cette poupée? La donner à Elisa? Non... non... non... »

Hervas se laissa convaincre par un ami de Saint-Sébastien qui lui recommandait une pension dirigée par des religieuses.

— Mais on va la rendre plus dévote que sa mère.

— Va, ces bonnes sœurs ne catéchisent personne... Elles se contentent de donner une bonne éducation. Et les enfants sont chez elles en sûreté.

C'était vrai. Et Hervas avait hâte de partir. « Un modèle » russe — célèbre danseuse — l'attendait à Paris. Marichu entra comme interne dans un couvent de Saint-Sébastien.

II

Son père venait la voir deux ou trois fois par an. Si sa visite tombait à l'époque des vacances, il la faisait sortir pendant huit ou dix jours, la promenait à Saint-Sébastien, à Biarritz et à Saint-Jean-de-Luz, vêtue de petites robes blanches, roses ou bleues qu'il tirait de ses valises et que lui mettaient les bonnes de l'hôtel. Hervas la prenait sur ses genoux, la faisait sauter, lui disait : « Marche un peu, que je te voie. » Et il pensait : « Elle n'est pas aussi jolie que sa mère... c'est ma faute... Je suis noir comme un Maure... Mais elle n'est tout de même pas mal... Elle sera très grande et plus souple qu'un jonc : un corps de Basquaise avec la grâce d'une Andalouse, ce qui n'est pas peu dire... Elle me semble d'humeur un peu triste... mais peu importe ! Quand elle aura cessé d'être une gamine, et que le sang basque et le sang andalou commenceront à lutter en elle, elle sera plus piquante qu'une gitana de l'Albaicin et plus gaie qu'un après-midi de courses de taureaux à Triana. »

Marichu aurait voulu ne jamais se séparer de cet homme souriant et généreux qu'était son père... Outre des robes et des chapeaux, il lui apportait de ces pays lointains qu'elle ne réussissait pas à se figurer et qu'il parcourait sans cesse, « peignant tout le monde », mille choses délicieuses et admirables : jouets, livres, bonbons. Il la menait aussi faire des visites. Et son père ne connaissait que des femmes jolies, élégantes et très parfumées, qui souriaient toujours, mais d'un autre sourire que celui des religieuses... Ces dames que Marichu, tout d'abord très intimidée, voyait ensuite avec plaisir sur des terrasses de casino ou sur la plage, semblaient être très bonnes et très aimables avec « papa ». Mais elles changeaient d'année en année comme les jouets et les robes... Pourquoi? Les sœurs la recevaient d'un air grave, quand elle rentrait au couvent, et une fois — Marichu avait douze ans — la supérieure parlant d'elle avec sœur Agueda, avait prononcé ces paroles que Marichu ne devait comprendre que plusieurs années plus tard : « Il peut être aussi célèbre que l'on veut;

nous ne pouvons pas lui laisser donner un pareil exemple, à cette petite... Il y a des familles qui se sont plaintes. Quand viendront les prochaines vacances, je lui parlerai sérieusement. »

Marichu avait senti sa gorge se serrer d'angoisse. Son père faisait-il donc quelque chose de mal avec elle? La supérieure semblait l'accuser... Accuser son père! Marichu souffrit en silence, et se mit à réfléchir, l'esprit en proie au doute pour la première fois de sa vie. Elle adorait son père. Elle savait, comme savent les enfants, d'une façon vague et hyperbolique, que son père était un homme qui gagnait beaucoup d'argent... qui était très connu... qui avait fait le portrait du roi et celui de la reine. Il lui semblait que son père ne pouvait se tromper, qu'il était l'homme le plus beau, le meilleur et le plus riche, sinon du monde entier — Marichu faisait cette concession — du moins « de Saint-Sébastien ». Tous les gens ne se retournaient-ils pas dans la rue pour le regarder? Son portrait ne se voyait-il pas dans tous les journaux? Ne lui décernait-on pas « toutes » les médailles dans « toutes » les expositions? Enfin, le dernier été qu'ils avaient passé ensemble, Guerrita ne lui avait-il pas fait hommage d'un taureau? Et la supérieure osait le critiquer! Oui, mais la supérieure était une sainte, et en même temps comme elle était savante! Comment pouvait-elle savoir tant de choses? Toutes les mères la respectaient et l'aimaient, et les pensionnaires faisaient de même. Et, quand la supérieure (qui avait sûrement des colloques nocturnes avec la Vierge) trouvait que son père faisait quelque chose qui n'était pas bien... ce devait être la vérité... Enfin, un soir, à Biarritz, il lui avait semblé qu'une de ces dames avait donné à son papa un baiser,... la croyant sans doute endormie dans un fauteuil. N'était-ce pas là un péché? Oh! un péché... un péché véniel, assurément! Elle seule, sa fille, avait le droit d'embrasser son père... à moins que celui-ci ne voulût se remarier... Elle était moins bête qu'on ne pensait... Elle avait douze ans et elle savait bien des choses. Son père était veuf... Dieu sait qu'elle n'avait pas oublié sa pauvre mère qui s'appelait Marichu, comme elle, et qui s'était envolée au ciel... sa mère qui l'emmenait à la plage et à l'église et qui lui parlait en basque... Eh bien, non,

son père ne devait pas permettre à ces dames... qui ne parlaient presque jamais espagnol... de l'embrasser : c'était un péché... un péché véniel... La première fois que son père viendrait la voir, elle lui dirait : « Il faut te confesser. » Et il se confesserait. Peut-être même, pour obtenir son pardon, peindrait-il une Vierge pour la chapelle du collège, et alors la supérieure serait forcée de reconnaître que le peintre Hervas, le père de Marichu, ne faisait rien de mal.

Toutes les inquiétudes de Marichu s'évanouirent. Et elle reprit son existence paisible parmi les prières, les cantiques et les leçons des sœurs, jusqu'à l'arrivée de son père, au début des vacances suivantes.

Dans l'hôtel de la Concha où ils avaieut coutume de descendre, son père lui dit :

— Marichu, tu vas avoir treize ans, c'est-à-dire devenir une femme, et je ne veux pas que tu restes longtemps dans cette pension de Saint-Sébastien où tu n'apprends rien... J'ai l'intention de t'emmener vivre à Paris avec moi... Je te donnerai une institutrice... Je ne veux pas que tu deviennes une dévote comme ta mère. Je veux que tu sois la digne fille d'Hervas, que tu saches danser et que tu puisses te moquer des hommes.

Marichu ne comprenait pas bien et elle était rouge comme une cerise. Son père continua en souriant :

— Mais je vais avoir plusieurs affaires à régler avant de t'emmener. Peut-être me marierai-je... Oh ! ce n'est pas sûr... Ne pleure pas... Enfin, il faudra que tu passes une dernière année au couvent. Ne raconte rien de ce que je te dis aux religieuses... Une fille ne doit pas dénoncer son père... Écoute, je vais gagner beaucoup d'argent. J'ai d'importantes commandes devine où... en Russie. Il faut que j'aille en Russie.

Et à la fin il ajouta comme s'il se parlait à lui-même :

— Oui, il ne faut plus que je fasse de folies ; mais que j'amasse un capital pour elle... pour elle. Je ne veux pas qu'elle soit pauvre. Je veux qu'elle puisse jeter l'argent par les fenêtres comme moi. Je pourrais avoir à l'heure qu'il est sept cent mille... huit cent mille pesetas pour elle, si j'avais été raisonnable... Stupide jeunesse ! Ah non ! c'est fini, je dételle

et je ne serai plus que père... rien que père ! J'ai quarante-six ans et le monde est à moi...

Et prenant dans ses bras Marichu, toute tremblante et toute troublée, il se mit à l'embrasser frénétiquement.

— Tout pour toi désormais... oui... tout pour toi...

Ce fut un été charmant. Hervas loua une maison sur la Concha, se fit servir par de vieilles bonnes et ne voulut pas quitter Marichu un seul instant. Il installa son chevalet sur la terrasse de la villa, prit ses pinceaux et se mit à peindre Marichu, sa chère Marichu, sous toutes ses formes : assise, debout, en paysanne basque, en danseuse andalouse... Ce fut une ivresse, un débordement de peinture... paternelle... Et de temps en temps, Hervas, comme pris subitement de folie, lâchait sa palette et allait embrasser son modèle en criant :

— Marichu ! Marichu ! Marichu !

Et Marichu pleurait sans savoir pourquoi.

III

Cette même année, un peu avant les vacances de Noël, son oncle, don Jorge de Segovia se présenta au couvent. Marichu n'avait vu qu'une seule fois dans sa vie la famille de Segovia, quant au retour d'un voyage à Londres, elle avait passé trois jours à Saint-Sébastien. Il y avait si longtemps de cela ! Sa mère vivait encore. Marichu se rappelait ses oncles et ses cousins comme de vagues fantômes. Son père lui avait dit souvent : « Ta tante Elisa est insupportable... Mais ton oncle Jorge est un brave et digne homme sur qui au besoin on pourrait compter... Je ne sais comment il a pu avoir l'idée d'épouser ma sœur... Quant à tes cousins, ce sont trois parfaits crétins, sauf cependant le cadet qui semble malin comme un singe. Celui-là donnera du fil à retordre à Elisa. Et je t'avoue que je l'y aiderai de toutes mes forces. » Marichu ne pensait jamais à « tous ces gens-là ». Les sœurs avaient reçu une consigne sévère : défense leur avait été faite de prononcer devant elle le nom de Segovia, tout comme celui

de Belaunzaran... Son père était sa seule et unique famille... Mais avec un père comme le sien, elle n'avait besoin ni de parents ni d'amis... Aussi l'étonnement de Marichu fut-il sans bornes, quand la sœur Agueda vint la chercher à l'étude et lui annonça :

— Ton oncle don Jorge de Segovia t'attend au parloir avec notre Révérende mère.

Marichu ne la crut pas et murmura en souriant :

— Ce doit être papa.

Sœur Agueda sourit aussi, mais d'un sourire triste et énigmatique que Marichu ne put voir, dans sa hâte de ranger ses affaires dans son pupitre.

— C'est votre oncle, — insista la sœur douloureusement.

Et, tandis qu'elles gagnaient le parloir, elle lui dit :

— Si par hasard il t'apportait une mauvaise nouvelle, n'oublie pas que c'est un grand péché de se révolter contre la volonté de Dieu... Pense aussi à la miséricorde infinie de Jésus et à la bonté inépuisable de la Très-Sainte Vierge...

Marichu ne comprenait pas bien ce que lui disait sœur Agueda. Pourquoi lui parlait-elle ainsi?... Et tout à coup elle commença à trembler.

— Ma sœur, ma sœur, est-ce que papa est malade?

Mais elles étaient déjà arrivées à la porte du parloir, et la sœur lui indiquait d'un geste discret le visiteur. Un homme vêtu de noir, à la barbe grise, aux yeux clairs et affectueux, s'approchait d'elle, les deux mains tendues.

— Tu ne te souviens pas de moi ; je suis ton oncle Jorge...

L'oncle Jorge souriait avec tristesse ; il pleurait presque... Marichu regarda sœur Agueda et la supérieure comme pour leur demander une explication... Les deux religieuses, pâles sous leurs coiffes blanches, la regardèrent à leur tour, avec un air de si profonde compassion que Marichu éclata en sanglots, prise d'un horrible soupçon. Mais déjà l'oncle Jorge, après l'avoir embrassée sur le front, l'avait fait asseoir à côté de lui, et lui tenant les mains entre les siennes d'un geste paternel, lui disait :

— N'aie pas peur... Ce n'est rien... Ton papa est souffrant... chez moi... à Madrid... et il veut te voir... Je suis venu te chercher de sa part...

Marichu dans son innocente candeur eût peut-être ajouté foi à ces paroles trompeuses, mais elle se rappelait celles de la sœur Agueda, elle voyait le costume de deuil de son oncle Jorge et elle sentait sur elle les regards de pitié des deux religieuses qui l'enveloppaient de leur caresse... Son père devait être très gravement malade... peut-être... peut-être même... divin Jésus ! était-il mort. Peu à peu la logique éclairait son pauvre cerveau de pensionnaire... Son père n'était pas chez les Segovia... Si elle-même devait aller chez eux, c'est qu'il avait déjà cessé de vivre... Don Jorge ne put s'empêcher d'être étonné quand, relevant la tête, elle lui dit d'une voix ferme, tandis que de grosses larmes coulaient sur ses joues :

— La vérité... Je veux savoir la vérité !

Don Jorge hésitait. La supérieure qui semblait approuver la résolution de Marichu l'encouragea :

— Parlez... parlez...

Don Jorge dut se décider. Marichu qui avait essuyé ses larmes, l'écoutait, les yeux dilatés par l'angoisse ; ses pupilles brillaient comme deux grains d'ambre. Son attitude rigide trahissait l'effort héroïque de sa volonté. Son visage, assombri par la douleur, perdait ce peu de grâce andalouse que le peintre Hervas centuplait avec ses pinceaux et la beauté austère et vigoureuse de son profil anguleux et dur de Basquaise accentuait l'empreinte profonde de la race.

Le père de Marichu était mort dans un accident de chemin de fer, en Italie. Rien de plus inattendu, ni de plus cruel. Marichu ouvrit les yeux démesurément, voulut parler, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Sœur Agueda se précipita vers elle au moment où la pauvre petite s'évanouissait. Don Jorge osa presque faire des reproches à la supérieure.

— Je n'aurais pas dû lui dire... Vous voyez... si elle allait mourir d'émotion !...

— Non, — dit la religieuse d'un ton empreint de béatitude, — la vérité blesse les âmes fortes, mais ne les tue point. Marichu est à la fois résignée et croyante, et, en priant pour son père, elle se guérira.

Don Jorge s'inclina ; il était profondément catholique et comme tel, ne pouvait qu'approuver un pareil langage.

Sœur Agueda et une sœur qui était arrivée à point, trans-

portèrent Marichu au dortoir où elle ne tarda pas à reprendre connaissance. Pendant deux jours, Marichu eut une assez forte fièvre, de longues crises de larmes et des périodes de délire où elle appelait son père. Sœur Agueda, qui l'aimait beaucoup, se chargea de la soigner. Les autres religieuses et ses camarades venaient la voir pendant les heures de récréation ; toutes savaient trouver des paroles affectueuses qui l'exhortaient à la résignation, toutes lui promettaient de prier pour l'âme de son père.

C'était une consolation pour Marichu. Les élèves du couvent lui semblaient un chœur d'anges, accompagnant son père sur la route du ciel. Les religieuses — la supérieure et sœur Agueda en particulier — s'entretenaient avec saint Pierre ; très aimablement, celui-ci ouvrait les verrous qui fermaient la porte du Paradis... Et Marichu contemplait son père qui, vêtu de sa blouse de peintre et sa palette à la main, traversait une grande salle ronde et voûtée, ornée de colonnes et d'orgues, une salle immense, qu'on eût dite suspendue entre ciel et terre, et toute en verre... où, pour cette raison, tout ce qui se passait au-dessous, se voyait d'en haut et réciproquement. C'était superbe ! Que de lumière, que de musique ! Quelles danses, quels chants merveilleux que ceux des anges et des chérubins ! Quel délice que ces nuages d'encens et ces parfums qui montaient autour du trône du Seigneur !... Et c'était précisément devant ce trône que le peintre Hervas installait son chevalet, se disposant à peindre le Très-Haut... Dieu le Père ébouriffait de ses doigts sa barbe blanche et légère comme un nuage ; il remuait ses yeux qui scintillaient comme deux miroirs où se reflète le soleil et demandait au peintre : « Suis-je bien ainsi? » La Vierge, entourée de reines, d'impératrices et de religieuses, voyait tout d'une loge... Quelques anges — tout nus — aidaient Hervas, lui tendant les tubes de couleurs et lavant les pinceaux dans la térébenthine... Et Marichu voyait son père qui vidait sur la palette tout un tube de carmin : une tache rouge y apparaissait alors qui allait s'élargissant jusqu'à y former comme une mare de sang... Le ciel disparaissait, se dissolvant comme une immense bulle de savon, et le peintre Hervas apparaissait ensanglanté, meurtri, parmi un monstrueux enchevêtrement

de roues et d'essieux tordus, de bois fumant et de corps déchiquetés comme le sien... Alors, quand la vision céleste faisait place à l'horrible évocation de la réalité, Marichu ne pouvait contenir ses sanglots. ses gémissements et ses frémissements d'horreur. Les religieuses lui prodiguaient alors les exhortations spirituelles et le secours des prières réconfortantes.

Cependant, Marichu ne tarda pas à aller mieux. Depuis que son accès de délire avait cédé, elle n'avait pas plus revu le Paradis né de son imagination malade que l'image sinistre de son père au milieu d'un accident de chemin de fer. Elle revenait peu à peu à son état normal. Sa foi était si pure et si profonde qu'elle la préservait non point de la douleur poignante et rapide, mais de cette mélancolie éternelle qui ronge l'âme. La crise était passée. Marichu était sauvée. La supérieure voulut que toute la pension entendît une messe pour le repos de l'âme du père de Marichu. Elle se célébra dans la chapelle du collège et don Jorge de Segovia y assista en redingote... Marichu communia, encore un peu faible, mais pleine d'ardeur mystique et de gratitude... Et elle pleurait en tournant les pages de son livre de messe; mais ces larmes étaient les dernières, et, qui plus est, c'étaient des larmes de résignation qui lui rafraîchissaient l'âme, qui l'enveloppaient tout entière d'elle ne savait quelles ondes miraculeuses, sources de force et d'espoir.

L'après-midi même de ce jour-là, le médecin lui tâta le pouls et dit, après l'avoir auscultée :

— Je n'ai jamais vu tant de sensibilité unie à tant de force de résistance.

Marichu ne comprit pas bien ce qu'il voulait dire et sœur Agueda lui traduisit les paroles du médecin sous cette forme :

— Tu pourras partir demain pour Madrid avec ton oncle. Nous allons préparer tes affaires.

IV

Dans le train Marichu et son oncle Jorge devinrent très vite de bons amis. En quittant Saint-Sébastien, Marichu se demandait : « Pourrai-je aimer et respecter ce monsieur

comme c'est mon devoir ? » En passant à Tolosa, elle songeait : « Mon oncle a vraiment l'air d'un brave homme. » En apercevant les flèches de la cathédrale de Burgos que son parent lui montrait du doigt, elle s'écria avec effusion :

— Que c'est beau ! et comme vous savez bien tout expliquer, mon oncle Jorge ! »

Et à la nuit tombante, quand le train entrait en gare de Valladolid, l'oncle et la nièce causaient, sinon gaiement, car ils étaient tous deux en deuil, du moins avec la plus franche cordialité. Un « cadet [1] » qui les avait importunés de sa présence depuis Saint-Sébastien, descendit à Valladolid, non sans lancer auparavant à Marichu, qui ne s'en aperçut même pas, un dernier regard irrésistible. Quand le train eut démarré, sans que personne fût monté dans leur compartiment, don Jorge respira et dit :

— Quelle chance qu'on nous laisse seuls ! Jusqu'à Medina del Campo personne ne montera en première... Je vais en profiter pour te mettre au courant de ta situation et pour te donner quelques renseignements sur ta tante et sur tes cousins. De moi je ne te dirai rien, puisque maintenant tu me connais...

Et l'oncle Jorge sourit. Ses yeux clairs, le calme de son visage à la peau rose, un peu rouge sur les pommettes et légèrement ridée sur les paupières et sur le front, soulignaient le sens de ce sourire que Marichu interpréta parfaitement : « Moi, maintenant, tu me connais, tu sais que je suis bon, simple, incapable d'une ruse ou d'une trahison... Je crois comme toi en la justice divine et je ferai tout ce que je pourrai pour aller au ciel... le plus tard possible, bien entendu, mais avec l'âme fraîche et pure comme un lis. » C'était tout cela que signifiait le sourire de l'oncle Jorge. Et celui par lequel lui répondit Marichu, voulait dire : « Bah ! pour ce qui est de toi et de moi, je suis tranquille, nous ferons toujours bon ménage... Mais ma tante... cette tante Elisa que papa ne pouvait pas digérer ? Et mes cousins, ces petits cousins orgueilleux et contents d'eux, comme le « cadet » qui vient de descendre ? »

1. Élève d'une école militaire.

Don Jorge répondit, comme s'il avait entendu les questions muettes de Marichu.

— Commençons par les affaires délicates... parlons d'abord de ta fortune... Tu es encore très jeune... tu n'as pas même quatorze ans accomplis ; mais peu importe... Mon devoir est de te mettre au courant et de répondre à toutes les questions qu'il te plaira de me poser à ce sujet. Oui, ma petite... Les bons comptes font les bons amis... Ce n'est pas parce que je suis déjà vieux — j'ai cinquante et un ans... plus d'un demi siècle — et que tu es une gamine avec des robes au-dessus de la cheville, que je vais me permettre d'agir à ton égard avec solennité et mystère... Je veux que tu saches ce que tu possèdes, pourquoi tu le possèdes et pourquoi je suis chargé, pendant ta minorité, de l'administrer.

Don Jorge tira quelques papiers de sa serviette, et les dépliant :

— Ton capital, une fois les droits de succession payés, s'élèvera à environ cent quarante-huit mille pesetas... Disons cent cinquante mille pour faire un compte rond. Comme il n'est pas possible que tu dépenses le revenu de ce capital pour l'entretien de ta petite personne, car je n'ai jamais eu l'idée de te faire payer l'hospitalité chez moi, les intérêts s'accumuleront et quand tu seras en âge de te marier... d'ici six ou huit ans... tu pourras apporter à ton mari une petite dot fort convenable que voudraient bien pour leurs filles nombre de pères qui se vantent d'être millionnaires... Ainsi le rêve si cher à ton excellent père — rêve noble, s'il en fût — que le Seigneur ne lui a pas laissé le temps de réaliser complètement, s'accomplira en grande partie... Ton père, ma petite, a travaillé, durant ces dernières années avec une véritable fièvre pour que tu fusses très riche... Il rêvait de palais pour toi. Il t'aimait tellement !... Mais voici que tu as les yeux pleins de larmes... Assez sur ce sujet... Bref, tu as un capital de cent quarante-huit mille pesetas et moi, don Jorge de Segovia y Molina, je suis ton tuteur de par la volonté expresse de feu ton père. La vie, à part le rude coup que tu viens de supporter, se présente bien pour toi. Tu as une certaine fortune, une éducation catholique qui te met en garde contre les dangers de l'imagination et des lectures dangereuses, et tu vas entrer

dans une famille honorable et à l'aise où l'on t'aimera et te respectera... Cela te va-t-il?

— Oui, mon oncle, — répondit Marichu légèrement troublée par ce discours mi-philosophique, mi-notarial de son tuteur.

— Ah ! Marichu, — continua celui-ci, — je voudrais pouvoir te faire voir sous un jour aussi agréable ce qui sera le second chapitre de notre conversation ! Tu dois penser : « Si c'est de sa famille qu'il va me parler et s'il commence à se lamenter, elle ne doit pas être ordinaire !... Malheureuse que je suis ! » Non, Marichu, n'aie pas peur. Tu seras heureuse et tu n'auras rien à craindre, du moins de ton pauvre oncle... Mais n'ouvre pas de si grands yeux ... Voilà : Manolo, le cadet de mes fils, celui que je destinais à la carrière médicale et qui a suivi — Dieu sait comment — des cours pendant deux ans à San Carlos, a envoyé la médecine au diable et a été pris tout à coup, devine de quoi... de la tarentule littéraire. Il s'est mis à écrire dans les journaux, à faire des vers... à se proclamer poète. Tu comprends mon chagrin, mon ennui... Un fils qui ne veut être rien... ni médecin, ni avocat, ni officier, ni ingénieur... rien... que poète... un littérateur... c'est-à-dire... quelque chose d'extravagant et de dangereux qui mène l'âme à sa perdition et ne donne pas de quoi manger ! Car, pour comble de malheur, ce grand personnage, qui n'a que vingt ans, joue au républicain, et dimanche dernier il a eu le toupet de venir nous dire, à sa mère et à moi, que désormais il n'irait plus à la messe... Tu devines notre consternation... Moi, je me suis écroulé sur une chaise sans avoir la force de parler. Et ta tante Elisa qui, je te l'assure... tient plus du hérisson que de la colombe et qui a un petit caractère qui..., enfin ta tante Elisa, est restée pendant cinq minutes sans avoir parole en bouche. Mais quand elle s'est ressaisie, Jésus, Marie, Joseph, si tu savais les choses qu'elle lui a dites, les menaces qu'elle a proférées, les malédictions dont elle l'a accablé !... Et Manolo, me diras-tu? Eh bien, ça ne lui a pas fait plus d'effet que si on lui avait parlé hébreu... Que faire? Sa mère voulait l'envoyer à la maison de correction de Santa Rita ; mais moi, je m'y oppose, parce que entre nous, Marichu, je peux bien te dire que Manolo n'est ni un vicieux, ni un chenapan, mais tout simplement un petit jeune homme romanesque auquel

certains livres profanes ont fait perdre la tête... Ah! voici Medina del Campo... Étends-toi un peu et je vais voiler la lumière pour que personne n'entre.

Don Jorge crut qu'il ne pourrait pas finir son histoire, car un monsieur obèse apparut à la portière. Mais, ne trouvant pas assez de place pour son encombrante personne, il s'éloigna, et don Jorge de Segovia, dès que les dernières lumières de Medina eurent disparu, put continuer ses lamentations :

— Tu comprends ce qui m'attend à mon arrivée? Qu'aura fait Manolo? Et quelles conséquences n'aura pas eues la colère de ta tante? Car, écoute-moi bien, Marichu, — et, je t'en supplie par ce que tu as de plus sacré, au nom de ton pauvre père, ne me trahis jamais —, ta tante, ta tante Elisa est... est... tu ne le répéteras jamais? Tu me le jures?

— Je vous le jure, mon oncle, — dit Marichu d'une voix tremblante.

— Ta tante Elisa est... insupportable... tout simplement insupportable. Tu vois, j'ai lâché le mot... Quel caractère, ma pauvre petite, quelle intransigeance, quel despotisme, quelle manière de faire marcher tout le monde, mari, enfants et domestiques à la baguette ! Et ce qu'il y a de pis, c'est que nous lui obéissons tous comme des collégiens et que nous tremblons devant elle comme devant une reine ou une sainte en fureur... Car... avec tous ses emportements et toutes ses colères, ta tante Elisa est bonne, vertueuse, dévote,... le modèle des mères... énergiques et des épouses... tyrans. Dieu me pardonne de commettre le péché de médisance, mais on trouve si rarement un cœur où déverser le sien... Que tout ceci reste entre nous, Marichu ! Je passe tout à Elisa, parce que pour un défaut, elle a sept vertus. Franche, active, charitable, intelligente, elle a assez d'énergie pour gouverner je ne dirai pas ma maison, mais l'Espagne tout entière... J'ai cru de mon devoir de te faire connaître la violence de son caractère et ses manies, non pas pour que tu te révoltes contre elle, Dieu t'en préserve ! mais pour que tu te laisses faire... Ne lui réplique jamais... Réponds toujours amen à tout ce qu'elle te dira, car, comme toutes les personnes violentes, elle est au fond assez faible. Du reste je ne vois pas quels motifs de discorde vous pourriez avoir. Pour elle le devoir capital d'une femme

est de travailler ferme chez elle et de prier beaucoup à l'église... Tu viens d'un couvent où l'on t'a élevée à merveille, et je sais que tu brodes et couds comme une fée, et qu'il ne te manque que des ailes pour être un ange.

Ces éloges firent rougir Marichu. Et au moment où elle se disposait à déclarer, en toute modestie, qu'il lui manquait bien autre chose que des ailes pour être un ange, qu'elle avait ses petits défauts comme tout le monde, son oncle lui ferma la bouche en lui disant :

— Ne proteste pas... Je sais ce que tu vaux... Mais laisse-moi terminer le portrait ou plutôt... la caricature de ta tante, car je dois avouer que j'ai un peu exagéré. Elle se lève de bonne heure et, dès qu'elle a sauté de son lit, elle se met à faire du bruit pour empêcher les autres de dormir. Elle trouve qu'on mange toujours trop... J'ai dans mon bureau une boîte de gâteaux secs... surtout ne me trahis pas — et une petite bouteille de Xérès... Quand mon estomac est par trop vide, je vais à ma cachette, et... je mange un gâteau et bois une gorgée... C'est le seul moyen de résister à un pareil régime. Toi, avec ton argent de poche, tu pourras t'acheter du chocolat, des caramels, et quelques trompe-la-faim de ce genre... Tous mes fils ont de fausses clefs de la dépense, et les jambons et les saucisses disparaissent, que c'est une bénédiction du ciel !... Tu te demandes comment je permets ces larcins. Ce n'en sont pas, ma chère petite. Car, j'ai peut-être tort de le dire : tout ce qu'il y a dans la maison, vient de moi et je ne veux pas que mes enfants aient faim... Ainsi, tel que tu me vois, je finis par devenir leur complice par la faute de ta tante...Je leur achète des costumes de cent vingt-cinq pesetas et je dis à Elisa qu'ils en coûtent quatre-vingt... Tous les dimanches je leur donne de l'argent et leur dis : « Mangez pour toute la semaine, mes enfants. » Comme de juste, ils m'adorent, mais ils ne laissent pas de me manquer un peu de respect... Car ce Manolo... Ah ! j'oubliais... Ta tante est sourde... sourde comme un tapis et naturellement de deux choses l'une, ou elle parle si bas que personne ne peut distinguer ce qu'elle dit ou elle pousse de tels cris qu'on les entend jusqu'à la Puerta del Sol... Tiens ! quelle est cette station? Ortigosa... Je peux encore te parler de Perico et d'Emilio... Perico,

— déclara l'infatigable don Jorge changeant de posture, — est l'aîné de tes cousins, celui qui viendra nous attendre à la gare... A vingt-trois ans il est docteur en droit. C'est un garçon de valeur, sérieux, laborieux et dans les bons principes. Il travaille dans le cabinet d'un avocat qui est un des chefs de notre parti... Il fait partie de la congrégation de San Luis et dernièrement il a remporté un grand succès à l'académie de jurisprudence où l'on a couronné un mémoire de lui sur le Concordat.

Marichu ne comprenait pas un mot de tout cela ; mais au ton de son oncle, elle comprit qu'elle devait témoigner son admiration. Et elle s'écria en ouvrant de grands yeux.

— Oh !...

— Je n'ai pas besoin de te dire que Perico est l'orgueil de sa mère. Eh bien, tu ne croirais pas qu'avec tout cela, Manolo a l'aplomb de ne pas le prendre au sérieux... oui, c'est comme je te le dis... Moi, on m'a dit que le mémoire de Perico est écrit en charabia et que c'est une salade de plagiats et de lieux communs. Toi, qu'en dis-tu, Marichu ? Dieu, que je suis bête ! Que peux-tu en savoir ?... Mais, moi, tout cela ne laisse pas de me préoccuper, car... ne va pas le dire... moi, tu m'entends... Marichu... moi, je crois Manolo beaucoup plus intelligent que Perico... Ah ! si ta tante Elisa m'entendait, je crois qu'elle m'écorcherait vif... Bien sûr que de là à approuver l'indocilité et les goûts extravagants de Manolo, il y a un abîme... oui, un abîme.

Don Jorge de Segovia resta un bon moment silencieux, l'air réfléchi et souriant à la fois. Marichu ne sentait plus devant lui aucune espèce de timidité. Il ne fallait pas être grand clerc pour comprendre que l'oncle Jorge était bon comme le bon pain. Comme ce devait être amusant de le voir se cacher de la tante Elisa pour dévorer ses gâteaux secs ! Marichu rit sous cape, non pas que son oncle Jorge lui semblât ridicule,... mais la pensée du respect et de la peur qu'il lui avait inspirés dans le parloir du couvent l'amusait beaucoup. Don Jorge se leva pour prendre un mouchoir dans son sac de voyage. Elle voulut l'aider. Don Jorge avait des mains très fines. Tout chez lui du reste était fin et plutôt petit que grand. Il n'avait certes pas l'air d'un vieillard... on eût dit d'un homme jeune encore

avec des cheveux gris. Il respirait la santé et l'honnêteté, et dans tous ses actes comme dans toutes ses paroles on sentait la bonté et la générosité... Tel était du moins le caractère qu'en son for intérieur Marichu attribuait à son tuteur.

— Dites-moi, mon oncle, — demanda la gamine à son tour, — comment ne m'avez-vous pas parlé de mon cousin Emilio ?

— Tiens, c'est la vérité ! — repartit don Jorge de Segovia tout attristé, comme si cet oubli eût été un crime. — Ton cousin Emilio est notre Benjamin, et je ne puis te dire de lui qu'une chose, c'est que jusqu'ici il ne nous a pas donné le moindre ennui. Il est doux comme un agneau. Docilité, application au travail, intelligence, noblesse de sentiments, il a toutes les qualités. Malheureusement il a une santé un peu délicate. Figure-toi qu'il a quinze ans et qu'il n'est pas plus grand que toi... Naturellement il est bachelier, et il a déjà commencé son droit. J'aurai voulu avoir un fils officier comme moi, mais aucun de mes enfants n'a de goût pour le métier militaire... Il est vrai que moi, mes parents morts, — qu'ils reposent en paix ! — comme je me trouvais de ce fait à la tête d'une certaine fortune, j'ai pris ma retraite avec le grade de commandant. J'ai fait campagne en Afrique et à Cuba, lors de la première guerre et j'ai gagné mes derniers galons sur le champ de bataille...

— Vous avez tué des hommes, vous, mon oncle Jorge ? — demanda Marichu plus incrédule qu'effrayée.

— Je ne crois pas, ma petite... mais les canons de ma batterie les ont tués... Car j'étais dans l'artillerie... J'ai fait mes études ici... où nous arrivons... à Ségovie, et, si tu avais été alors de ce monde, tu m'y aurais vu en uniforme...

Marichu fit un grand effort pour se figurer don Jorge en costume d'officier canonnant les Maures. Et elle ne put y réussir. « S'il était si courageux, réfléchit-elle, il ne tremblerait pas devant sa femme. » Marichu connaissait encore trop peu la vie pour comprendre.

A Ségovie, il n'y eut pas moyen d'arrêter le flot des envahisseurs... Un colonel, un jésuite et deux grosses dames en deuil entrèrent dans le compartiment. Don Jorge resta bouche close, et Marichu, assez fatiguée, ferma les yeux... Elle

dormit jusqu'à la gare de Madrid et, quand son oncle, la secouant doucement, lui annonça : « Nous sommes arrivés », elle mit son chapeau n'importe comment, très nerveuse à la pensée qu'elle allait trouver sur le quai Perico, son fameux cousin Perico.

— Allons, allons, — disait don Jorge.

Le train s'arrêta et, dans le brouhaha de l'arrivée, Marichu se trouva nez à nez avec deux grands garçons qui la saluèrent, lui prirent des mains son sac de voyage et serrèrent don Jorge dans leurs bras. L'un portait un pardessus bleu, un col haut et un chapeau melon, l'autre, une cape, une cravate lavallière et un chapeau mou. Le premier prenait l'air important et parlait d'un ton d'autorité. Le second souriait en disant :

— Maman ne voulait pas me laisser venir... et me voici...

Il n'y avait pas le moindre doute : le jeune homme coiffé du chapeau melon était Perico ; l'autre celui qui arborait la cravate lavallière et se drapait dans la cape, était Manolo, c'est-à-dire, le révolté, le mauvais sujet, celui que déjà elle préférait...

V

Dès le premier moment Marichu témoigna à sa tante Elisa tout le respect dû à une mère. Grande, nerveuse, le teint olivâtre, Elisa rappelait son père à la jeune fille : elle avait le même front bombé, les mêmes yeux noirs brillant d'un éclat fébrile dans leurs orbites profondes que soulignait un cerne violacé. Quand elle souriait — chose rare ! — sa ressemblance avec le peintre Hervas, — dont le visage n'était que sourire, — s'accentuait encore. Alors Marichu aurait voulu l'embrasser, lui dire des paroles de tendresse, causer longuement avec elle ; mais c'était impossible. Sa tante Elisa ne se départait pas longtemps de son air sévère, ni de son attitude rigide. Elle ne se montrait douce et caressante qu'à l'égard de Perico, qui lui semblait fait à son image. Avec Manola elle était roide et emportée. Quant à don Jorge et au pauvre petit Emilio, si docile, si faible, elle les traitait avec une certaine pitié dédaigneuse, comme des êtres incapables de la moindre velléité de rébellion.

L'oncle Jorge n'avait point exagéré, quand il avait fait le portrait des siens : Marichu put aisément s'en convaincre. Heureusement pour elle sa timidité et sa candeur naturelles lui faisaient accepter les choses comme elles venaient, avec un stoïcisme qu'elle n'avait appris chez aucun philosophe, mais qui avait sa source dans l'humble simplicité de son âme... Elle était obéissante, pure et gracieuse, une vraie brebis du Seigneur. Aussi ses relations avec sa tante Elisa, si acariâtre, si exigeante que fût cette dernière, ne furent-elles point difficiles. La jeune fille prévenait ses désirs ; elle l'aidait dans la maison avec une activité silencieuse de fourmi. Encore qu'elle fût assez jolie, grande et bien faite, et que par instinct, — elle n'était pas en vain la fille de son père, — elle s'habillât avec goût, sa douceur et sa timidité suggéraient à son cousin Manolo des comparaisons qui eussent pu paraître désobligeantes pour elle, si elles n'avaient été dictées au jeune homme par un indéfinissable mélange de tendresse et de mélancolie... Car c'était lui le poète de la maison qui la proclamait « candide et craintive comme la brebis, confiante et douce comme la colombe, diligente et laborieuse comme la fourmi, fidèle et patiente comme le chien ». Brebis, colombe, fourmi et chien, c'est-à-dire tout ce qu'il y a d'inoffensif, de pitoyable et de respectable parmi les animaux. Voilà ce qu'était Marichu, une petite bête du bon Dieu. Cette mansuétude indéfinie eût dû désarmer sa tante et tutrice. Et cependant...

N'allez pas croire pourtant que la tante Elisa eût réduit Marichu au rôle de Cendrillon ! Elle l'avait accueillie comme une fille et la traitait comme telle... à sa manière. Mais sa manière, nous la connaissons de reste. Elle se résumait en ces trois mots : rudesse, raideur, despotisme. Marichu avait tout accepté : les réveils inutiles à l'aube, le travail excessif, les prières, les messes et les neuvaines interminables. La tante Elisa avait trouvé en elle la compagne idéale pour ses visites et ses allées et venues dans les églises, les oratoires et les chapelles de Madrid. Dans la maison, Marichu, sans avoir tout à fait les attributions d'une femme de charge, — attributions que ne lui aurait cédées à aucun prix sa tante, — était pour celle-ci une secrétaire aussi utile et aussi probe qu'in-

telligente et infatigable, qui la remplaçait au besoin. Doña Elisa, qui ne savait trouver d'éloges que pour son grand Perico, pour son éminent Perico, ne laissait pas de reconnaître « qu'elle s'était trompée sur le compte de Marichu... que les qualités ne manquaient point à la jeune fille... et qu'elle réussirait à faire d'elle quelque chose ».

— Car, ma petite, — s'écriait-elle, — que serait-il advenu de toi, si tu n'étais pas tombée entre mes mains? Ne parlons pas des pernicieux exemples que tu aurais eus sous les yeux dans ta famille de pêcheurs... Ne parlons pas non plus de l'insigne, de l'incompréhensible folie faite jadis par ton père... Mais parlons de lui... de lui seul... Quelle éducation aurait-il pu te donner? Quelle vie a-t-il menée, pendant que tu étais au couvent? Une vie de dissipation et de libertinage, une vie scandaleuse, qui était une perpétuelle offense à la morale chrétienne et aux bonnes mœurs... Dire que, pendant les vacances, il osait te présenter à... ses amies, à ses compagnes de débauche que toi naturellement tu trouvais charmantes, parce qu'elles arrivaient de Paris toutes parées et parfumées,... ces intrigantes fieffées, ces infectes grues,... car c'est ainsi que l'on nomme ces femmes que ton père avait pour amies! Quand j'y pense!... Et tu te laissais embrasser par ces... coquines... Je ne sais pas comment tu as échappé à la contagion... Ç'a été un vrai miracle... Et quand je songe que ton brave homme de père a dépensé avec elles des millions... oui, des millions... et qu'il n'a pu te laisser qu'une misère... ce que l'on appelle une misère, je t'assure qu'il faut être la bonne catholique que je suis, pour ne pas renier ce malheureux qui fut ton père et mon frère... et pour ne pas voir en toi... je ne sais comment dire... quelque chose comme un reste, comme un souvenir vivant sur la terre de ses péchés!

Et la tante Elisa, après ces thrènes apocalyptiques, s'étonnait de voir les yeux de Marichu déborder de larmes. « La vérité blessait, comme toujours. » C'était tout ce que doña Elisa trouvait pour la consoler. Et l'angélique Marichu se repentait vite d'avoir pleuré en se disant que « sa tante était une sainte femme à laquelle elle devait respect et vénération ». Sans doute au fond de son âme c'étaient soudain des lueurs de colère et de révolte, lueurs fugitives, bientôt éteintes par

les flots abondants de la foi. Marichu priait pour son père qu'elle voyait déjà non plus au Paradis, peignant la cour céleste, mais au Purgatoire, dans cet abîme de flammes et de tortures où les âmes doivent se purifier pour devenir dignes du bonheur éternel...

(*La fin prochainement.*)

ALBERTO INSÚA

(TRADUIT PAR RENÉE LAFONT)

LE CENTENAIRE DE KOSCIUSZKO

EN POLOGNE PRUSSIENNE

Les Polonais sont en Allemagne à peu près au nombre de cinq millions. Quelques-uns sont répartis en colonies plus ou moins denses dans toutes les régions de l'empire, surtout dans les provinces rhénanes. La plupart sont établis chez eux, en Prusse Orientale et Occidentale, en Posnanie (ou Grand-Duché de Posen), et en Haute-Silésie.

Maintes fois, depuis le début de la guerre, on a pu entendre en France des appréciations sévères sur le compte de ces Polonais. Dans certaines régions où se trouvent des prisonniers originaires de Pologne prussienne, les populations, et parfois les autorités elles-mêmes, n'ont pu se départir à leur égard d'une grande défiance qui a pris, dans plus d'un cas, les formes d'une malveillance prononcée. Il est si difficile de croire que des gens asservis à la Prusse depuis le XVIIIe siècle aient pu faire autre chose que de devenir des Prussiens ! Ne se battent-ils pas très bien, hélas ! contre nous? L'état-major de Berlin n'a-t-il pas, de temps en temps, l'amabilité de les mettre à l'ordre du jour et de mentionner dans ses communiqués la bravoure des contingents de Posnanie et de Silésie? A-t-on entendu dire que le pays ait remué depuis la guerre?

L'Allemagne est essentiellement intéressée à entretenir chez nous une erreur affreuse qui est la pire injustice — entre tant d'autres — que nous commettions à l'égard de la Pologne. Oui ou non, les Polonais de Prusse sont-ils, comme on l'entend dire quotidiennement, « embochés »? La question est d'une importance capitale. Si les provinces polonaises de Prusse étaient ralliées définitivement, la question polonaise ne saurait manquer de recevoir tôt ou tard une solution conforme aux intérêts des empires centraux. Dans le cas contraire, tout règlement est impossible à ceux-ci, et il serait invraisemblable qu'un État polonais viable pût exister, docile à l'Allemagne, alors qu'une masse irrédentiste s'interposerait entre lui et l'empire. D'autre part, si la digue polonaise n'existe plus, toute la force allemande inonde les immenses plaines de Russie, et d'incalculables conséquences en sont à prévoir pour les destins de l'Occident. Si le polonisme reste debout, la conjonction fatale du germanisme et du slavisme russe est ajournée, sinon rendue impossible. Le grand problème de l'Europe centrale et orientale est la question polonaise. Le point vital de la question polonaise est à Posen. Que pense-t-on à Posen? Que pensent les cinq millions de Polonais de Silésie, de Posnanie et de Prusse?

Ils viennent de nous le dire, à demi-mot, à travers les barreaux des frontières. A nous de les écouter et de les comprendre. C'est un devoir moral pour ceux qui sont soucieux de la justice, et un devoir politique pour ceux qui ont la charge de préparer l'ordre futur de l'Europe.

***

Thadée Kosciuszko, le héros national qui a essayé de sauver la Pologne par l'insurrection, en 1794, c'est-à-dire entre le deuxième et le troisième partage de son pays, est mort en Suisse le 15 octobre 1817. Les vingt-huit millions de Polonais des deux mondes viennent de célébrer ce centenaire. Les fêtes ont commencé en septembre. Elles n'étaient pas terminées, dans certaines localités, en janvier de l'année nouvelle.

Les Polonais voient en Kosciuszko un symbole supérieur,

le plus sublime de ceux auxquels ils aient voué un culte. En lui se résument à leurs yeux les plus hautes aspirations sociales et politiques de l'humanité moderne, et les plus puissantes revendications de la Pologne. Ils le mettent dans le panthéon international des grands hommes qui ont préparé l'avénement de la liberté, de l'égalité et du droit. Parce qu'il a appelé les paysans à sauver la Pologne, ils le considèrent, par excellence, comme la personnification du peuple polonais, de la démocratie polonaise protestant contre l'iniquité des spoliateurs et se levant pour la cause de l'indépendance nationale. Si les Polonais soumis actuellement aux États du centre, et ceux qui sont dispersés à travers le monde ont voulu donner tant d'éclat à la commémoration de leur héros populaire, c'était en vue de proclamer avec toute la force possible qu'ils demeurent passionnément fidèles à ces devises dont s'inspirent les démocraties aujourd'hui en lutte avec le germanisme.

Les Polonais de Prusse, impitoyablement bâillonnés, nous ont crié quand même leur foi, avec plus d'énergie peut-être que les autres. Dès la fin de juillet, tous leurs journaux publiaient en première page et en gros caractères une proclamation signée par deux ou trois cents personnalités appartenant à tous les milieux. Elle avait été rédigée par un comité de jubilé et par le Conseil national, qui est l'organisation politique centrale des Polonais d'Allemagne.

Aux heures décisives de l'histoire, disait-elle, la Providence envoie aux nations des hommes qui, doués de la puissance de pénétrer les ténèbres du moment, les conduisent par une voie de lumière vers l'avenir clair et rayonnant. Thadée Kosciuszko fut un de ces hommes providentiels. Il a fait que, le jour où la force étrangère voulait pousser la Pologne au tombeau en étouffant sa voix, le nom de la Pologne s'est illuminé des splendeurs de son ancienne gloire. Il a fait qu'une source miraculeuse d'héroïsme a jailli de la poitrine du paysan en souquenille, et que de la terre des aïeux a surgi une légion nouvelle pour la défendre. Il a fait que les principes de la grande Constitution (du 3 mai 1791) sont devenus une réalité. Il a devancé l'humanité d'un siècle entier, et les maximes pour lesquelles il a combattu dans les deux mondes, ces maximes qui demandaient le relèvement du peuple, son accession aux droits civiques, l'égalité de toutes les classes et le bonheur de l'humanité entière, ne reçoivent qu'aujourd'hui leur consécration définitive. Voici un siècle qu'il est parti, mais il vit en nous, car il était l'esprit de la nation. Il vit, car il était cette

force invincible qui dure et résiste à travers les générations, qui élève aux sommets de l'idéal, et qui donne l'énergie de ne point faiblir dans la défense de l'idée sacrée. Aujourd'hui, par la grâce de Dieu, la Pologne qui ressuscite se dispose à célébrer en une cérémonie de centenaire la mémoire du grand héros. Nous vous convions tous à cet hommage. Que chaque cœur polonais, à l'occasion du centième anniversaire de la mort de Thadée Kosciuszko, soit animé des sentiments qui doivent s'exalter en lui au souvenir de son serment, au souvenir de Raclawice et de Maciejowice. Qu'il ne se trouve aucune ville, aucun hameau, où, au cours des cérémonies nationales solennelles, sa mémoire ne soit honorée. Cette fête doit unir la Pologne entière dans un hommage commun.

La population a répondu à cet appel. Dès le mois d'août, les comités locaux se constituaient. Les fêtes commençaient en diverses régions à la fin de septembre. Les autorités allemandes, habituées à leurs féroces pratiques de persécution à l'égard de l'élément polonais, tentèrent de faire obstacle aux démonstrations nationales. A Stettin, par exemple, le baron von Vietinghoff, général de cavalerie, édicte à la date du 7 octobre un arrêté aux termes duquel, « conformément au paragraphe 9 de la loi sur l'état de siège », toutes manifestations publiques ou privées en l'honneur de Kosciuszko sont interdites sur le territoire du 2e corps d'armée « dans l'intérêt de la sécurité publique ». On suspend çà et là les préparatifs, mais entre temps une plainte est adressée au chancelier Michaelis, et le 11 l'arrêté est révoqué. Ailleurs, le jour même de la fête, la police enjoint aux habitants d'enlever les décorations de leurs fenêtres, mais personne n'obéit et la police laisse faire. Dans plusieurs villes, les cérémonies ne peuvent avoir lieu, les demandes en autorisation étant demeurées sans réponse. Presque partout, il faut soumettre préalablement aux autorités le programme détaillé des fêtes, déclamations, conférences, chants, pièces de théâtre, le tout traduit en allemand et certifié conforme, ce qui donne lieu à d'infinies chicanes de commissaires. Le système est appliqué de préférence en Haute-Silésie. Dans telle petite ville de la province, le président du comité est invité le 15 octobre à présenter avant le 18 le programme des fêtes. On compte les célébrer le 28. Tout est prêt. Le 28, au dernier moment, arrive un télégramme de

l'autorité militaire : il faut encore plusieurs jours pour examiner de près la traduction allemande de la pièce.

Peut-être y a-t-il eu quelque hésitation de la part des autorités centrales. Peut-être aussi les fonctionnaires locaux, en plus d'un cas, se sont-ils conformés avant tout aux traditions antipolonaises en vigueur. Toujours est-il qu'en définitive, et après réflexion, le gouvernement prussien a pris le parti de laisser aux Polonais, pour quelques jours, une certaine liberté.

D'où vient cette condescendance si complètement étrangère aux usages établis, et qui devait remplir les pangermanistes d'une si profonde indignation? La première raison doit en être cherchée dans l'attitude parfaitement résolue des Polonais. Un de leurs députés, l'abbé Pospiech, que les Allemands ont eu la précaution, dès l'ouverture des hostilités, d'interner pendant plusieurs mois à la forteresse de Glatz, s'est fait devant le Reichstag l'interprète du sentiment public. Au cours d'un débat sur l'exercice du droit d'association et de réunion, le 11 octobre, il a protesté avec énergie contre l'intolérance systématique de l'administration prussienne.

Ce mois-ci, a-t-il déclaré en terminant, toute la nation polonaise célèbre le centenaire de notre héros national, Thadée Kosciuszko. La police menace de considérer comme politiques toutes les sociétés qui organisent des cérémonies en son honneur. C'est la menace que l'on a adressée à l'Union professionnelle de Silésie au cas où ses filiales se livreraient à de pareilles démonstrations. Je n'ai jamais encore entendu dire que des associations d'apprentis ou de négociants fussent considérées comme politiques pour la raison qu'elles célébraient l'anniversaire de Sedan ou la fête de Bismarck. Certains commandants de régions, m'a-t-il dit, ont essayé d'interdire les fêtes en l'honneur de Kosciuszko. Il y a dans le cœur de la nation polonaise une si profonde vénération pour notre héros national qu'aucune chicane policière ne l'étouffera, et quand viendra le jour de l'anniversaire, toute la nation polonaise, comme un seul homme, rendra hommage à la mémoire de Thadée Kosciuszko.

S'il en faut croire certaines feuilles allemandes, le gouvernement impérial aurait simplement voulu, en donnant aux Polonais l'illusion qu'une ère nouvelle s'ouvrait pour eux, les déterminer à bien accueillir l'emprunt de guerre récemment lancé. Car, malgré toute la propagande à laquelle l'auto-

rité militaire oblige leur presse à collaborer sous peine de suspension ou de lourdes amendes, les Polonais ont attesté chaque fois une remarquable répugnance à souscrire. En tout cas, dans la circonstance, ils n'ont aucunement été dupes, et ils ont bien vu les raisons profondes dont s'inspiraient les autorités. Leur plus grand organe, le *Courrier de Posen* (*Kurjer Poznanski*), avait l'audace d'écrire le 25 octobre :

> Le gouvernement, ayant égard à la situation internationale et à l'état de la question polonaise, ne poursuit pas actuellement la politique qu'il pratiquait avant la guerre et particulièrement à l'époque du prince de Bülow.

Autrement dit, les Polonais ont compris et fait comprendre qu'en leur lâchant la bride un moment, l'Allemagne obéissait non pas à des mobiles généreux, mais simplement à des considérations d'intérêt immédiat.

Le 12 septembre, d'accord avec l'Autriche, elle octroyait au Royaume de Pologne, c'est-à-dire à l'ancienne Pologne russe occupée par ses armées, un régime nouveau défini par des patentes. Après le fiasco d'un « Conseil d'État » mis sur pied en janvier et liquidé en août aux applaudissements du pays, elle essayait une combinaison nouvelle avec un Conseil de régence et un ministère polonais. Le 15 octobre, le Conseil de régence était nommé. Était-il possible à l'Allemagne, au moment où elle prétendait organiser à Varsovie, dans des conditions meilleures, l'État polonais « indépendant » qu'elle avait créé en novembre 1916, d'interdire aux Polonais qui étaient ses sujets directs de célébrer librement la mémoire de Kosciuszko? Pour le succès de la combinason, il était indispensable de donner au dehors l'impression qu'une ère nouvelle s'ouvrait en même temps aux Polonais de Prusse. De là les ordres donnés par la chancellerie impériale, ordres auxquels les autorités locales, militaires et civiles, se sont conformées à contre-cœur, quand elles ne les ont pas enfreints délibérément.

***

Pendant des semaines, jusqu'en janvier, les journaux polonais d'Allemagne ont été remplis de comptes rendus de fêtes,

notices, dissertations, poèmes et études diverses concernant Kosciuszko. Partout où quelques Polonais se trouvaient, une cérémonie a été organisée, depuis l'humble messe basse dans quelque village de mineurs en Prusse rhénane jusqu'aux somptueux cortèges dans les rues des grandes villes de l'est. Dans la plupart des localités, l'afflux de la population urbaine et rurale a été tel qu'il a fallu répéter les cérémonies deux, trois et quatre fois.

On constate, quand on lit les descriptions, qu'elles ont été très analogues en beaucoup d'endroits, ce qui dénote un plan d'ensemble. Un comité général des fêtes a dirigé de haut leur organisation. C'est lui qui a décidé que la journée du lundi 15 octobre serait chômée comme fête nationale polonaise. Il a mis en vente, à profusion, des bustes et portraits de Kosciuszko, des emblèmes nationaux, des motifs de décoration et des placards qui ont figuré dans toutes les fêtes. Il a d'ailleurs demandé aux populations de ne pas gaspiller leurs deniers en démonstrations éphémères, et de les réserver plutôt à la constitution d'un « Fonds Kosciuszko » qui doit servir à quelque œuvre durable pour l'instruction de la jeunesse.

Ce que sera cette œuvre, on l'ignore pour l'instant. On sait du moins que les Polonais en feront un instrument de lutte contre la germanisation.

Parmi des lueurs d'aube sanglante, écrit à ce propos l'organe le plus autorisé de Posen, nous voyons s'ouvrir devant nous une voie qui conduit à un avenir nouveau et meilleur. Le front levé, la nation polonaise doit, après les épreuves de la guerre, entrer en libre et généreuse concurrence avec les autres nations de l'Europe. Nous n'accomplirons pas la tâche qui nous attend, nous ne suivrons pas le progrès rapide de la civilisation, si nous n'orientons toutes nos forces vers un but capital, qui est l'instruction du peuple. L'œuvre d'individualités isolées, poursuivie jusqu'ici au jour le jour et limitée dans ses résultats faute de moyens, doit se transformer en un grand effort continu et collectif.

Les appels du comité général ont été appuyés par toutes les organisations sociales et économiques, remarquables par leur nombre et par leur puissance. C'est ainsi que l'« Union des sociétés de négoce » a recommandé à tous les négociants

polonais d'envoyer des offrandes au « Fonds Kosciuszko », de décorer le mieux possible leurs devantures, et de donner leur liberté à leurs employés, le 15 octobre, à partir de dix heures, sans retenue de salaire.

Avec une discipline exemplaire — la lutte quotidienne contre l'Allemagne la lui a enseignée — la société s'est conformée aux instructions du comité et des grandes organisations. A Dortmund, à Breslau, à Berlin, à Essen, à Leipzig, à Cologne, à Munich, aussi bien que dans les provinces polonaises, partout la même pensée a présidé aux cérémonies, et les détails seuls ont varié suivant les circonstances de temps et de lieu. A Byszew (Prusse Occidentale), le buste de Kosciuszko est placé sur une estrade, étouffé de couronnes et de fleurs aux couleurs polonaises. Autour, une garde d'honneur de vingt jeunes filles en costumes de fêtes nationaux. A Inowroclaw (Hohensaltz), le fond de la chaire, à l'église, est décoré d'une tenture rouge sur laquelle s'éploient les ailes de l'aigle blanc. Partout des cantates, des chœurs, des carillons à toute volée, des hymnes d'imploration appelant la liberté, des tableaux vivants ou des projections lumineuses représentant la vie de Kosciuszko ou les grands événements de son époque, des pièces de théâtre vingt fois jouées, et des services funèbres, devant le catafalque de Kosciuszko, « en l'honneur de tous ceux qui ont combattu et donné leur vie pour la patrie et la liberté ».

Ici, une compagnie de boy-scouts, coiffés de la populaire *Konfederatka* qui rappelle les grandes heures de l'agonie polonaise, vient s'agenouiller sur une scène pour chanter les litanies du *Livre des Pèle ins* de Mickiewicz. A Wrzesnia (Wreschen), où en 1901 un procès fameux apprit au monde civilisé comment les instituteurs allemands martyrisaient les écoliers polonais, cinquante enfants en robes blanches avec cocarde amarante appellent sur eux la protection du ciel contre la force. A Ostrzeszow (Schildberg, en Posnanie), la jeunesse élève par souscription, à la mémoire de Kosciuszko, un obélisque de pierre sur lequel se dresse un aigle blanc. A l'inauguration, un citoyen, l'abbé Spikowski, jure au nom des enfants qu'ils resteront fidèles à la patrie, et au nom des parents qu'ils défendront l'âme de la génération nouvelle. Partout a

été accueillie avec faveur l'idée de donner le prénom de Thadée aux enfants mâles nés au cours des mois jubilaires.

La Haute-Silésie, vieille terre polonaise asservie au germanisme depuis des siècles, n'a repris conscience de ses origines que vers le milieu du siècle dernier. Le sentiment national s'y est développé avec lenteur, mais régulièrement. Toutes les ressources du système prussien restent vaines. Sans se laisser décourager par la malveillance toute spéciale de l'administration et de la police, la province a voulu affirmer aussi fort que les autres ses convictions. C'est ainsi qu'à Gliwice (Gleiwitz) le directeur de la Banque populaire a prononcé, à la fin d'un discours, ces paroles significatives :

Regarde-nous, Kosciuszko, regarde ce peuple de Haute-Silésie qui aujourd'hui te rend hommage. Lorsque toi, notre guide et notre chef, tu suscitais les Bartosz et les Kilinski, quand se levaient nos frères de Varsovie, de Cracovie, de Posen et de Thorn, nous n'entendions pas ta voix, nous ne pouvions pas l'entendre, parce qu'un mur énorme, le mur d'une frontière, nous séparait d'eux. Mais après beaucoup d'années l'écho de ta voix est arrivé jusqu'à nous, et alors nous nous sommes levés à notre tour et nous avons pris les armes. Ces armes, ce n'étaient pas la hache et la faux, c'était la prière polonaise, le livre polonais, la gazette polonaise, le chant polonais et les sociétés polonaises. Et aujourd'hui où nous te rendons hommage, nous te promettons que notre main n'abandonnera pas cette arme.

*
* *

C'est à Posen, au cœur des provinces polonaises de Prusse, que la célébration du jubilé de Kosciuszko a eu naturellement le plus d'éclat et a revêtu toute sa signification. Depuis un siècle et plus, les rues de la ville n'avaient jamais eu cet aspect. Quarante mille personnes, parées d'emblèmes nationaux, y défilèrent, chantant en leur langue natale des hymnes en l'honneur de la liberté et du droit des peuples [1].

1. Dans le nombre on doit signaler un chant devenu fameux, la *Rota* (*le Serment*), qui a été inspiré à la grande poétesse Marya Konopnicka par la politique d'extermination de la Prusse : « Nous ne quitterons pas la terre où est notre race... — Jusqu'à la dernière goutte du sang de nos veines, — nous défendrons l'Esprit, — jusqu'à ce que s'en aille en cendre et poussière — l'engeance des Teutoniques... L'Allemand ne crachera pas à notre face, — il ne germanisera pas nos enfants. — Le glaive en main, nos cohortes se lèveront, — l'Esprit sera notre hetman... »

Il est peut-être préférable, en cette matière, de faire appel au témoignage des Allemands eux-mêmes. Si leurs renseignements sont exacts, tout est pour le mieux. S'ils faussent la vérité, ils offrent un phénomène intéressant de phobie et d'hallucination antipolonaise.

Le *Tag* de Berlin écrit :

Après aucune victoire allemande Posen n'a présenté un aspect aussi solennel que ce jour-là (le 15 octobre). La plupart des immeubles étaient ornés d'oriflammes et de drapeaux blanc amarante. Des draps de cette couleur couvraient les devantures de beaucoup de magasins polonais, et l'on y voyait des silhouettes de soldats en uniformes polonais. On vendait partout des cartes postales qui portaient dans les angles les armes ou le nom des villes de Varsovie, de Cracovie, de Posen et de Dantzig. Elles reproduisaient l'aigle blanc ou un faucon, et figuraient l'État polonais ressuscitant. Quelques habitants étaient ceints d'écharpes blanc amarante ; tous portaient un large ruban de cette couleur. Ils étaient coiffés, surtout les jeunes gens, de la *Konfederatka*. Du matin au soir, dans les rues et sur les places les plus fréquentées, les cortèges ont défilé, gênant la circulation.

Le chroniqueur du *Tag* assure que la police eut grand'peine à prévenir des désordres « que l'usage de l'alcool rendait inévitables ». Il semble bien qu'il y ait dans ce dernier trait une injure plutôt qu'une information, car l'auteur déclare ensuite avec courroux :

Cette démonstration, soigneusement organisée, est une provocation ouverte au germanisme.

Les *Alldeutsche Blätter* présentent une description un peu plus détaillée :

Les ordonnances de police de la province interdisent d'exhiber et de porter des drapeaux de couleur blanc amarante[1]. Malgré cela, le 15 octobre, les drapeaux blanc amarante flottaient à Posen. La population en toilette de fête portait des rubans blanc amarante. On en voyait également sur l'uniforme de soldats et même de certains officiers polonais. On en voyait aux enfants de tout âge, et jusqu'aux nourrissons roulés dans leur petite voiture. Même dans les établissements allemands, le personnel chômait. Nous ne permettrons pas, disaient les employés, que l'on nous prive de notre fête nationale. Les

1. La prohibition est en effet formulée dans une ordonnance royale de 1896.

rues de Posen présentaient un tableau très pittoresque. Les fenêtres étaient ornées de fleurs, des armes de Pologne et de Lithuanie, d'images allégoriques représentant la Pologne indépendante, et d'inscriptions comme « Liberté de la nation ». Il ne manquait pas de vieilles faux et d'autres armes dont se servaient les combattants révolutionnaires de l'époque. Certaines maisons étaient du haut en bas tapissées de placards. On voulait ainsi manifester contre les affiches de l'emprunt Hindenburg et contre les autres réclames en faveur des emprunts de guerre. En effet, on a spécialement orné de placards et d'oriflammes la maison natale d'Hindenburg, laquelle se trouve malheureusement en des mains polonaises. Parmi les inscriptions on pouvait remarquer la reproduction des quatre hôtels de ville de Dantzig, Posen, Cracovie et Varsovie. On vendait des cartes postales avec des vues séditieuses.

Le narrateur termine par un cri de colère et de détresse :

La population allemande se sent abandonnée aux Polonais.

Le correspondant posnanien de la *Deutsche Zeitung* ne cache pas son épouvante devant l'effronterie avec laquelle les Polonais célèbrent ce qu'il appelle avec un mépris de Junker leur « héros révolutionnaire ». Dès le lendemain de la fête du 15 octobre, il écrit à son journal :

Si quelqu'un a encore des doutes sur les effets que doit entraîner parmi nos Polonais prussiens la création du royaume de Pologne, comme en général toute notre politique en ce qui concerne la question polonaise, la journée d'hier dans la régence de Posen doit lui ouvrir définitivement les yeux.... La figure de Kosciuszko est pour les Polonais l'incarnation de l'idée de liberté nationale et d'indépendance. Cette pensée semblait enivrer complètement les foules de population polonaise qui circulaient hier par les rues de la ville. C'était la joie d'un vainqueur, du vainqueur de cette guerre, la plus terrible de toutes, une joie qui étincelait dans leurs yeux, mêlée d'ironie et de raillerie à l'adresse de ces imbéciles d'Allemands. Jamais encore les rues n'avaient offert un spectacle aussi animé et aussi pittoresque, jamais, pas même le jour de la fête de l'empereur ou de la fête d'Hindenburg. Seulement toutes ces draperies, tous ces milliers de drapeaux grands et petits n'étaient pas de couleur noir blanc amarante, mais de couleur blanc amarante. Toutes les fenêtres des magasins polonais, sauf d'infimes exceptions, étaient ornées de bustes et portraits de Kosciuszko, entourés de fleurs naturelles ou artificielles, sur un fond aux couleurs nationales polonaises et lithuaniennes, et aussi d'inscriptions mises en vente par le Conseil national et répandues à profusion. On a exposé aussi en très grand nombre des tableaux représentant la bataille de Raclawice et le symbole de la Pologne ressuscitant. Du toit aux boutiques, les fenêtres des habitations polonaises étaient

décorées de placards, des armes de la Pologne et de la Lithuanie. Le soir, malgré la pénurie générale des moyens d'éclairage, les habitants des plus misérables échoppes ont réussi eux-mêmes à illuminer leurs fenêtres... Quiconque a été témoin de ce jour à Posen, quiconque a vu les sentiments dont la population polonaise est animée, en demeure tout simplement pétrifié. Il se demande comment il est possible que les autorités aient permis des choses semblables. Sont-elles aveugles ou veulent-elles, selon le vœu de nos Polonais, livrer au royaume de Pologne nos provinces orientales?

Le même correspondant, deux ou trois jours après, ajoute ce détail qui doit nous être précieux :

J'ai assisté à un office polonais. Il y avait là des prisonniers français. A la fin du service, évidemment sous l'influence des fêtes en l'honneur de Kosciuszko, se sont déroulées des scènes comme celles que l'on vit après la guerre de 1870 et dont mes parents me parlaient. Avec la plus grande politesse, les Polonais s'approchaient de ces prisonniers, et ils leur tendaient la main, leur donnant ainsi à entendre que leurs pensées étaient communes.

*
* *

En ce jour du 15 octobre, la collégiale de Posen vit une grande cérémonie religieuse et nationale. Devant l'archevêque Dalbor et devant une foule frémissante, l'abbé Lisiecki, député à la Diète de Prusse, prononça le panégyrique de Thadée Kosciuszko. On voudrait pouvoir reproduire ici tout ce discours, dont la pensée et la forme sont de la plus grande beauté.

L'orateur prit pour texte les versets d'Ezéchiel : « *Et le Seigneur me dit : Fils de l'homme, crois-tu que ces os vivront? Et je dis : Seigneur, vous le savez. Et il me dit : prophétise au sujet de ces os, et dis-leur : os desséchés, écoutez la parole du Seigneur. Alors le Seigneur Dieu dit à ces os : voici que je soufflerai l'Esprit en vous et que vous vivrez.* »

Là-dessus, le député Lisiecki fit un émouvant commentaire de la vertu des forces morales, devant le catafalque du héros qui en est pour les Polonais l'incarnation la plus populaire.

En ce jour où nous commémorons le centenaire de la mort du Chef, nous ne sommes point assemblés pour célébrer une cérémonie de deuil. En ce jour où le Dieu Tout-Puissant trace aux peuples des

routes nouvelles, où le vieil ordre du monde tombe en ruine, où se font chair par la vertu de son esprit les songes de notre enfance, les aspirations ardentes de notre jeunesse, et les rêves des générations qui sont descendues au tombeau, en ce jour nous sommes là, devant le mausolée du Chef, pour nous préparer à l'heure de la Résurrection et pour affermir toutes les forces de nos âmes... Mais pourquoi aujourd'hui, où tous nos cœurs brûlent de la flamme rayonnante du saint amour de la patrie, pourquoi aujourd'hui, devant cette assemblée, vais-je rappeler ce qui se comprend de soi-même, le sentiment qui accompagne notre vie et qui en est devenu comme la substance? Parce qu'il n'est pas possible de parler de Lui sans parler de l'amour de la patrie. Parce que chez nous aussi, dans notre passé, il s'est trouvé des moments où les âmes ont défailli. Parce que chez nous, comme en Israël, le saint commandement de l'amour de la patrie est parfois tombé en oubli. Parce que je ne puis m'écrier comme le prédicateur inspiré : « Cette mère, la très douce patrie, vous a dotés de la majesté royale. Cette douce mère vous a fait don de la liberté précieuse comme l'or, de manière que vous ne serviez point les tyrans. Voyez de quelles richesses et de quelle abondance de biens elle vous a comblés. Que pouvait-elle de plus pour vous? » (Skarga[1].) Seigneur, la couronne est tombée qui ceignait le front de la nation, et la majesté royale a été abaissée, et les richesses ont été ravies, et les têtes naguère si fières ont dû se courber et porter le joug de l'étranger. Il nous est resté, à vrai dire, notre très douce patrie, mais dans la plus grande détresse, méprisée, meutrie, torturée, jusqu'à être presque morte de ses souffrances.

Je parle enfin de l'amour de la patrie parce que pendant tout un siècle on nous l'a imputé comme une faute, parce que l'on nous a châtiés comme des criminels pour des actions pures comme une larme et qui sortaient de cette source, parce que cette Mère bien-aimée, pendant tout un siècle, n'a pu nous serrer sur son cœur et apaiser notre affliction. En vérité, l'amour d'une telle patrie est une chose plus sainte encore et plus grande que les autres...

Devant le corps des Cadets royaux un jeune homme est debout, dans la cour de l'École militaire, à Varsovie. Il promet d'employer toujours à la défense de la patrie les armes qui lui sont confiées. C'est son premier serment de fidélité et d'amour, un serment qu'il ne devait jamais violer. Le jeune homme revient dans son pays[2]. Il a terminé brillamment ses études, s'est perfectionné dans le métier des armes, et désire se consacrer au service de sa patrie. Mais ce retour est infiniment douloureux à son cœur, et il met cruellement à l'épreuve, pour la première fois, les plus nobles sentiments qui remplissent son âme. Il trouve la Pologne amoindrie par le premier partage, partage qui s'est opéré sans que la nation protestât, sans qu'elle eût conscience de

1. Célèbre prédicateur jésuite du XVIe siècle, que l'on a appelé le « Bossuet polonais ».

2. En 1771, après avoir été à l'École du génie de Versailles.

l'affreuse catastrophe. La malheureuse nation est plongée dans une sorte de léthargie sinistre, elle s'est dépouillée de son honneur, elle ne connaît plus la solidarité de ses membres, elle est presque tombée au dernier degré de l'humiliation. Ce n'était pas ainsi autrefois. Et alors il se prend à évoquer les visions de l'ancienne Pologne, de celle qui était puissante, qui dominait de la mer à la mer, de la Pologne devant laquelle tremblaient les États voisins, de la Pologne avec laquelle devaient compter les premières puissances du monde, de la Pologne qui plantait ses frontières sur la Sala et qui ébréchait son glaive aux portes de Kiev, de la Pologne qui avait réduit en poussière la puissance des Teutoniques et qui, sur le Rynek de Cracovie, recevait l'hommage de vassalité des aïeux des monarques voisins, de la Pologne qui était un foyer rayonnant de culture et qui faisait ainsi la conquête de peuples entiers par des moyens pacifiques que l'Europe ne connaissait point. Tout cela, c'était maintenant un beau rêve, le souvenir de ce qui avait été. La réalité n'était plus que la ruine d'une grandeur passée...

Lui, le Chef, il couvre le brillant uniforme de général de la *Soukmana* cracovienne. Lui, le Voyant, il tire des profondeurs de son âme le Manifeste de Polaniec, dans lequel, au nom de la Pologne, il rejette les préjugés séculaires qui séparaient les fils de la même mère, et dans lequel il proclame avec enthousiasme devant le monde que « tout paysan est libre de sa personne et qu'il lui est permis de se transporter où il lui plaît. »

> O grande année, — année de Kosciuszko ! — Comme une aurore de lumière tu t'es levée, — dans la nuit de nos désastres.
>
> Tour à tour s'éteignaient devant nous — les étoiles, dans les fureurs de la tempête. — Tu as brillé sur la nation — comme une aube d'espérance.
>
> (KONOPNICKA)

Grande année, celle du serment, celle de Raclawice, de Polaniec, de Varsovie, de Kilinski, du soulèvement de la Couronne, de la Lithuanie et de la Ruthénie. Grande année, malgré qu'elle ait vu la défaite de Maciejowice, le chef blessé et prisonnier, et l'échec de l'insurrection.

Grande année que celle où son âme et son cœur ont ranimé des espérances qui depuis ne sont jamais mortes, les mêmes qui battent puissamment dans notre poitrine, et qui demeureront ce qu'elles doivent être, notre vérité, notre vie et notre liberté...

Et toi, Nation, recueille-toi aujourd'hui devant le tombeau de ton Chef, et de même que tu as enfermé ses os dans ton cœur, de même

enferme en lui son âme héroïque afin d'affermir ton courage. Devant ce tombeau prête aujourd'hui serment, et dis-lui solennellement :

« Sur tes cendres et sur ta poussière, sur ton âme marquée de la grandeur de la pensée divine, je jure d'aimer la Pologne, ma patrie, comme tu l'as aimée. Que Dieu me soit en aide !

« Je l'aimerai en esprit et en action et de toutes les forces de mon cœur. Que Dieu me soit en aide !

« Je la servirai comme tu l'as servie, dans les travaux et les tourments. Je la servirai jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Que Dieu me soit en aide !

« Écoute, à l'horloge des temps sonnent des heures solennelles. Regarde, la cloche Sigismond se met en branle pour les matines triomphales. Le moment est venu de dire : je crois qu'à l'orient montent les lueurs de l'aube ; je crois que se lève le grand jour, le troisième jour, celui de la Résurrection ; je crois que voici l'heure où, dans un grand sanglot de bonheur, je verrai la face rayonnante de ma sainte Mère, de la Pologne libre et indépendante. Que Dieu me soit en aide ! »

La foule, en écoutant ces mots, pleurait. Puis, quand l'orateur eut cessé de parler, elle entonna le chant national de supplication : « *Rends-nous, Seigneur, la patrie, rends-nous la liberté...* » A la fin de la solennité, l'archevêque fut escorté jusqu'à sa voiture par la jeunesse des *Sokols* parée de cocardes nationales et coiffée de la *Konfederatka*. Le prélat, sur le parvis, lui adressa une courte allocution qu'il termina par le cri de : « Vive !... » Par malheur, disent rageusement les *Alldeutsche Blätter*, on ne sait pas bien quel cri fut proféré.

*
* *

On conçoit assez la stupéfaction des Allemands devant la hardiesse de ces démonstrations patriotiques. A Inowroclaw, paraît-il, le charbon faisant défaut, les employés de l'usine à gaz ont eu la spirituelle idée de répondre aux mères polonaises qui venaient en chercher : « Allez en demander à Kosciuszko. » Toute la finesse de la race est là, et tout le pangermanisme hakatiste.

Se seraient-ils fait quelque illusion sur l'état d'esprit des Polonais de Prusse? Auraient-ils mal compris un silence plus rudement imposé que jamais, depuis la guerre, par la force de l'autorité? Toujours est-il qu'ils ont eu un sursaut d'effroi et

de haine. Au lendemain des fêtes de Posnanie, les conservateurs libres de Prusse et d'Allemagne se réunissent à Berlin sous la présidence du baron von Zedlitz. Ils demandent, dans leurs résolutions, que l'on fournisse de nouvelles terres de colonisation à l'Est. Ils repoussent le projet de réforme du système électoral prussien, et se prononcent avec véhémence contre la politique polonaise du gouvernement. Quelques jours après, le 27 octobre, grande mobilisation du fameux *Ostmarkverein* (Ligue des Marches de l'Est), dont la section générale se réunit à Berlin. On vote à l'unanimité que l'édification d'un État polonais est une menace pour la sécurité des confins orientaux, que les concessions accordées aux Polonais de Varsovie par les patentes du 5 novembre 1916 et du 21 septembre 1917 ne peuvent désarmer leur résistance, et que les Allemands de l'est sont de plus en plus découragés par la funeste politique de la chancellerie impériale..

L'Ostmarkverein, dit la fin du document, insiste avec la dernière énergie pour qu'aucune brèche ne soit faite dans les remparts soigneusement élevés contre les abus polonais, pour que tout changement de notre législation dans nos provinces orientales soit ajourné jusqu'après la guerre, et pour que le gouvernement de la Confédération et celui de l'État prussien protègent et soutiennent à l'est, comme avant, le germanisme plus menacé que jamais.

Malgré son désir de donner le change aux Polonais, l'autorité prussienne a dû jeter du lest et déférer en quelque mesure aux sommations de l'hakatisme. Les procès-verbaux n'ont pas manqué, et même les conseils de guerre ont été mis en train. Celui de Posen, le 4 janvier, a jugé un groupe de Polonais accusés d'avoir organisé le cortège national qui s'est déroulé le 15 octobre par les rues de la ville. Sur de simples présomptions il les a condamnés à des amendes allant de 20 à 300 marks. Le 25 du même mois il a gravement délibéré sur un cas beaucoup plus inquiétant. Le 30 septembre, l'État prussien s'était trouvé en péril. Quelques jeunes filles polonaises, appartenant aux organisations de boy-scouts, faisaient dans un bois des environs de Posen leur excursion dominicale habituelle. Des parents et des amis étaient là. On improvisa une petite cérémonie en l'honneur de Kosciuszko. Un

policier prussien était présent. Il fit d'urgence un rapport. La justice instruisit. Elle conclut au délit de réunion publique illégale. Trois jeunes filles, dénoncées comme l'âme du forfait, ont été condamnées par le conseil de guerre à choisir entre 50 marks d'amende et dix jours de prison.

Les Polonais de Prusse sont-ils intimidés par ces provocations? Ils y sont habitués, et se disposent à faire front. Le *Posener Tageblatt* s'étant avisé de trouver inconvenantes leurs démonstrations, le *Courrier de Posen* riposte avec calme :

Les Allemands se sont-ils gênés, eux, pour organiser à Posen des manifestations de ce genre? Les avons-nous jamais considérées comme une provocation à notre adresse? On ne peut parler de provocation à l'adresse des Allemands que si, selon les enseignements des Hakatistes, on considère les Polonais comme des citoyens de seconde catégorie et si l'on veut leur interdire ce que les Allemands s'attribuent comme un droit.

Vous dites que Kosciuszko était un « héros révolutionnaire », et ce mot vous emplit le cœur d'effroi, et devant vos yeux se dresse le spectre de la révolution russe, et aussi celui de la révolution allemande attendue par les Alliés. Mais Kosciuszko a été révolutionnaire comme tous les hommes d'avant 1848 à qui l'Allemagne a voué un culte, comme par exemple le jeune Schiller qui donnait à ses drames la devise : *In tyrannos !*

Si le *Posener Tageblatt*, lit-on ailleurs, s'afflige que les Polonais, à cette occasion, aient essayé selon leurs moyens de montrer que Posen n'est pas une ville allemande, mais une ville polonaise, c'est vrai, mais nous n'y pouvons rien, ni les plus fameuses têtes de l'Hakatisme. La population polonaise est établie là depuis longtemps, elle constitue plus des deux tiers des habitants de Posen, elle ne permettra à personne de lui dénier les droits qui lui appartiennent... Seul un homme superficiel pourrait juger d'après l'aspect extérieur des rues et d'après les édifices d'un type architectural qui nous est étranger du caractère de la ville au point de vue de la nationalité. Quand on dispose de centaines de millions, chacun peut élever partout des bâtisses à son goût. Mais ce qui frappe les yeux, ce sont seulement les apparences, ce n'est pas la substance, ce n'est pas l'âme, qui reste cachée en dedans [1].

1. La presse polonaise rappelle en cette circonstance que les fonctionnaires allemands représentent 22 p. 100 de la population de Posen, proportion inconnue dans toute autre ville de l'empire.

Le bourgmestre de Posen, le député Künzer, du parti national-libéral, guettait une occasion de traduire publiquement la fureur de ses administrés teutons. Il l'a trouvée le 12 janvier. Ce jour-là, à la Diète de Prusse, une commission spéciale délibérait sur le fameux projet de réforme électorale, dont les Polonais d'ailleurs, au grand scandale des pangermanistes, se sont faits les champions les plus passionnés.

Les Polonais, s'écria Künzer, ne souscrivent pas aux emprunts de guerre, quoique les caisses des banques polonaises soient pleines. L'inquiétude de la population allemande augmente infiniment à voir combien le gouvernement se relâche dans sa politique polonaise. Les démonstrations en l'honneur de Kosciuszko ont éveillé chez les Allemands les appréhensions les plus vives, sans distinction de partis et de confessions. Tous ont eu l'impression qu'ils n'étaient plus en terre allemande.

Un des plus intraitables leaders polonais, Korfanty, député de Haute-Silésie, s'est chargé séance tenante de la riposte, qui ne fut point timide.

Ces démonstrations n'ont inquiété que les hommes qui ont la haine des idéals pour lesquels Kosciuszko a vécu et versé son sang. Kosciuszko a sacrifié sa vie sur l'autel de la liberté, non pas seulement la liberté de son pays, mais celle de tous les peuples. Il a combattu pour elle dans les deux mondes. Il s'est dévoué à la cause de la justice sociale, des droits civiques et politiques. Il a estimé que les États, dans tous leurs actes, devaient s'inspirer de la morale chrétienne. Un tel homme ne peut être qu'odieux à un M. Künzer et à ceux qui pensent comme lui. Il est inévitable qu'ils s'effarouchent quand ils voient les hommages rendus à cette mémoire. M. Künzer se plaint que pendant nos fêtes, lui et ses semblables ont eu l'impression de n'être pas en terre allemande. Naturellement il leur a bien fallu constater de leurs yeux le caractère polonais du territoire qu'ils administrent, et ils ont été obligés de se dire que si l'égalité des droits était accordée à l'élément polonais, si l'on mettait fin à cette lutte de nationalité qu'ils encouragent, ils n'auraient plus rien à faire, eux, dans ce pays-là, et devraient se résigner à retourner aux lieux d'où ils sont venus.

*
* *

Les Polonais de Prusse, obstinément réfractaires au germanisme, attendent la justice avec patience. Ils ont foi que

le principe des nationalités triomphera. Condamnés à la suprême horreur d'envoyer leurs enfants aux tranchées pour y défendre un régime qui a toute leur haine, ils envoient leurs députés à la tribune, en toute occasion, pour affirmer leur droit à la liberté. Après le message de paix pontifical, à la fin d'août, le député Ladislas Seyda, vice-président de leur groupe parlementaire au Reichstag, est monté à la tribune pour déclarer que la Pologne comptait bénéficier elle aussi des grands principes qui allaient présider à la reconstruction de l'Europe.

L'une des tâches les plus importantes du congrès de la paix sera de régler l'avenir de la nation polonaise conformément à la justice, de manière à établir un des fondements d'une paix durable en Europe. Nous avons confiance qu'il en sera ainsi.

Tout dernièrement, quand le nouveau chancelier von Hertling, pour s'attirer les sympathies des Bolcheviki, a déclaré que la Pologne, la Lithuanie et la Courlande seraient libres de régler elles-mêmes leurs destinées, le même député Seyda s'est empressé de monter à la tribune du Reichstag, le 1er décembre, pour prendre acte solennellement de ces paroles au nom des Polonais. « Nous saluons, a-t-il dit, l'adhésion du chancelier à des principes que nous avons toujours considérés comme devant être la base des rapports entre les nations. » Et il ajoutait :

Il va sans dire que ces principes ne sauraient avoir une valeur relative et ne s'appliquer qu'à certains pays. Si l'on veut qu'ils apportent à l'humanité une paix juste et durable, tous les pays et toutes les nations en doivent avoir le bénéfice.

C'est là qu'il faut chercher, quitte à n'en être pas ému, la signification profonde et sérieuse des cérémonies célébrées en l'honneur de Kosciuszko. L'idéalisme national et démocratique des Polonais de Prusse est un fait, un fait moral et politique dont l'intérêt est manifeste, et qu'il sera difficile d'éluder sans conséquences redoutables. Nul doute qu'ils n'aient songé, en cette circonstance, à se faire comprendre des Alliés, comme ceux qui serraient la main de nos prison-

niers et qui leur parlaient avec leurs yeux. Un Polonais d'ailleurs, un Galicien, qui a vu les fêtes de Posen, nous le dit en termes assez clairs dans le plus grand organe de la Pologne autrichienne :

Il semblait que la malheureuse ville s'accrochât des deux mains au lambeau de liberté que la police lui accordait pour quelques heures, et qu'elle voulût crier à la face du monde entier, de sa poitrine meurtrie, que là, dans l'antique berceau de la race, l'esprit polonais vit, résiste, espère, indomptable et jamais résigné. Ce cri, toute la Pologne l'a compris, les yeux fixés sur la patrie des enfants de Wrzesnia, et *il sera compris certainement par le monde*, qui tant de fois s'est incliné devant l'héroïsme de la terre posnanienne.

Un poète de Posen, Roman Wilkanowicz, a traduit en images les pensées que contiennent ces lignes. C'est à nous qu'il parle du fond de la geôle allemande, et ce sont les démocraties des deux mondes dont il salue la lumière dans l'exaltation de sa douleur et de son allégresse :

Kyrie Eleison ! Chryste Eleison ! — Que les cloches retentissent ! — Que les cierges brûlent ! — Que l'on prenne l'aspersoir — et que partout on jette l'eau bénite — dans la maison du pêcheur.
Dieu soit loué ! Dieu soit loué !

Purifions par l'eau bénite — le seuil de la chaumière polonaise. — Parons du jeune sapin — la poutre et le plancher, — pour que l'Esprit du mal — ne fonde point sur les âmes — et qu'il n'obscurcisse point les cœurs.

D'une route lointaine, — d'une route très lointaine, — l'hôte arrive à notre seuil.

Du monde où sont les ténèbres de crépuscule, — du monde où pèse le silence, — par l'azur et par les nues — arrive l'Ame errante de la Pologne.

Quoique les fumées troublent la voie, — quoique le fer frappe le cœur, — quoique la cloche sonne l'alarme, — quoique les démons et les hommes de blasphème — jettent l'épine sous les pas, — par les flaques de notre sang qui dégèle — arrive le Cœur errant de la Pologne.

Voici sur la route une montagne — élevée avec les corps de la jeunesse. — Là une fille pleure sur sa honte. — Là est couché le cadavre de Bartosz. — Là un vieillard pendu — se balance à une branche. — Là sont en tas, comme des gerbes, des femmes étrangères. — Là des décombres et des ruines qui fument.

Voici sur la route une rivière, — une rivière de sang humain et de larmes salées. — Vers elle coule une sueur sanglante, — avec la cendre des chaumières brûlées. — Le long de la rivière d'horribles cadavres, — des cadavres dépouillés. — Autour, des colonnes de fumées, — sur le chemin de l'Ame polonaise, sur les voies de l'Ame polonaise.

O frères ! Parons les seuils — de jeunes sapins et de genièvre. — Que la pauvre flamme des cierges — montre au cœur la voie, pour que l'Esprit de la Pologne ne s'égare point — et qu'il vienne vers nos seuils.

Dépouillons les terreurs enfantines. — Que se dissipent les nuées sur les visages. — Que ce jour, comme la foudre, déchire les ténèbres.

Voici que l'on entend des pas, doucement, — voici que les champs tressaillent. — Dieu soit loué ! Dieu soit loué !

HENRI GRAPPIN

PÊCHEURS ET PATROUILLEURS DE L'OCÉAN

Il y avait deux ans que je n'étais venu dans mon pays de Penmarc'h. Je le regarde, je l'interroge : il semble plus que jamais lui-même. Plus de citadins, plus de touristes — ou si peu ! — plus même de peintres. Lemordant soigne à Paris ses yeux blessés, Lucien Simon se borne à son apparition coutumière, et je ne vois d'autre chevalet sur la palud que celui de M. Takéshiro Kanokogui, Japonais, élève de notre Jean-Paul Laurens. Quelle invitation à l'oubli se dégage des roches immuables, sous la douceur toujours pareille du ciel d'été, au bruit éternel de la mer ! Ce granit que ne troueraient pas les obus, oppose l'écran le plus épais aux échos de la lointaine bataille, aux visions militaires et aux soucis de l'heure présente.

Mais une capote bleue surgit dans notre solitude, un ronflement de moteur vous fait lever la tête, une détonation éclate au large, et c'en est fait des *templa serena* où seuls se complairaient de faux sages. Parcourez les hameaux, circulez dans les ports : pour peu que vous vous y prêtiez, la guerre vous accueille sous des aspects multiples, dont plusieurs imprévus. Où apparaîtrait-elle plus mondiale qu'en ces humbles, mais populeux villages du littoral breton, dont elle a

tant dispersé les fils? Ici affluent les nouvelles de tous les secteurs, y compris les plus exotiques. Ici se surprend un peu de la lutte obscure qui se poursuit sur mer, au delà de la ligne d'horizon. Ici se montre en un saisissant raccourci la vie de notre front atlantique, dont Penmarc'h peut passer pour un des saillants les plus actifs et des observatoires essentiels.

***

Un coup d'œil sur la carte en révélera l'importance. Nous ne sommes point ici, comme à Saint-Mathieu ou au Raz, séparés de la mer libre par tout un système d'îles, d'écueils et de chenaux entre lesquels la navigation se partage. Battue par les houles du large, ou à peine protégée contre elles par une chaussée rocheuse d'un mille au plus, cette côte présente au navigateur, entre les lignes qui s'y rabattent du Nord ou du Sud-Est, le tournant nécessaire qu'il y a profit à prendre au plus court, l'un des carrefours maritimes les plus fréquentés de tout temps, et par conséquent les plus désignés à la menace d'un ennemi astucieux et hardi.

Cette menace fut peu de chose pendant la première année de la guerre. En vain les guetteurs de nos sémaphores avaient-ils sous les yeux tous les gabarits de la flotte allemande : la flotte allemande restait dans ses ports. Du rivage on pouvait voir chaque jour voiliers et vapeurs, depuis l'humble charbonnier jusqu'au *Cunarder* chargé de troupes ou de matériel de guerre, doubler sans dommage la pointe où se dresse le phare d'Eckmühl, sous la garde vigilante, mais peu accidentée, de nos croiseurs et de nos torpilleurs d'escadre. Au spectacle de ces lévriers de la mer allant, venant, évoluant avec leurs canons silencieux, on éprouvait un sentiment de fierté et de sécurité profonde ; quelles que fussent les alternatives de la bataille sur terre, devant la nappe bleue ou grise, « fleurie de voiles » et empanachée de fumées, on pouvait dire : « Ici, du moins, nous sommes maîtres. »

Depuis, la ruse sous-marine a fait son œuvre. Les stratagèmes de l'attaque ont amené ceux de la défense. C'est la guerre qui se cache et qu'il faut deviner, alternant, comme un

mal chronique, les périodes de trêve et les jours d'alarme, proposant avec ironie ses énigmes à l'imagination des riverains. Que d'histoires d'espions, de lueurs convenues et d'automobiles suspectes elle a répandues depuis un an sur ces grèves ! Ce qui n'est que trop réel, ce sont les épaves dont elle les a jonchées. Il n'en est pas de plus émouvantes que ces fines baleinières venues sans matelot on ne sait d'où, portées à la côte de lame en lame pour y témoigner, en donnant leur nom, de quelque sombre et mystérieuse tragédie. De temps en temps, on en conduit à Lorient ou à Brest. Mais il en reste encore au Guilvinec, à Kérity, à Saint-Pierre, à Saint-Guénolé, au sec sur la grève ou près de l'abri du bateau de sauvetage, la quille en l'air. L'hiver dernier, un navire chargé de coaltar dut être coulé dans ces parages. De l'île Nona à Porz-Karn, sur plusieurs kilomètres, des barils sont allés se briser au fond des couloirs qui sillonnent les plateaux rocheux de la côte, et en ont enduit les parois grises ou rousses d'un noir tenace : on dirait que la grève porte le deuil de tant de naufrages.

Dirai-je que les épaves sont un objet de pure affliction pour les riverains? Ils mentiraient à leur sang et à une tradition séculaire. La moindre planche qui flotte, et qu'on dédaignerait si on la rencontrait au pied d'un talus, mérite de patients affûts sur les falaises, et, serait-elle mâchée, pourrie, envahie de bernacles, provoque à l'atterrissage d'âpres concurrences. On fait main basse sur des oignons détrempés, on ne néglige pas d'immangeables cacaouètes. Jugez du zèle qui se déploie quand il s'agit de saindoux, de graisse de mouton ou d'huile. Un soir de juillet, des grappes humaines se suspendaient aux roches de Poul-Briel, pour une barrique apparue à l'entrée de l'anse. Il était clair, à sa façon de flotter, qu'elle était vide. Cependant tout un monde attendait sa venue, malgré l'heure tardive et sans souci de la soupe. C'est d'ailleurs un souci qui, sur la côte bretonne, n'a jamais empêché un travail ni un plaisir. On y mange quand on peut, quand on veut, sans s'asservir à des heures fixes. A la nuit tombante, la barrique accosta, non sans heurt. On la guettait de plusieurs endroits, elle bondissait de l'un à l'autre. Quatre mousses, risquant pis que de se mouiller le pantalon, purent enfin s'en emparer, la hissèrent

au sec, lui firent grimper, Dieu sait comme ! la paroi abrupte de la crique, et s'en furent, après l'avoir triomphalement roulée sur la palud, la proposer çà et là pour quatre francs, qu'ils n'obtinrent pas. Quelques jours plus tard, dans la même crique, une plate montée par deux marins arrachait une lourde caisse à d'affreux remous. Nombre de gens avaient suivi du bord l'expédition. On ouvrit la caisse : elle était remplie de petits cylindres brunâtres symétriquement percés d'une demi-douzaine de trous. N'était-ce quelque épice de prix, poivre, cannelle ou girofle? On les palpait, on les flairait, et déjà des ménagères se partageaient en pensée la provision, pour les ragoûts à venir. Je hasardai que ce condiment pouvait bien être de la poudre. Révélation : *Ia, ia, poulr an hini e!* Effectivement, nous l'apprîmes ensuite, c'était une poudre américaine. D'autres caisses semblables étaient recueillies ailleurs, trop sûrs indices d'un méfait allemand. Comme on ne voyait pas bien à quoi employer cette poudre, on la porta au poste de douane.

C'est un scrupule qu'on n'a pas toujours, Que d'épaves recélées dans la palud de Tronoën et de Saint-Vio, dont les habitants ont une réputation particulièrement solide de pillards ! Les douaniers de Saint-Guénolé et ceux de Plovan y font bien leur ronde, mais sur ce terrain plat on les voit venir d'une lieue, et les gens du pays ne se vendent pas, sauf exception. On m'en citait une récente : un homme était venu au poste de Saint-Guénolé révéler qu'à Kerdrafic quelqu'un — qu'il n'aimait pas sans doute — détenait des épaves de valeur. Le brigadier fait son rapport. Des semaines passent, puis des mois. Il n'était plus question de l'affaire, quand un beau jour un paysan du même terroir vient déclarer une épave. Un autre suit. Quels accès de conscience ! Sans doute s'était-il passé quelque chose au pays de ces puritains. En effet, la justice, boiteuse mais persévérante, avait fini par apparaître à Kerdrafic, sous les espèces de deux gendarmes bottés. Ils sautent de cheval, et la première chose qu'ils aperçoivent dans la cour suspecte, ce sont quatre beaux fûts. Les fermiers étaient aux champs. Ils y vont, leur demandent si par hasard ils n'auraient pas connaissance de quelque épave. « Des épaves? Il y avait beau temps qu'il

n'en était venu à la côte. — Et les quatre fûts de votre cour? » Voilà nos recéleurs tout penauds. Les fûts contenaient de l'huile et du mazout ; il y en eut pour 2 100 francs.

Ne soyons pas trop sévères pour des gens dont l'instruction civique laisse à désirer, et qu'excuse à demi ce qu'on appelle — bien à tort — l'incurie administrative : car rien au contraire n'est plus zélé, plus méticuleux qu'une administration (douanière ou autre) quand il s'agit de décourager, de paralyser et d'annihiler par consomption lente. On sait qu'en ce qui concerne la législation des épaves, le déclarant doit toucher un tiers du prix perçu à la vente, si l'épave est recueillie en mer au delà de trois milles, un cinquième si elle est recueillie en deçà ou sur la grève. En réservant le reste de la somme à ses Invalides, la Marine a voulu que l'intérêt général fît contrepoids aux intérêts particuliers. Encore faudrait-il que l'épave tombât toujours aux mains d'un inscrit maritime. Mais le pire est que le règlement du cinquième ou du tiers se fait attendre parfois des années : c'est bien long, surtout quand un équipage entier, sujet à plus d'un changement, se trouve avoir droit à l'aubaine. Puis, la vente est souvent trop tardive quand la denrée est périssable. On pouvait voir cet été des fûts de pétrole, entreposés au poste de douane de Saint-Guénolé, se vider peu à peu sous le soleil, en attendant une adjudication qui ne venait pas, malgré maint appel du syndic à ses chefs : tant d'écritures étaient nécessaires au préalable ! Quel est le paysan, quel est le marin, bon père de famille et maître de maison entendu, à qui l'on fera croire qu'en pareil cas l'intérêt général regagne tout ce qu'on ôte à l'intérêt particulier?

N'oublions pas d'autre part que ces pilleurs d'épaves sont, à l'occasion, des sauveteurs hardis. La grande solidarité qui unit les gens de mer n'avait, ici, que trop d'occasions de s'exercer. On m'a conté qu'un matin de février, la veille même de la sortie opérée, dans les conditions tragiques qu'ont relatées les journaux, par le bateau de sauvetage de l'île d'Yeu, celui de Saint-Pierre et celui de Saint-Guénolé furent mis à l'eau. A deux milles et demi environ au sud de la pointe, un vapeur était canonné. Quel était l'agresseur? Les guetteurs du sémaphore ne virent rien d'abord. Puis, un sous-marin

émergea et envoya des hommes placer des bombes à bord du vapeur, qui coula au bout d'une heure et demie. Le bateau de sauvetage fut requis par le chef guetteur d'aller recueillir les naufragés. Le vent du Sud-Est soufflait en tempête, et il faisait un froid exceptionnel qui mettait sur les roches une couche de glace. Malgré leur diligence, contrariés par la basse mer, les canotiers manquèrent de cinq minutes leur sauvetage : un patrouilleur les avait précédés. Il était midi. La tempête augmentait, et le vent était debout pour le retour. Le patrouilleur offrit la remorque aux canotiers, qui refusèrent : amour-propre professionnel ! Cependant tous leurs efforts pour rentrer au port furent vains. Exactement l'histoire des confrères de l'île d'Yeu, avec un dénouement plus heureux : ils laissèrent courir, et purent se réfugier à Audierne.

Or, au moment où ils sortaient de Saint-Pierre, à Saint-Guénolé arrivait de leur part le vieux Stéphan, en corps de chemise, tête et pieds nus, soufflant et suant malgré le froid. « Vite ! vite ! criait-il, vous ne voyez donc pas le drapeau rouge au sémaphore? » Le drapeau rouge est le signal du danger. On ouvre l'abri, on fait retentir le soufflet d'alarme. D'équipage régulier, il n'y en a plus : les uns sont au front, d'autres sur mer, partout où la guerre les appelle et les retient. Alors, me dit un témoin que la scène impressionna profondément, on vit venir de tous les coins du village des vétérans, des retraités, de vieilles barbes, et dans le nombre un Belge que les hasards de l'exil ont mené là. Tranquillement, sans un mot, ils montèrent à bord, passèrent les ceintures de liège. D'autres marins, des femmes, des enfants s'étaient attelés au chariot. La mer étant basse, et faute de pente, il fallait le traîner longtemps, entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture, par ce froid ! On hésitait. Cependant le vapeur, derrière l'île Nona, s'enveloppait d'un flot de fumée noire. Quelqu'un cria : « Il y a là-bas des hommes en perdition, allons-y ! » Et tous, tirant sur les cordes, entrèrent dans l'eau glacée.

Les naufragés qui accostent sont bien dignes de compassion : la plupart ont été dépouillés par les pirates allemands, menacés, maltraités. En avril, le second d'un navire anglais, type du loup de mer des images — grandes bottes, foulard rouge, barbe en brosse —, qui s'appelait Thomas Edwards

et avait été dans son village du North-Wales l'ami d'enfance de Lloyd George, raconta qu'on leur avait tout pris, depuis les provisions de bouche jusqu'aux montres, sans oublier le numéraire. Trop heureux ceux auxquels on veut bien laisser du biscuit et un peu de pain ! J'ai vu au bureau du syndic, dans un débris de baleinière ayant gardé le nom de *Glenstrae*, une grosse balle de revolver, plomb et cuivre : de quel crime était-ce le souvenir? C'en est déjà un, et bien odieux, d'abandonner des marins, dans leurs minces embarcations, à 60 milles de terre, comme ceux du *T*... et du *S*..., à 100 milles, comme ceux de l'*O*..., à 150, comme ceux du *N*..., à 500, comme ceux de l'*A*.... Celui-ci était un vapeur de Glasgow; il allait, chargé de charbon, et dernier d'un convoi de 25 navires, de C... à G.... Il fut torpillé le 19 octobre, à 13 heures, dans l'ouest de Penmarc'h. L'équipage comprenait 46 hommes, qui s'embarquèrent sur quatre canots : l'un d'eux arriva à Kérity le 26, à 2 heures de l'après-midi, soit après sept grands jours de mer ! Dès la troisième nuit, une rafale avait emporté sa voile ; depuis, réduit aux avirons, il s'était la plupart du temps laissé pousser par le vent, les courants et les lames. La veille de l'atterrissage, un des hommes, pris de folie, s'était jeté à la mer : on ne put le retrouver. Des neuf survivants, deux avaient les pieds gelés, un troisième les jambes gelées : il fallut d'urgence les transporter en automobile à Quimper. Peu après, on sut par un télégramme qu'un second canot avait atterri le 27 à Belle-Ile, et qu'un des marins de l'équipage, mort de froid, avait dû être immergé en cours de route. Qu'était-il advenu des autres canots ?

Dans ces douloureuses odyssées, il arrive que, faute de compas, on en soit réduit à se guider sur le soleil et l'étoile polaire. Le puissant phare d'Eckmühl, toujours allumé malgré la guerre, attire à lui les embarcations errantes et les rallie vers une côte entre toutes périlleuse. Les malheureux abordent dans des états lamentables, rendus, mouillés, affamés, somnolents, parfois blessés cruellement, tels ces Italiens du *Pensiero* que l'explosion avait brûlés. Ils sont accueillis comme des frères, pansés, hébergés, nourris, vêtus, par les soins des autorités locales et grâce au bon vouloir de la population.

Notons que, malgré la fréquence de ces accidents, aucun fonds n'a été prévu pour les secours aux naufragés. Il faut donc que l'aubergiste, que le commerçant fassent une avance, parfois importante, à la Marine. Le syndic avait demandé la constitution d'un dépôt de vêtements : sa demande n'a pas été accueillie. L'essentiel est que l'hospitalité nécessaire n'en souffre pas. Quant au superflu, cigares, biscuits, gâteaux et gâteries, quant à la cordialité des façons, aux poignées de mains remplaçant les dialogues difficiles, il suffit de savoir que la gentillesse française est ici ce qu'elle est partout. Ces pauvres gens, parmi lesquels il doit bien y avoir de « fortes têtes » peu faciles à commander ou à attendrir, en sont tout réchauffés et émus, et expriment comme ils peuvent leur reconnaissance. Je me trouvais un jour avec les 24 hommes du *Tuddül*, un vapeur de Tonsberg. Équipage très composite : outre les Norvégiens qui en formaient le gros, il comprenait des Américains, des Portugais, des Espagnols et même un grand diable de Russe que la chute d'une poulie, dans la mise à l'eau d'une embarcation, avait assez grièvement blessé au bras. Je pus causer avec le second, qui parlait à peu près l'anglais, un Norvégien boucané, moustachu, aux yeux célestes. Il serrait les papiers du bord et une Bible dans une valise. Je gagnai sa confiance en lui parlant du Havre, qu'il connaissait, et d'un vapeur à bord duquel il avait vécu, le *Ganger Rolf*, fidèle habitué de Rouen. Il me précisa que le *Tuddül* était un beau cargo de 6 000 tonnes et qu'il revenait d'Amérique avec son plein de sucre, quand surgit, le 14 août, à 8 heures 15 du soir, le sous-marin. L'équipage avait eu dix minutes pour quitter le bord. Trois jours et trois nuits, ils avaient ramé dans leurs deux baleinières à demi pleines d'eau. Pas un bateau en vue. C'est seulement en arrivant devant Saint-Pierre qu'une chaloupe de pêche les avait découverts et embarqués. Il parlait bas, avec timidité. Ses yeux très doux, presque enfantins, semblaient garder la vision de toutes ces misères. Avec un accent de gravité presque dévote, il ajouta : « Les Français sont très bons. » Et, ne trouvant rien de mieux, il le répéta.

J'ai autrefois constaté, en feuilletant les archives des amirautés de Morlaix et de Quimper, que les habitants de Pen-

marc'h, de Tréguennec, de Plovan, comme ceux de Sein, d'Ouessant et de Guissény, s'ils bénissaient volontiers le naufrage, se montraient généralement humains envers les naufragés. Quelle n'est pas cependant la force de la légende ! A la fin de février, une goélette de Paimpol, le *Silène*, ex-pêcheur de morues mué en charbonnier, fut coulé au large de l'Iroise. Les deux doris, de sept hommes chacune, arrivèrent la nuit sous les roches de Saint-Guénolé. La mer était grosse. Ils attendirent le jour pour accoster. C'était un dimanche, les barques étaient au port, la plupart des gens à la messe. On les aperçut cependant, on leur fit signe de gagner Porz-Karn, où il y a du sable et de l'abri. Ils tardaient, ils semblaient ne pas comprendre. On sut, quand ils eurent débarqué, le motif de leur hésitation : ils voyaient devant eux la Torche, chère aux romans de naufrageurs, ils en savaient la réputation sinistre, et ces marins éprouvés, qui peinaient depuis si longtemps sur une mer houleuse, qui souffraient de la faim, de la soif et du froid, n'osaient pas prendre pied sur une terre française, dans la crainte d'aller au massacre ! Littérature, voilà bien de tes coups !

L'intervention des riverains ne se borne pas à soulager les maux : parfois elle peut les prévenir. Le 13 décembre 1916, par un jour de grand calme et de forte houle, un vapeur était arrêté, puis bombardé, entre les Glenan et Penmarc'h, sous les yeux des guetteurs impuissants. Deux autres vapeurs, des norvégiens, arrêtés à leur tour, sont relâchés : sans doute ne portaient-ils pas de contrebande. Au même moment venaient du Nord-Ouest, en sens inverse, deux autres vapeurs, dont le transatlantique *Sénégambie*. L'air était si mou que les pavillons du sémaphore ne flottaient pas : comment leur faire comprendre le danger ? Un seul moyen : c'était de mettre à l'eau le bateau de sauvetage et de se diriger sur les vapeurs en leur adressant des signaux à bras. Ainsi fut fait. Le *Sénégambie* s'approche ; le patron Joseph Kerloch monte à son bord et le mène à l'abri de la Torche, tandis que des torpilleurs, avertis, accourent et font plonger le sous-marin. Kerloch pilota le *Sénégambie* jusqu'à Bordeaux.

***

Pendant tout l'hiver et les premières semaines du printemps, on ressentit, sur ce point de la côte bretonne comme sur d'autres, l'absence de toute défense fixe. Presque chaque jour, on entendait le canon tonner sur mer. Mais la terre se taisait, et pour cause. L'insolence des sous-marins ennemis n'avait plus de borne. Ils émergeaient impunément, à la barbe des riverains. Le 16 mars, par un temps superbe, en plein midi, l'un d'eux se promenait sans hâte . . . . . parmi des barques de dragueurs. Il avait arboré pour la circonstance un magnifique drapeau à nos couleurs, tout neuf. Quelques-uns de nos matelots, le prenant réellement pour un français, lui firent le salut militaire, et l'un d'eux s'entendit prier, en bonne langue, de dire si l'on avait établi des batteries sur la côte. Cependant un sémaphoriste, trouvant au sous-marin une allure et une silhouette anormales, lui fit des signaux secrets auxquels il ne reçut pas de réponse. On comprit. Mais que faire sans canon? De patrouilleurs, pas un en vue. Par contre, deux inoffensifs voiliers : un trois-mâts goélette d'Angleterre venu sur lest de B..., et une goélette française chargée de charbon. D'autres voiliers étaient plus près .... Quelle aubaine pour le pirate ! Il put à son aise canonner la goélette, qui, très touchée, fut remorquée par la suite jusqu'à l'entrée du port d'A..., où elle coula. Enfin arriva sur les lieux un torpilleur, commandé précisément par un enfant de Penmarc'h, le lieutenant F..., dont un frère, blessé au début de la guerre, devait périr glorieusement dans notre offensive d'avril. A la vue du torpilleur, le sous-marin se hâta de filer, non sans envoyer quelques obus au trois-mâts, qui était plus au large et qui, par bonheur, ne coula point. Puis il plongea. Dans la soirée vinrent un deuxième torpilleur, un contre-torpilleur, cinq hydravions qui tournèrent longtemps autour du point de plongée, vainement, hélas ! alors que le sous-marin était resté des heures à excellente portée du rivage.

Est-ce cet épisode qui donna enfin raison au cri public, et qui fit armer la pointe de Penmarc'h, en même temps que d'autres pointes et des îles? Deux pièces ... y furent envoyées

avec douze artilleurs. Le poste est renouvelé de loin en loin. Je l'ai vu au mois d'août. Ce sont des blessés, des récupérés, des inaptes, bons canonniers, m'a-t-on dit. Le 20 septembre, des tirs d'exercice sur un but remorqué en mer et figurant le kiosque d'un sous-marin, ont été fort satisfaisants. On pouvait voir de Saint-Guénolé la flamme du coup, la gerbe d'eau sous l'obus et, quand il explosait, l'éparpillement des éclats dans un tourbillon de fumée noire : grande attraction pour les mousses et leurs petites sœurs ! Ces canons pointant leur gueule vers le large parmi l'amas des sacs à terre, ce cantonnement d'artilleurs et ces marins de l'État qui font le guet dans la tour du sémaphore, l'œil sans cesse à la longue-vue comme sur la passerelle d'un navire, il n'en faut pas davantage pour rendre à cette côte quelque chose du caractère qu'elle eut au temps des guerres de la Révolution et de l'Empire, et même sous l'ancienne monarchie. Je visitais, il y a quelques années, dans l'archipel des Glenan, le fort Cigogne. C'est une solide construction, des mieux comprises, avec poterne, casemates et chemin de ronde. Des grognards de la Marine impériale ou de la Grande Armée ont dû vivre là des jours d'ennui, coupés de brusques alertes. Les pas des visiteurs sur les dalles sonores où s'enfuyaient des rats d'eau, éveillaient des échos de cette vie militaire : on attendait presque une clironnade. Toute la côte bretonne, quand elle était front de mer, se munit ainsi de forts, de fortins et de maisons de guet aux murs épais d'un mètre et davantage, aux toitures de pierre, faites à l'épreuve des boulets d'alors. Lointains souvenirs ! Les maisons de guet devinrent de pacifiques postes de douane. Désaffecté depuis longtemps, le fort Cigogne ; désaffectés, le fort du Cabellou et celui de Coatpin, qui gardaient l'entrée de Concarneau. Et tant d'autres ! Or voici rajeunir le vieil héroïsme des choses, avec cette différence que l'ennemie n'est plus celle qu'on appelait jadis « la perfide Albion » et qu'il faudra bien désormais appeler la loyale Angleterre.

Monotone entre toutes et peu glorieuse, cette garde face à l'Océan n'aura pas été inutile. C'est un fait que depuis l'installation des deux ... à S..., les sous-marins ne se montrent plus aussi volontiers. Il est juste d'en répartir le mérite

sur d'autres mesures, dont la nouveauté ou le progrès apparaissent à l'œil nu, de cet observatoire merveilleux qu'est Penmarc'h : action plus intense des patrouilleurs, intervention de canonnières d'un modèle nouveau, dragages méthodiques, explorations aériennes menées tantôt par le ballon-saucisse qu'un chalutier remorque, tantôt par des groupes d'hydravions, tantôt (surtout depuis la fin de septembre) par un dirigeable de petite taille, très alerte, très maniable, virant très court et qui, du moins par beau temps, semble réaliser la vedette idéale. Il y a enfin les convois de navires qu'on voit, presque chaque soir et presque chaque matin, déboucher de la pointe voisine ou de celle du Raz, escortés de petits vapeurs armés. Qu'elles suscitent d'inquiétude et d'espoir, toutes ces fumées qui s'enchaînent, quand leur longue traînée se détache sur les cuivres du couchant, pour se confondre bientôt avec la nuit pleine d'embûches, plus sûre cependant que le jour !

Par leur seule présence, les canons de côte invitent le sous-marin à passer au large. Quelquefois ils ont l'occasion d'agir. Au printemps, un coup heureux parti de L... a peut-être envoyé par le fond un pirate trop indiscret : les canonniers le jurent, les « officiels » se réservent. En tout cas, la plongée fut brusque. Le 10 août, c'était au tour du canon de P... de gronder : un sous-marin, subitement apparu dans la brume, était accueilli par cinq obus dont le troisième faillit le toucher. La brume le sauva. Il alla s'exposer plus loin aux canons d'un torpilleur de garde, qui probablement ne l'atteignit pas : pauvre cible, dans cette mer remuée, que le capot d'un sous-marin ! Le malfaiteur n'avait pas dû s'en aller sans mouiller des mines aux bons endroits : la nuit, vers 11 heures, une forte explosion retentissait devant Saint-Pierre. Le lendemain matin, un bateau du port, en allant du côté de l'île Nona relever ses filets, trouva, amarrée à leurs lièges, une baleinière avec un seul occupant. C'était un matelot anglais. Son vapeur, un petit cargo de 2 000 tonnes, le *War Patrol*, avait sauté. Il pensait être le seul survivant d'un équipage de 24 hommes ; 13 autres furent sauvés près de Lorient. On n'a pas revu les manquants, sauf un malheureux dont le cadavre fut recueilli à la côte de Kérity et très pieusement inhumé à Penmarc'h.

Nos ... sont bons, mais leur tir n'est pas assez rapide contre

des sous-marins auxquels il suffit de quelques secondes pour plonger. Avant que le réglage soit terminé, l'objectif a disparu. Leur portée aussi est insuffisante. On l'a bien vu le 18 septembre : vers midi, en retard sur l'horaire habituel, un convoi passait à ... milles de terre, cap au Nord. Il faisait un temps gris, forte brise de Sud-Ouest, forte houle. Un sous-marin émerge à 4 milles, entre le convoi et la côte : 4 milles marins, qu'on ne l'oublie pas, c'est plus de 7 kilomètres. Canonné, le sous-marin plonge, mais pour reparaître bientôt plus près des vapeurs, dont il va sans doute attaquer les derniers, selon la tactique habituelle. Il fut de nouveau canonné, plongea encore, et laissa échapper sa proie : mais il était déjà hors de portée.

Il était question, aux derniers jours de septembre, de remplacer ces ... par des ... de marine, à tir rapide et de portée supérieure. Il existe de ces excellentes pièces sur de vieux petits croiseurs qui, après de bons, loyaux et parfois héroïques services, sont arrivés à l'âge de la retraite. Qu'on les utilise ! Le profane ne comprend rien à certaines lenteurs. Il se demande pourquoi les simples ... amenés, en août, sur un quai de C... à destination de G..., y étaient encore quinze jours plus tard, avec un contingent d'artilleurs occupés pour toute besogne à les garder. Qu'attendait-on pour embarquer ces pièces? Qu'on les remplaçât par des ... de marine? Il est des compétences qui jugent les ... de marine insuffisants, et qui opinent pour des .... Messieurs, améliorez, mais décidez-vous.

***

En dehors des navigateurs, il y a des pêcheurs à protéger. Problème d'importance nationale. Les côtes ouest et sud de la Bretagne, surtout depuis que la guerre a diminué à cet égard le rôle de Boulogne et des ports de la Manche, sont les grandes pourvoyeuses des marchés de l'intérieur en poisson frais, salé, mariné. C'est là que l'industrie sardinière prospère ou végète. Les pouvoirs publics l'ont favorisée — non pour elle — en accordant sans trop de parcimonie les sursis d'appel à des pêcheurs mobilisés, à des ouvriers, à des gérants d'usines.

D'une façon générale, la pêche a bénéficié de leur sollicitude, qui ne pouvait toutefois prévenir certaines impossibilités.

Par exemple, le chalutage en grand n'a plus été possible, par suite de la réquisition des vapeurs chalutiers. D'autre part, le développement de la guerre sous-marine a porté aux pêches hauturières un coup sérieux. Au cours des trois précédents étés, nos pêcheurs n'ont guère eu à se soucier des sous-marins. En 1917 il n'en pouvait être de même. Les goélettes de Paimpol avaient beaucoup souffert : qu'allait-il advenir des dundees de l'Ouest et du Sud, des thoniers et des langoustiers habitués à battre en toute liberté les eaux de l'Atlantique, des abords de la mer d'Irlande à la mer de Mauritanie? Quelques audacieux passèrent outre. A Concarneau, le patron de l'*En-Avant*, un fier marin, plein d'initiative et de sang-froid, résolut de faire son tour annuel à la baie du Lévrier, où sont les bancs de langoustes vertes. C'était à la fin d'avril. Comme il venait de rassembler son équipage, il apprend que la Marine s'offre à armer de petits canons un certain nombre de bateaux de pêche. Il se rend à Brest, où il arrive le 23 mai, séjourne dans l'arsenal le temps nécessaire pour remettre en état son bateau et installer sur le pont une pièce de 37 m/m et remet à la voile le 8 juin, pour des mers infestées d'ennemis. Le 18 juillet, près des Canaries, un coup de roulis lui casse son mât : un mât de dundee, c'est pourtant un beau fût de pitchpin. Il réussit à installer une voile de fortune qui lui permet de gagner Santa-Cruz de Ténériffe, en repart le 25 avec un mât réparé tant bien que mal, arrive le 30 sur la côte de Mauritanie et commence aussitôt sa pêche. Le 23 août, ayant pris 14 000 langoustes, il lève l'ancre pour rentrer à Concarneau, où il arrive le 18 septembre. Après quoi il va vendre ses langoustes à Camaret pour la somme de 35 000 francs, et rentre dans l'arsenal de Brest, où on lui remplacera son mât avarié. Il n'avait fait de mauvaise rencontre ni à l'aller ni au retour ; la pêche avait été abondante, la recette fructueuse ; plein d'entrain, il comptait fermement, une fois son mât neuf en place, appareiller derechef pour la Mauritanie.

Les thoniers se sont montrés en général plus hésitants. Non qu'on se soit fait faute de les encourager : on avait enregistré, en haut lieu, les excellents résultats obtenus sur les

côtes de la Manche par la constitution de flottilles de pêche armées. Les sous-marins, accueillis par les feux croisés des harenguiers fécampois, s'étaient résignés à les laisser tranquilles. Pourquoi ne réussirait-on pas aussi bien avec les thoniers de Bretagne? A la fin de mai, le lieutenant de vaisseau chargé d'organiser sur cette côte la protection de la pêche vint à Concarneau, réunit des pêcheurs, leur exposa l'ensemble des mesures envisagées : il ne s'agissait, pour l'essentiel, que de rester groupés soit au cours des traversées, soit sur les lieux de pêche, chaque groupe étant confié à la garde de deux patrouilleurs recrutés eux-mêmes dans la flotte thonière et munis de gaules comme les autres dundees, mais avec des marins de l'État pour pêcheurs.

Malgré les aléas de la navigation et la différence des vitesses, il est probable que ces mesures eussent assuré à la pêche le meilleur rendement, si elles avaient rencontré chez les intéressés plus de confiance ou plus de docilité. A Concarneau, on eut peine à recruter quelques équipages. Des armateurs, pour ne pas exposer leurs dundees aux obus et aux bombes, ont préféré les laisser pourrir sur les vasières de l'arrière-port, en butte aux outrages de la marmaille. Deux seulement sur vingt, le *Pilote-Guillou* et la *République*, appareillaient le 26 juillet, sous la garde du *T*... et du *G*..., que commandait l'enseigne de vaisseau D.... Après une croisière sans incident, ils rentrèrent le 5 août, ayant pêché l'un 300 thons et l'autre 400 — excellent début étant donné le prix de vente, poussé jusqu'à 580 francs la douzaine : c'était de 1 200 à 1 500 francs pour chaque homme.

Ce succès était encourageant. Deux nouveaux thoniers, le *Grésillon* et la *France*, s'arment à la hâte. On part en convoi le 10 août ; on rallie aux Glénan le *Versailles*, de Kérity. Tout va bien. Mais, le 19, le vent et la brume dispersent le convoi. La *France* et le patrouilleur *J*... se trouvent isolés sur les lieux de pêche. Le 21, au matin, un sous-marin émerge entre eux, plonge sans attaquer, et reparaît à 13 heures 30, en faisant mine de s'approcher de la *France*. Deux fois il fait feu et manque le but. Immédiatement le canon de la *J*... lui réplique : au bout de six coups, le sous-marin juge prudent de rentrer sous l'eau, ne laissant plus voir que son dôme, et

fait route au Sud, dans la direction d'un vapeur. Le 23, les deux dundees étaient de retour à Concarneau, où ils retrouvaient leurs compagnons, arrivés de la veille avec des thoniers de Groix, sauf la *République*. La pêche était bonne, le prix excellent, les équipages pleins d'entrain. Cependant la *République* ne revenait pas. Il y avait de quoi réfléchir : le *Pilote-Guillou*, avarié au port et empêché de prendre le départ suivant, désarma.

Le troisième voyage se passa sans encombre. Pêche moyenne, prix soutenu. Néanmoins les deux derniers thoniers concarnois, la *France* et le *Grésillon*, désarmèrent à leur retour. Un quatrième convoi quittait Concarneau le 19 septembre, mais composé de cinq dundees de Groix. Il fut attaqué en cours de route. Heureusement on veillait à bord des convoyeurs : l'enseigne D... signale à l'*A*... d'ouvrir le feu, tandis que sur l'*A*..., qu'il commande, le même ordre est exécuté avec le plus grand sang-froid : 18 obus bien dirigés, et le sous-marin s'empresse de disparaître. Le 4 octobre, les dundees rentrèrent au complet à Concarneau. Il est vrai que leur pêche était médiocre. Ce fut la dernière. Eux aussi, ils entrèrent en désarmement, un peu en avance sur la date habituelle. La campagne thonière de 1917 avait pris fin.

Si elle n'a pas été plus fructueuse, ce n'est la faute d'une organisation qui s'est révélée efficace. Les équipages n'avaient qu'à se rallier hardiment autour de leurs frères de la marine de l'État, de ces *patrouilleurs de l'Océan*, selon la désignation nouvelle qui se lit, inscrite en lettres d'or, sur le ruban de leurs bérets d'ordonnance. Le beau titre, et qui mériterait d'être à l'honneur ! L'incessante et obscure patrouille qui fait la police de l'Atlantique ne se borne pas à la défense des seuls thoniers. Mais où est-elle plus émouvante qu'à bord de ces voiliers de 40 tonneaux, soudainement promus à la dignité périlleuse de bateaux de guerre?

Ils se sont bien acquittés de leur tâche, et les accidents survenus ne sont imputables qu'à l'insouciance de leurs protégés. Au cours de son dernier voyage, l'enseigne D... rencontre un thonier de Groix qui faisait voile vers terre. Il l'informe qu'il vient d'avoir un engagement avec un sous-marin, lui conseille de virer de bord et de garder le contact avec le

convoi, au moins jusqu'à la nuit. Mais le patron ne veut rien entendre : il a 500 thons à bord et n'a qu'une hâte, c'est d'aller les vendre. Grave imprudence : quelques heures plus tard, ce thonier rencontrait le sous-marin, qui le coulait.

L'unique thonier de Kérity, le *Versailles*, a été perdu pour la même raison : le *Versailles* était un bon et beau bateau à vivier, construit à Camaret, dans un chantier de renom, pour la pêche des langoustes mauritaniennes, solide, rapide, surtout quand il ventait fort, « un vrai goéland », me dit Henri Kerloc'h, auquel le patron, malade, en avait remis le commandement. Kerloc'h, qui a soixante-deux ans, est un vétéran de la navigation et de la pêche, et il connaissait bien le *Versailles*, ayant fait à son bord, comme matelot, toute la campagne thonière de 1916. Celle de 1917 avait bien débuté. Leur premier voyage leur avait rapporté — tous frais de vivres payés — plus de 400 francs à l'homme. Le second leur avait surtout valu des coups de vent et des coups de mer, et de chercher refuge, presque désemparés, à Lorient. Là le bateau est visité, radoubé, regréé à neuf : « rien ne devait plus craquer à bord, et tout a craqué d'un seul coup ».

Le 6 septembre, à 8 heures du soir, il partait de Kérity pour un troisième voyage. En vingt-deux heures, il avait couvert 130 milles dans l'ouest de Penmarc'h. On venait de souper, et le matelot Gaudédrange, sur le pont, arrangeait à coups de marteau l'amure de la grand'voile, faisant un tel bruit qu'il n'entendit pas une première détonation. « On tire sur nous ! » cria Kerloc'h. Ma foi, oui, et sans prévenir : un deuxième obus passa par-dessus la grand'voile, puis deux, puis trois, une douzaine. Ils tombaient à 100, à 50 mètres. L'eau bouillait sous eux, et l'explosion produisait une fumée noire « comme du coaltar », traversée de grosses étincelles. L'un vint érafler le bout-dehors. Il était temps de prendre le canot. L'ennemi étant à babord, on embarqua par tribord. Presque aussitôt le gréement était touché, le foc venait en bas. Le sous-marin, long d'une soixantaine de mètres, et l'arrière en sifflet, se rapprochait en tournant : il se méfiait. En tournant aussi, mais en sens inverse, le canot s'éloignait. Ainsi le dundee restait entre eux, gênant le tir. Quand le sous-marin fut venu près de lui, on vit qu'il avait l'avant aussi haut. Ayant accom-

pli son beau travail, il partit dans la direction du Nord, et on ne le vit plus.

Voilà donc notre équipage dans son pauvre rafiot, à 130 milles de terre, à la nuit tombante. Ils n'étaient que quatre hommes et un mousse, un matelot étant resté au port : une vraie chance ! Le canot, sous leur poids, s'enfonçait au ras de l'eau, et embarquait dès qu'on souquait sur les avirons. Le temps était assez beau, avec une petite brise de Nord-Est. On « nagea » toute la nuit, à trois avirons, de manière à n'être pas retrouvé le lendemain par le pirate, si l'envie l'en prenait. Comme provisions de bouche, quatre pains de six et dix livres, et une trentaine de biscuits. Mais pas d'eau. Dès cette première nuit, la soif se fit sentir. Le pain, qui sèche la bouche, ne passait plus ; le biscuit, un peu mieux. D'ailleurs personne n'avait peur. On disait : « Si le temps reste au beau, nous attraperons la terre. » Le vent tourna le lendemain, il soufflait de l'Ouest. Alors une couverture fut dressée sur deux planches du canot, et cela fit un mât, une vergue et une voile. « On dirait les gabarres de Nantes qui vont vent arrière », plaisanta le patron. Et tous de rire. La nuit suivante — c'était celle du 9 au 10 — calme plat. Il fallut se remettre à nager. On nagea jusqu'à la soirée du 10. A 4 heures de l'après-midi, un cargo fut aperçu, sous escorte. On cria, on fit des signaux, mais sans succès. Environ une heure plus tard, autre vapeur. Nouveaux cris, nouveaux signaux. Cette fois, le vapeur change de cap, vient sur le rafiot. C'était l'*O*..., une canonnière de Brest, toute neuve ; elle avait été lancée en mai. A la vue des naufragés, comme ils l'apprirent plus tard, le commandant avait fait monter au mât une vigie et prendre à tous leur poste de combat. Il y avait quarante-huit heures qu'ils étaient dans leur coque de noix. Que faire d'elle? On la coula en la débouchant. A bord de l'*O*..., excellent accueil, vin chaud, vêtements secs, la ration et le hamac, comme les camarades. Ils y restèrent cinq jours, le temps que la canonnière achevât sa patrouille. Le 15, au matin, ils débarquaient à Brest.

Tel est le récit que me fit Kerloc'h, devant le comptoir de l'auberge où je l'avais mené, selon l'usage. Quand il eut fini, je lui demandai :

— Mais vous n'étiez donc pas en convoi?

Il me répondit avec une candeur parfaite, sans hésitation ni remords, que le *Versailles* était parti seul; aussi bien, personne du bureau ne l'avait avisé de surseoir. Et c'est pourquoi la flotte langoustière et thonière compte aujourd'hui un beau dundee de moins.

Pour en finir avec les mécomptes, signalons l'échec de la pêche aux maquereaux — aux gros maquereaux, dits « de saison. » Elle se pratique normalement de mai à juin, et passe pour pêche côtière; en réalité, les grosses chaloupes de Guilvinec, de Lechiagat et de Kérity, qui jaugent au moins une quinzaine de tonnes, même les canots plus modestes de Saint-Guénolé et de Saint-Pierre, vont jeter leurs filets, la nuit, jusqu'à perdre de vue les feux de Penmarc'h et d'Ar-Men, et ne reviennent guère au port avant deux jours de mer. Or, cette année, aux premiers jours de la saison, deux bateaux de Guilvinec ne revinrent pas. L'un avait un équipage entièrement formé de jeunes gens de la classe 18, qui étaient sortis pleins d'entrain, impatients de gagner quelque monnaie avant de partir au service. Que s'était-il passé? Le temps était beau, ce qui rendait bien invraisemblable un naufrage ordinaire. Avaient-ils été abordés par quelque vapeur naviguant en convoi, tous feux éteints? Des pêcheurs de Kérity trouvèrent un de leurs mâts déchiqueté comme par un obus. On ne douta point que la piraterie allemande n'eût encore fait des siennes. C'est vers la même époque que s'échouaient à la côte de Saint-Guénolé les épaves de deux bateaux de Poulgoazec qu'un sous-marin avait anéantis corps et biens, faisant 63 orphelins d'un coup. L'histoire a été contée par les journaux. Ils ont même publié que les malheureux pêcheurs avaient été fusillés un à un. De tels raffinements de barbarie n'ont rien d'invraisemblable. Cependant, le troisième équipage qui a fourni ce détail dut être assez empêché de s'en rendre compte : s'il put échapper, ce ne fut pas, en effet, à la faveur d'un grain (le temps était sec), mais grâce à la distance qui le mettait à peu près hors de portée, et qu'il maintint en faisant force de voiles, après avoir tranché l'amarre de ses filets. Quoi qu'il en soit, les deux accidents, survenant coup sur coup, produisirent un gros effet sur une population courageuse,

mais impressionnable, et déconcertée par toute cette diablerie sous-marine. On colportait d'un port à l'autre le conseil d'un capitaine allemand à un équipage de Kérity ou d'Audierne : « Retournez bien vite à votre mouillage, et n'en bougez plus. Je ne vous coule pas ; mais je vais avoir un remplaçant beaucoup moins doux, et qui ne se gênera pas pour le faire. » Les pêcheurs se le tinrent provisoirement pour dit, et la pêche aux maquereaux fut arrêtée net.

*
* *

Mais que de ressources sur cette côte ! Si les sous-marins ont cru les tarir toutes, ils se sont bien trompés. Ne pouvant aller au large pêcher les gros maquereaux, les barques sont restées près du bord à pêcher les petits. Cela a commencé vers le 10 mai. Pendant la première quinzaine d'août, prolongeant de deux mois la campagne habituelle, elles venaient encore chaque soir au pied des roches de Saint-Guénolé tendre leurs filets de dérive, dont les fanaux ponctuaient contre toute attente l'ombre des premières nuits estivales. Usiniers et mareyeurs se disputaient leur poisson à des prix cinq et dix fois supérieurs à ceux d'avant-guerre. Le profit valait bien quelques risques. D'ailleurs, la proximité du rivage, ses écueils, ses bas-fonds, ses remous, sans parler des canons de la défense fixe, n'étaient point pour attirer les sous-marins. Nos pêcheurs se sentaient tranquilles. On le vit bien le soir du 10 août. Dès le premier avis, le sémaphore avait hissé le pavillon rouge. Les heures passaient, les bateaux de Saint-Guénolé restaient au port, à faire la soupe. Avaient-ils peur? Soudain une misaine fut hissée, puis une autre, une autre, puis toutes, et la flottille s'ébranla, franchit la passe, houleuse à ce moment, se répandit dans la baie, mais, détail caractéristique, en prenant plus au large que les autres soirs, comme si elle eût couru au-devant du péril. La manœuvre expliquait le retard : ce n'est point le sous-marin, mais le vent qu'on appréhendait. Il soufflait du Sud-Ouest, et fraîchissait rapidement. Mauvais vent pour rentrer, en cas de tempête, s'il fallait louvoyer avec tous ses ris. On ne le savait que trop, après tant de barques

coulées sous Penhors ou brisées à Porz-Karn. Il s'agissait donc de ne pas s'engager au fond de la baie, mais de se maintenir dans le Nord-Ouest de la passe pour se ménager, le cas échéant, un bon bord. Quant au sous-marin qui faisait cette nuit même sauter le *War Patrol* à proximité des filets tendus, il ne les empêchait pas, la brise ayant molli, de ramener le lendemain matin la plus abondante pêche de la saison. J'ai noté, d'après le livre de comptes d'une usine, qu'un bateau avait débarqué 5 600 de ces maquereaux à 36 francs le cent, un autre 6 250 à 35 francs : soit des gains de 2 016 francs et de 2 187 fr. 50, à répartir en six, sept ou huit lots, selon le nombre des hommes d'équipage, le bateau comptant aussi pour une part. En défalquant de la somme le montant des frais d'entretien, doublés ou triplés par les majorations récentes, le bénéfice d'une nuit reste assez beau pour consoler du mépris de la sainte tradition, qui est de pêcher la sardine à cette date, et de chômer si elle chôme.

De leur côté, les fabricants de conserves et leurs représentants ont plus ou moins secoué leur routine. Ils se sont aperçus qu'en dehors des espèces consacrées — sardines, maquereaux, anchois, sprats — on pouvait mettre toutes sortes de poissons en boîtes ; que, marinés à des sauces variées ou dans l'huile, les mulets rouges, les harengs, les aiguillettes, les sinchards, les pélons ou pironneaux (qui sont des daurades de petite taille), tous ces poissons qu'ils écartaient plus ou moins pouvaient faire des conserves excellentes, et ils ont donné ainsi un essor inespéré à des pêches demeurées jusque-là l'occupation ou le passe-temps de retraités, de mousses, d'amateurs. Rare aubainepour les petits canots à deux ou trois hommes d'équipage! Sous l'effet de la concurrence, on a vu le hareng monter à 15 et 20 francs le cent, l'aiguillette à 25 francs et jusqu'à 75, et le vulgaire, mais savoureux pironneau, qu'on était jadis trop heureux d'offrir à quelques sous la douzaine, s'arracher à 30 centimes la pièce, véritable prix de Cocagne.

Une autre pêche s'est considérablement développée, celle des raies, que les pêcheurs de Douarnenez et d'Audierne font de préférence avec des filets, ceux de Kérity, de Guilvinec, de Lesconil, avec des hameçons également destinés aux congres. Dans les parages de Penmarc'h, on en a pris, l'an dernier, en

quantités inouïes : raies de toute taille, travans de cent kilos, vrais monstres qu'on ne peut décrocher de la vase où ils s'enfouissent, une fois piqués, qu'au prix des plus rudes efforts, et qu'il faut embarquer à l'aide de palans et de crocs. Et quels débarquements ! Il y eut des jours d'hiver où Guilvinec fut envahi par des amas de poissons comme il n'en avait jamais vu — ce qui n'est pas peu dire : les cales, la digue, les quais, tout était englué de leur bave, maculé de leur sang. Les charrettes et les camions des mareyeurs les portaient immédiatement au train, à destination des halles parisiennes ou autres. Cette pêche s'est poursuivie tout l'été, concurremment avec d'autres pêches, au mépris des « saisons » admises. Elle se pratique un peu au delà des Guisty et des Étocs, sur les hauts-fonds de sable ou de vase où rôdent les congres blancs. On est là à 4 ou 5 milles du rivage, en des parages fort accessibles aux sous-marins, et les canonniers. . . . . seraient assez en peine d'ajuster leur tir dans le va-et-vient des barques. Mais une belle raie peut se vendre 60, 80, 100 francs, et tant qu'on voit le clocher de sa paroisse émerger du niveau agité des eaux, il est bien difficile d'avoir peur.

La principale pêche, sur cette côte cornouaillaise, reste celle de la sardine. C'est une bénédiction que, pendant ces années de guerre, la sardine n'ait pas fait défaut, qu'elle ait même abondé généralement des Sables-d'Olonne à Camaret. Au début de la dernière saison, elle se montra pourtant capricieuse, au point d'alarmer les pouvoirs réputés compétents. On eût même à son sujet le spectacle rare d'une initiative de l'État. Qu'on me permette de rappeler que dans un moment de crise j'ai présenté ici même [1] le problème sardinier, problème économiquement simple, compliqué par le mauvais vouloir, l'aveuglement, l'erreur. J'ai dit comment, de décret en décret, on en était venu à l'interdiction à peu près totale des engins perfectionnéssur cette côte, pour le plus grand profit de nos concurrents espagnols, portugais, norvégiens, américains, japonais ; comment une industrie née française, faite pour rester française, avait été condamnée par des règlements français au dépérisse-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin 1913 : *Sardiniers bretons.*

ment, à défaut d'une exécution capitale. J'aurais pu ajouter que des Allemands signalaient cette anomalie comme un des signes de notre irrémédiable décadence. Quelle ne fut pas la surprise des industriels régionaux quand, ayant été convoqués le 22 juillet à la préfecture de Quimper par le directeur du service des pêches au sous-secrétariat de la Marine marchande, ils s'y entendirent adjurer de favoriser de tous leurs efforts ce que les meilleurs d'entre eux, les plus informés, les plus intelligents demandaient depuis trente années : la liberté de la pêche ! Oui, ce filet « coulissant » ou « tournant », ce pelé, ce galeux d'où venait tout le mal sardinier, qu'on reléguait par ordre dans les greniers pour y exercer la dent active des souris, qu'on laissait complaisamment déchiqueter ou brûler dès qu'il s'avisait d'en sortir pour prendre l'air du port ou de la falaise, qu'on pourchassait dans les baies suspectes à grand renfort d'avisos garde-pêche, voire de torpilleurs, voici que l'État lui-même, par la voix de M. Kerzoncuff, s'avisait d'en recommander l'emploi, et non sans invoquer d'excellentes raisons : nécessité d'améliorer notre change, que 112 000 quintaux de conserves ibériques, importés de janvier à juillet, n'avaient pas peu contribué à atteindre ; besoins urgents du ravitaillement militaire et civil, imposant de faire flèche de tout bois et pêche de tout engin.

Mais à tant pêcher le pêcheur ne risquait-il pas la mévente? C'est ce qu'il redoute aujourd'hui le plus, son idéal quotidien, ainsi qu'un humoriste en fit la remarque à cette même séance, n'étant pas de pêcher beaucoup de sardines pour les vendre bon marché, mais d'en pêcher une et de la vendre 100 francs. Oui, nos malthusiens de la production nationale, par leurs avis couverts de l'estampille officielle, l'ont mené là. Qu'importe? Contre le risque de surabondance et de mévente, M. Kerzoncuff avait son idée, caressée depuis quelques années déjà, qui était de mettre les excédents de pêche en de vastes frigorifiques pour y attendre des jours meilleurs et l'inévitable hausse. Avec une prévoyance méritoire par ces jours maigres, il avait, contre le danger des jours gras, établi ses devis, passé des marchés : trois frigorifiques étaient attribués, l'un à Douarnenez, le second à Concarneau, le troisième aux Sables-d'Olonne, chacun d'eux revenant à la bagatelle de 400 000

francs pour une contenance de 30 tonnes, ce qui permettrait, calculait M. Kerzoncuff, d'y tenir en réserve quelque 4 500 000 sardines, à raison de 150 sardines au kilo.

Erreur de calcul, ou plutôt de donnée : il en fallait rabattre des deux tiers, la moyenne au kilo étant tout au plus de 50 sardines. Un jour de forte pêche, dans un port comme Douarnenez, aurait tôt fait d'encombrer le frigorifique : où mettre le trop-plein des jours suivants? Où mettre le trop-plein de l'île d'Yeu, du Croisic, de Belle-Ile, de Quiberon, de l'île Tudy, de Guilvinec, de Penmarc'h, d'Audierne, de tous les ports démunis de ce réservoir officiel? Par surcroît de précaution, M. Kerzoncuff réclama des usiniers présents la promesse de ne point baisser trop leurs prix d'achat, quelle que fût l'abondance du poisson : ils promirent. Et comme, non content des enquêtes savantes et concluantes dont ses bureaux ont certainement gardé les rapports, il voulait voir à l'œuvre ce filet tournant dont il avait ouï dire tant de mal et dont il attendait tant de bien, il se laissa persuader que Saint-Guénolé était le point le plus indiqué pour cette expérience, étant celui où il reste le plus de ces engins et de pêcheurs aptes à s'en servir. Le lendemain donc, avec le préfet du Finistère, l'administrateur de la Marine à Quimper et le lieutenant de vaisseau chargé de la protection de la pêche sur la côte bretonne, il s'embarquait à Saint-Guénolé. On alla en baie; on mit à l'eau le filet tournant, mais sans farine d'arachides et sans rogue. On ne prit pas un poisson, puisqu'on ne voulait pas en prendre, mais M. le directeur du service des pêches s'inquiéta d'un caillou de la corde basse qui avait roulé au creux du filet et qui fut ramené à bord : n'avait-on pas raclé le fond? Délit grave, vieille objection des adversaires de l'engin. On sonda : le fond était à 36 mètres, et l'engin n'en avait pas 12 de profondeur. En somme, cet essai blanc était réussi et ne pouvait pas ne pas réussir. Par quel mystère le filet tournant s'en trouva-t-il une fois de plus condamné? Du moins dut-il l'être : car il n'en a plus été soufflé mot.

Par bonheur, le filet droit a pu suffire, comme c'est toujours le cas lorsque la sardine abonde et « travaille ». Vers le 15 août elle vint par grands bancs dans la baie d'Audierne, et depuis la pêche n'a pas cessé d'être fructueuse. Les usines

ont pu y faire face malgré la réduction de leur personnel de soudeurs, grâce à quelque surmenage et à l'appoint du sertissage mécanique, qui avait provoqué, il y a quelques années, un flot de récriminations et une émeute. Et, malgré l'absence des frigorifiques encore à l'étude, les cours se sont maintenus très haut, exception faite de rares fléchissements. On en est venu, à Concarneau, à payer la grosse sardine 92 francs le mille ; nulle part la petite n'est descendue au-dessous de 15 francs. La balance des prix a généralement oscillé de 30 francs à 60. Comment les fabricants ont-ils pu se permettre un tel excès de surenchère, alors que les huiles, le plomb, l'étain, le fer-blanc, le charbon, tous leurs approvisionnements étaient majorés de 100 à 400 p. 100, tandis qu'ils augmentaient d'environ 50 p. 100 les salaires de leurs soudeurs, de leurs ouvrières et de leurs manœuvres? C'est qu'ils tablent eux-mêmes sur une demande tellement supérieure à l'offre, que malgré l'élévation du prix de revient ils sont encore assurés d'un honnête bénéfice. Des commissionnaires surgis d'un peu partout, en plus des représentants habituels, font le tour des usines, achètent à l'avance toute la production de l'une ou de l'autre à des prix inespérés. D'où l'âpreté de la concurrence au débarquement : il s'agit de fournir, coûte que coûte. C'est ainsi que l'épicier en gros paie 130 francs telle caisse de « quarts » qui lui en coûtait 40 autrefois. Plaignez le sort du consommateur ! Par contre, celui du pêcheur est devenu fort enviable. En août et septembre, les bateaux de Penmarc'h ont gagné journellement une moyenne de 300 à 400 francs — belle somme qu'il faut d'ailleurs partager en deux moitiés, dont l'une revient au patron-armateur, et dont l'autre est distribuée entre les cinq, six ou sept hommes de l'équipage. Il y a eu des journées de 1 000 francs et plus. Le 15 octobre, un bateau se fait 1 680 francs avec 56 000 sardines, un autre 1 170 francs avec 59 000. Un autre, dans la semaine du 12 au 17 novembre, a gagné 7 000 francs. Notons qu'à cette date la saison est généralement close. Il est probable qu'elle se serait prolongée, au moins dans les eaux de Penmarc'h et d'Audierne, si les rogues ne faisaient pas défaut.

C'est de Norvège, on le sait, que vient principalement ce

délicat et coûteux appât. Les Allemands le savent, et ne se sont pas fait faute de gêner notre approvisionnement par tous les moyens, y compris les plus illicites. On n'a pas oublié qu'au printemps dernier un incendie dévorait à Trondhjem des stocks considérables de marchandises entreposées pour le compte des Alliés ; 15 000 barils de rogues se trouvaient là : on put en sauver près de 11 000. Évitant mines et sous-marins, le *Romney* venait les charger à la fin de juillet, et, non moins heureux dans son voyage de retour, touchait la Pallice au début de septembre. Il était temps. Déjà, faute de rogue, certains ports avaient dû chômer par intermittences. Il circulait des rumeurs d'accaparement : à tort ou à raison, on soupçonnait « la noblesse de rogue » (le mot, dit-on, est concarnois) de dissimuler ses réserves pour les écouler au bon moment et au plus haut prix. D'autres difficultés se sont produites dans la répartition des rogues nouvelles, chaque port accusant le voisin de recevoir plus que son dû : on est particulariste en Bretagne.

***

Ainsi, malgré quelques mécomptes, le littoral breton a bien tenu son rôle dans l'œuvre de l'alimentation nationale, et il en a largement profité lui-même. Un Pactole s'est mis à couler sur ces rivages que des reporters au style sensationnel appelaient le « pays de la misère » ou « de la faim ». A Concarneau, m'écrit-on, « le pêcheur ne sait plus que faire de son argent ». A Penmarc'h c'est encore mieux : le champ double la barque. Or, dans l'ensemble, la récolte fut bonne. Les pommes de terre, richesse de ce sol sablonneux, ont abondé et bénéficié tant de la concurrence des courtiers que des hauts prix de la taxe, doubles et triples du prix normal. A la lumière quasi-africaine du solstice, la moisson fauve ou blonde — blé ou orge — donnait une impression de fertilité qu'on est loin d'avoir eue dans toute la France. Des images de travail pacifique et allègre vous accueillaient à chaque aire de ferme, au moment du battage, qui emploie ici tous les procédés, depuis l'ancestral fléau et la ronde du cheval jusqu'à la machine à

vapeur. Et point de crise de personnel comme autre part : beaucoup d'hommes sont absents, mais les femmes ont l'habitude du travail de la terre, et cette terre morcelée continue à être travaillée comme un jardin. Le foin a souffert de la sécheresse, et la nourriture du bétail devient un problème. Mais le lait, le beurre, les œufs, « veau, vache, cochon, couvée », tout se vend mieux que ne l'eût rêvé Perrette, tout s'expédie. Qu'on ajoute à ces gains les allocations, nombreuses étant donné le nombre des enfants, et l'on comprendra qu'en ce pays de vie à l'ordinaire plus que frugale — et malgré bien des déchirements, bien des soucis — « la guerre paie », selon l'expression américaine.

En retour — ce n'est point blasphémer que de le reconnaître — on y hésite moins à payer la guerre, sinon d'un sang qu'aucun profit matériel ne rachète, du moins de son argent. Les économies, qu'on avait coutume de laisser dormir au fond des armoires quand on ne les confiait pas au notaire, ont pris spontanément le chemin des caisses de l'État. Ce ne sont pas les emprunts qui en ont le plus bénéficié : le pêcheur, et encore moins le paysan, n'aime pas à se séparer pour des ans de son bien. Mais les bons renouvelables le séduisent : au seul bureau de poste de Penmarc'h, on en a distribué en 1916 pour 500 000 francs, pour 300 000 de janvier à septembre 1917. On y a recueilli 300 000 francs d'or depuis le début de la guerre. Les inspecteurs sont les premiers surpris de cet empressement : voyons-y le signe d'un robuste moral autant que d'une belle prospérité.

Cette prospérité va-t-elle sans inconvénient? Il serait imprudent de le jurer. Elle paraît avoir entraîné certain matérialisme à sa suite. Jusqu'à quel point le souci nouveau du bien-être, une alimentation plus forte, l'habitude de la viande peuvent-ils transformer l'esprit d'une population? Faut-il regretter le temps — c'était hier — des galettes de blé noir et du pain d'orge? Les sages de hameaux, qui ne font guère autrement que les fous, hochent la tête et se signalent des extravagances : n'a-t-on pas vu des jeunes filles de Douarnenez, en quête de sabots vernis et n'en trouvant plus dans leur port, prendre le train de Quimper et le reprendre pour une emplette si indispensable? Là ou ailleurs, que de coquetterie,

que de gaîté, que de bruit ! Ah ! jeunesse insoucieuse et intempérante ! Mais que dire du dévergondage de certains jouvenceaux qui, affranchis de la tutelle des aînés et férus de leur récente importance, font un peu les maîtres, parlent haut, distribuent les bourrades et dépensent le plus possible de ce qu'ils gagnent? Or, ils gagnent beaucoup, touchant, à quinze et seize ans, des parts d'hommes, au lieu des demi-lots d'avant la guerre, à bord des barques où l'on est trop heureux de recourir à leurs bras incomplètement exercés. Pourquoi taire que cet argent va volontiers au marchand d'alcool, et que ces petits malheureux s'enivrent parfois jusqu'à tituber, puisqu'ils en ont, hélas ! toute liberté? Ce n'est pas à eux que s'en prendra le plus fort de notre indignation.

Sans pousser le tableau au noir, reconnaissons que l'attitude de ces mousses d'hier n'est pas ce qu'on la souhaiterait en ces temps ni même ce qu'elle était jusque-là. La cigarette aux lèvres, l'allure chaloupante, les mains aux poches du pantalon-ceinture — dernière innovation et suprême élégance —, des bottines à boutons au lieu de sabots et la casquette à visière au lieu de béret, voilà chez les plus farauds un pittoresque d'importation qui révolterait le pinceau de Cottet ou de Granchi-Taylor. Cependant ne nous scandalisons pas outre-mesure de l'effervescence de jeunes gaillards que rien, pour l'instant, ne contraint. Il n'est, pour revenir envers eux à des sentiments plus indulgents et plus justes, que de les rencontrer en mer, durement secoués, à la remorque des bateaux sous voiles dans les « annexes » où ils ont tiré des heures sur « le bois mort » et où les voici qui passent, le visage éclaboussé de sang, d'écailles et d'embruns, tout entiers à leur besogne de démaillage, sans nul souci des lames qui les heurtent ou des brisants qu'ils côtoient : on pense alors aux réserves d'énergie, de vigueur, de tranquille audace qui existent chez ces fils de marins, et, dans les cirages parfois loqueteux qui les empaquettent, on ne leur trouve plus aucune vulgarité.

Quand on a l'aubaine, en ces années décisives, de mêler un peu de sa vie à celle des humbles, comment se retenir d'évaluer, d'éprouver leur force en face du grand fléau?

Parmi ces paysans et ces pêcheurs, vieux compagnons de mon enfance, parmi leurs femmes, leurs filles et leurs fils, j'écoute et j'observe de mon mieux. A première vue, même dans la mystique Bretagne, la guerre est sortie de la période mystique. On ne reconnaît plus aux gens cet air de gravité religieuse qui saisissait, dans l'été de 1914. Les hommes paraissent moins empressés aux offices. Ce qu'on a appelé la rumeur infâme a filtré jusqu'ici. J'entends un marin, qui raccommode ses filets à mon pignon, grogner sur le passage de deux prêtres : « Maudits Boches ! » C'est, je pense, tout ce qu'il sait de français : leçon apprise. N'a-t-on pas imaginé que le recteur de Penmarc'h, sous couleur d'expédier un poulet rôti à des prisonniers de sa paroisse, y avait introduit 30 000 francs en or à destination du trésor allemand? Ce qui fit dire, dans une cure voisine, que le prétendu poulet était un canard.

Cependant, les hommes du front ne se lassent pas de faire dire des messes à leur intention, et les permissionnaires se chicanent, non sans aigreur, pour garder leur tour aux chapelles où ils en demandent. Le culte des soldats morts s'affirme aux cimetières et dans les églises, et les pardons attirent plus que jamais la foule recueillie des pèlerins. Un pêcheur qui revient avec sa femme de celui de Penhors me confie l'impression considérable produite sur eux par le sermon d'un aumônier militaire — et breton. Il leur a célébré la Bretagne, leur a dit ce qu'elle a fait dans cette guerre, ce qu'elle est prête à faire encore. Comme c'était beau ! De le rappeler, la voix du pèlerin se trouble dans sa vaste barbe. C'est d'une pareille argile que Pierre l'Ermite pétrissait ses croisés.

Moins de piété? Moins d'austérité? Peut-être. Mais, si les jeunes filles s'amusent volontiers, les femmes des combattants sont fidèles et dignes, et, quoique les noces soient nombreuses au pays, pas une des veuves qu'a faites la guerre n'a voulu se remarier. On me cite ce cas touchant, et d'un caractère bien local : un soldat de Saint-Pierre, jadis assez ami de la bouteille, et dont la femme ne buvait pas moins, est blessé mortellement ; avant de mourir à l'ambulance, il fait aviser sa femme qu'il quitte ce monde en bon chrétien, et qu'il attend d'elle une consolation : c'est de ne plus boire et d'élever avec soin leurs trois enfants. La malheureuse a compris

ce qu'il y avait de sacré dans cette volonté suprême : elle a promis, et elle tient parole.

C'est chez les femmes que se concentre, comme il est naturel, presque toute la nervosité de la race. Aux services d'enterrement, leurs sanglots éclatent sous les lourdes capes de deuil, avec une insistance de rythme qui répond aussi à leur rôle atavique de vocératrices. *Bella matribus detestata !* Je connais une de ces mères qui garde précieusement dans son armoire le tricot ensanglanté de son fils, recueilli sur un champ de bataille du Santerre. Elle l'en sort entre deux besognes, le palpe, le regarde et pleure.

Les hommes sont plus résignés et plus froids. Henri Gloaguen, quand on lui apprit la mort de son fils, adjudant d'infanterie, à l'attaque de la cote 304, était sur la grève à chercher du goémon. Il dit : « Je ne travaillerai plus. Pour qui travailler? » En effet il n'a pas d'autre fils, et c'est un paysan aisé ; il pouvait tenir parole : le lendemain, il cherchait du goémon sur la même grève.

Tâtez le pouls aux uns et aux autres : il est merveilleusement régulier et calme. De temps en temps quelqu'un gémit : « C'est long ! » Et la plainte ne reste pas sans écho. Mais les poilus qui viennent des tranchées sont les premiers à expliquer la nécessité d'attendre. Ils voient l'œuvre en train, ils sentent qu'elle est de longue haleine. Leur fatalisme est fait de leur expérience de paysans, de pêcheurs, et d'un jugement droit, que n'ont point déformé les raisonnements des malins. Ceci n'empêche pas les récriminations de détail ni le souci des intérêts personnels. Tous ne sont pas enchantés de leur sort, comme Kerfriden, qui vient de Bizerte, d'où il patrouille à bord d'une vedette admirable — travail américain — dont il exhibe la photographie. Le jeune Tymen changerait bien son poste de canonnier sur un cargo pour celui d'observateur en hydroplane, « parce que c'est moins dangereux ». Et Buhannic peste de languir à Corfou, ce « pays de sauvages » (ô gloire de l'antique Corcyre et de la Phéacie, ô ambitions de l'Achilleion tudesque !) dont les habitants « crèvent de faim » et vous « offrent un mouton pour une boule de six ».

Pas plus de vaine amertume parmi les éclopés. On fait naturellement les distinctions nécessaires. Mon voisin Nona a

rapporté des Dardanelles une entérite tenace, qu'il promène à petits pas le long des roches, en se comprimant le ventre avec la paume de sa main droite : c'est dans ses intestins comme un crabe qui soulèverait du sable. Qu'accuse-t-il? La guerre qui l'a rendu infirme? Non pas, mais l'entêtement de sa femme, qui ne lui fait point les bouillies prescrites. Budoc, avec qui je pêche, a été évacué d'Ypres, gelé à demi, presque paralysé ; il traîne la patte, ses bras n'ont plus de ressort. Aventure déplorable, mais normale en somme : contre qui et quoi se se révolter? Quant à Youenn, qui a perdu une jambe à la bataille, mais qui en est revenu cité à l'ordre, médaillé, pensionné, joyeux comme devant avec son pilon et sa canne, qu'il remplace le dimanche par un appareil mécanique, peu s'en faut qu'il ne se regarde comme un des profiteurs de la guerre.

On n'a pas cessé de juger l'Allemand haïssable ; mais, au fond du cœur, on le hait mal. Dans l'été de 1916, un vapeur charbonnier signale qu'il a un prisonnier à bord. Le chef guetteur et un matelot de Saint-Pierre, armés chacun, vont le chercher et le ramènent. On se presse autour de lui. Une femme, dont la fille a perdu son mari à la guerre, est venue lui cracher à la figure : tout le monde s'indigne, et, comme il verse des larmes, pour le consoler, on lui donne des pommes !

Ceci me rappelle une promenade que je fis à Rouen avec un fusilier-marin de Saint-Guénolé, qui avait gagné la croix de guerre à Dixmude, comme mitrailleur. En longeant un quai, nous nous trouvons tout à coup en face d'une équipe grise d'Allemands qui s'alignent. Je le vois rougir, se troubler. « Qu'avez-vous, Jackès? — Retournons, fit-il : ça me fait quelque chose de les voir ; j'en ai trop tué. »

Je note ces traits d'humanité parce que, sous leur forme bretonne, je les crois très français. Ce n'est pas une humanité pleurarde et prête aux abandons coupables. La résolution de ce peuple est telle qu'au premier jour, moins chaleureuse et plus patiente. Un soir de septembre, je pêchais en mer avec le père de mon fusilier, qui n'est plus fusilier, mais canonnier à bord d'un cargo. Il fait les traversées de la Manche. Situation peu enviable, et bien faite pour alarmer un père ! Nous sommes bord à bord avec le canot de Guirriec — autre vétéran —,

et la houle par moments nous entrechoque. Du poisson en tas : on n'a qu'à boëtter et haler. Dans un moment de répit, ces hommes se communiquent les nouvelles de la guerre et les commentent dans leur breton. De quoi est-il question? De la paix du pape. Comment? Voilà ses conditions, au Saint-Père? Et pour qui nous prend-il? Allons, ce n'est pas encore pour cette fois la fin. Prenons le temps qu'il faut, et à l'ouvrage, les vieux à leurs lignes et les jeunes à leurs canons !

AUGUSTE DUPOUY

ALUMINIUM ET BAUXITE

Il y a peu d'industries métallurgiques où la France possède la primauté ; la métallurgie de l'aluminium constitue, à ce point de vue, une exception d'autant plus intéressante que les applications de ce jeune métal se développent avec une rapidité vertigineuse : de 5 tonnes en 1880, la production universelle en passe à 40 tonnes en 1890, à 5 000 tonnes en 1900, à 17 000 en 1908, pour atteindre 54 000 tonnes en 1913, à la veille de la guerre. Parallèlement, le prix de l'aluminium tombe rapidement du palier des métaux précieux à celui des métaux communs : le kilog, qui valait 125 francs (après en avoir coûté 1 250) au temps des procédés chimiques créés par Sainte-Claire Deville, tombait à 19 francs en 1890, à 4 fr. 50 en 1905, et se maintenait, depuis une dizaine d'années, au cours moyen de 2 francs ; il est vrai que ce prix s'est relevé, jusqu'à tripler, depuis 1914.

En même temps, la France acquérait chaque année une part plus importante dans la production du métal, jusqu'à occuper, immédiatement après l'Amérique du Nord (États-Unis et Canada), le deuxième rang[1].

1. Production d'aluminium, en tonnes, pour 1913 :

États-Unis et Canada	18 000	tonnes
France	15 000	—
Allemagne et Autriche-Hongrie	10 000	—
Suisse	6 000	—
Angleterre	3 000	—
Norvège	1 500	—
Italie	1 000	—

Les raisons de cette situation privilégiée sont multiples : historiquement, notre pays a pris l'avance sur ses concurrents, grâce aux travaux classiques de Deville, à l'effort persévérant de Minet et de Héroult ; nos chutes d'eau des Alpes et des Pyrénées fournissent, à bas prix, la puissance nécessaire à l'entretien des fours électriques; mais surtout, la bauxite, qui forme le minerai essentiel de cette métallurgie, est plus abondante en France que partout ailleurs, plus facilement exploitable et de meilleure qualité ; la nature, trop souvent marâtre pour nos industries, a donc doté celle-ci de tous les éléments de succès, nous imposant le devoir de veiller à ce que ces dons ne soient pas gaspillés.

Si l'aluminium a conquis, en trente années, le sixième rang parmi les métaux industriels, immédiatement après le fer, le plomb, le cuivre, le zinc et l'étain, c'est qu'il a su s'introduire dans la vie courante par de multiples applications ; et c'est précisément la multiplicité de ces emplois qui assure et rend chaque jour plus nécessaire le développement de sa fabrication. Sa légèreté d'abord, et son inaltérabilité approximative, l'ont désigné pour d'innombrables fonctions ; il est le métal de choix de la gobeleterie et des articles de bazar, et on peut dire que, sans lui, quelque chose d'essentiel manquerait à l'industrie automobile, aux constructions navales, à l'aéronautique ; son manque de ténacité est un grave inconvénient, mais auquel on a pu parer par des alliages ou en l'armant avec d'autres métaux : c'est ainsi qu'on est parvenu à en fabriquer (à part une mince chemise intérieure en fonte) des cylindres de moteurs à explosion qui se comportent fort bien, faisant ainsi faire un nouveau progrès au grand problème de l'industrie moderne, qui vise à produire toujours plus de force avec moins de poids.

Tandis que la bonne conductibilité électrique de l'aluminium permet de le substituer au cuivre dans de nombreux emplois, sa remarquable malléabilité lui assure d'importantes applications ; le papier d'aluminium se substitue rapidement au papier d'étain, plus coûteux et souvent suspect de contenir du plomb, pour l'habillage du chocolat et de cent autres produits ; on parvient même à réduire l'aluminium en pellicules dont l'épaisseur n'excède pas un centième de millimètre

porphyrisées ensuite dans des mortiers, ces pellicules donnent une poudre impalpable dont l'industrie consomme annuellement plus de cinq cents tonnes, surtout pour préparer les peintures métalliques, vulgairement nommées « antirouille » ou « calorifuges », qui résistent à des températures beaucoup plus élevées que les peintures ordinaires.

Mais, de toutes les propriétés de ce jeune métal, il n'en est peut-être pas qui promettent plus d'applications que son aptitude à se couvrir d'une « peau » très fine, mais très adhérente et très protectrice, d'alumine ; par là, ce métal peut, suivant l'occurrence, faire montre d'une impassibilité chimique comparable à celle des métaux précieux, ou au contraire, se conduire comme le plus turbulent des corps. C'est ainsi que les fils d'aluminium, légèrement oxydés à la surface, peuvent être employés immédiatement, et sans autre isolant, pour le bobinage d'innombrables machines électriques, d'où résultent gain d'isolant, économie de place, de travail et de poids; en électricité, les soupapes électriques, les accumulateurs à aluminium permettront peut-être, quelque jour, de résoudre des problèmes dont les commutatrices et nos lourds accumulateurs au plomb ne fournissent que des solutions imparfaites. Au contraire, à chaud, l'aluminium, dévêtu de sa pellicule d'oxyde, est le constituant de la thermite, employée pour la soudure rapide de l'acier, ainsi que de nombreux mélanges explosifs [1], et son avidité pour l'oxygène le désigne pour affiner les fontes et les aciers, en réduisant les crasses d'oxyde qui se traînent dans leur masse liquéfiée et en absorbant les bulles gazeuses qui formeraient, après refroidissement, des soufflures nuisibles à leur solidité; à lui seul, ce dernier emploi consomme annuellement 2000 tonnes de métal.

A cette brève nomenclature des emplois « pacifiques », il serait hautement intéressant d'ajouter la liste des emplois « guerriers » de l'aluminium ; mais il est trop tôt pour procéder à une pareille énumération, les peuples en lutte ayant d'autres affaires en tête que de publier des statistiques, et de renseigner l'univers sur leurs besoins ou sur les difficultés

1. Comme l'*Ammonal*, mélange d'aluminium et d'azotate d'ammonium pulvérisé, et le *Prométhée III*, fait d'aluminium, de chlorate de potassium et d'oxyde de fer, imbibés, au moment de l'emploi, d'essence de térébenthine et de phénol.

de l'heure ; d'ailleurs, le but de cette étude est, avant tout, de mettre le lecteur à même de se prononcer sur les graves problèmes qui se présenteront pour notre pays, à l'heure fermement espérée et voulue de la paix victorieuse.

***

Le temps n'est plus où les électrochimistes, semblables aux alchimistes du moyen âge, dissimulaient jalousement tous leurs tours de main et ne publiaient de leurs procédés que ce qui était nécessaire pour assurer leurs droits sans renseigner leurs concurrents ; aujourd'hui, les brevets sont tombés dans le domaine public, les secrets de fabrication sont percés à jour, et l'usine électrochimique travaille toutes fenêtres ouvertes. En ce qui concerne la fabrication de l'aluminium, la pratique a fixé les meilleures conditions techniques, et toutes les usines du monde opèrent, à quelques détails près, de la même manière. Le four électrique, organe essentiel de cette métallurgie, est une large cuve rectangulaire en briques réfractaires, pavée intérieurement de cylindres de charbon conducteur cimentés par un aggloméré fait de coke en poussière et de brai ; cette sole conductrice communique, par de larges plaques de fer encastrées dans la masse, avec le pôle négatif, ou *cathode*, des générateurs électriques, tandis que le pôle positif, ou *anode*, est constitué par dix, vingt ou même trente cylindres en charbon conducteur, vissés sur des âmes en cuivre et suspendus à un système mécanique qui permet de les élever ou de les abaisser à volonté. Pour amorcer l'opération, on fait descendre les charbons positifs jusqu'au voisinage de la sole négative, en interposant de petites cales de charbon conducteur qui rougissent par le passage du courant ; on introduit alors dans la cuve un mélange de cryolithe [1], de fluorure de calcium et de fluorure d'aluminium ; ces sels mélangés fondent à la chaleur du courant et forment un bain liquide capable de dissoudre l'élément essentiel de cette fabrication, à savoir l'alumine, poudre blanche qu'on retire de la bauxite par une série d'opérations préliminaires dont nous dirons un

1. La cryolithe est un fluorure double d'aluminium et de sodium, dont il existe un gisement à Ivigtut, sur la côte occidentale du Groenland.

mot tout à l'heure. Ainsi se forme, entre les électrodes maintenant séparées, un bain de fluorures fondus vers 800 degrés, contenant en solution 5 p. 100 d'alumine, et dont un bon réglage doit maintenir constantes la température et la composition. Le passage du courant à travers la masse fluide provoque alors l'électrolyse ; tout compte fait, la décomposition porte presque exclusivement sur l'alumine, dont le métal fondu, plus lourd que le bain, s'accumule au fond du four électrique, tandis que l'oxygène libéré se fixe sur le charbon des électrodes positives en formant de l'oxyde de carbone qui brûle avec une flamme bleuâtre. Tous les deux ou trois jours, on débouche un trou de coulée et on recueille l'aluminium fondu dans des poches, où il abandonne encore un reste de scories avant de venir se congeler dans les moules.

Au total, on peut résumer comme suit les matériaux et les dépenses nécessaires à l'obtention d'un kilogramme d'aluminium à 99,5 p. 100 de métal fin :

	Prix approximatif
0 kg 7 à 1 kg d'électrodes en charbon.....	0 fr. 30
30 à 40 kilowatts-heure d'énergie électrique.....	0 50
2 kilogs d'alumine.....	0 80
0 kg 150 de cryolithe et 0 kg 200 d'autres fluorures.	0 10
Total....	1 fr. 70

Ces indications se rapportent, bien entendu, au régime normal du temps de paix et, plus spécialement, à la période de grand développement industriel qui s'est étendue de 1908 à 1914.

***

Tout ce qui précède n'est qu'une brève mise au point, nécessaire pour aider à comprendre les problèmes qui se sont posés depuis la guerre et surtout ceux, tout aussi importants, dont la solution s'imposera à nous si nous voulons conduire les événements et profiter des chances que la nature nous a attribuées. A parcourir le bilan de l'opération métallurgique, tel que nous avons essayé de le dresser plus haut, on s'aperçoit sans peine que le problème de l'aluminium

est dominé par la préparation économique et en quantité suffisante de l'alumine. Or, l'alumine a été, jusqu'à présent, extraite d'une source unique, qui est la *bauxite*, ainsi nommée d'après le pittoresque village provençal des Baux, où les premiers spécimens de ce minerai ont été recueillis et analysés. La bauxite est, au point de vue chimique, une alumine hydratée très impure, et souillée principalement par de l'oxyde de fer et de la silice. Or, la valeur du produit est très différente suivant celle de ces deux impuretés qui domine dans le complexe ; la bauxite blanche, qui contient 12 à 15 p. 100 de silice, avec seulement des traces de fer, se prête difficilement au traitement chimique destiné à en extraire l'alumine pure; elle n'intéresse pas, pour l'instant, les fabricants d'aluminium, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit sans valeur : elle en a une, au contraire, et considérable, pour la fabrication des produits réfractaires ; il faut espérer que nos hommes d'affaires daigneront s'en apercevoir, et qu'ils ne négligeront pas cette occasion de doter notre pays d'une importante industrie [1].

Le véritable minerai d'aluminium, c'est la bauxite rouge, qui renferme de 60 à 65 p. 100 d'alumine, avec 12 à 25 p. 100 d'oxyde de fer, 1 à 3 p. 100 de silice, et de l'eau. Or, ce produit paraît assez parcimonieusement réparti dans l'univers, et les géologues sont assez perplexes sur les conditions de sa formation. Même en tenant compte des gisements assez étendus possédés par les États-Unis, en Géorgie et dans l'Arkansas, c'est la France, et spécialement la France méditerranéenne, qui est de beaucoup la mieux partagée ; on peut s'en rendre compte d'après les statistiques très sûres du *Geological Survey* americain :

Production mondiale de bauxite en 1912.

France	258 929	tonnes
États-Unis	162 423	—
Grande-Bretagne	5 882	—
Italie	6 701	—
Total	433 935	tonnes

1. Signalons toutefois qu'on a établi en 1911, au Cannet-de-Luc (Var), une usine pour la fabrication de l'émeri par calcination de la bauxite siliceuse.

Encore faut-il ajouter que la production française a atteint 310 000 tonnes en 1913, et, surtout, que les chiffres bruts du tonnage extrait ne mettent pas suffisamment en lumière la prééminence de la production française, car les bauxites américaines, moins bien situées que les nôtres et beaucoup plus riches en silice que nos terres rouges (8 à 10 p. 100) exigent une exploitation plus onéreuse et un traitement plus délicat.

En France même, le précieux minerai paraît exister surtout dans la région méditerranéenne, et principalement dans les départements du Var, des Bouches-du-Rhône, de l'Hérault et du Gard ; il existe pourtant un gisement assez important dans l'Ariège : mais le tableau suivant, qui se rapporte aux résultats de l'exploitation en 1913, montre combien inégalement la production est répartie entre ces divers départements :

Var	Hérault	Bouches-du-Rhône	Ariège
258 074	43 800	4 270	3 150 tonnes

On voit d'après ces chiffres que la production du Var représente, en gros, les quatre cinquièmes de la production française et la moitié de la production universelle. C'est donc dans le Var qu'il faut aller pour se rendre compte des conditions de cette industrie.

La bauxite s'y rencontre, soit sous forme de poches coniques dont la contenance atteint rarement 8 000 tonnes, soit à l'état de couches comprimées entre deux assises de calcaire ; cette dernière forme est, de beaucoup, la plus régulière et la plus importante. La mieux connue de ces couches s'étend, à petite profondeur ou même au ras du sol, autour de la petite ville de Brignoles, sur une longueur approximative de vingt kilomètres d'est en ouest, avec une largeur de quinze kilomètres du nord au sud ; les conditions d'exploitation y sont aisées, la roche n'est ni trop dure, ni trop tendre, et trois lignes de chemin de fer relient la région aux ports de Saint-Raphaël, Toulon et Marseille. Un petit nombre de carrières sont exploitées à ciel ouvert, et par les moyens les plus rudimentaires. Dans les carrières souterraines, qui sont plus nombreuses et plus importantes, le travail s'accomplit d'une

façon moderne, par galeries boisées, avec chemins de fer électriques et câbles transporteurs, mais toujours par la méthode des piliers abandonnés, qui entraîne une perte sensible de minerai, mais qui est seule applicable étant donné le prix de vente peu élevé de la bauxite (12 à 14 francs la tonne rendue en gare de départ). Toutefois, il faudrait se garder d'attribuer au bassin minier de Brignoles une importance comparable à celle des grands gisements de houille ou de minerai de fer : dans le courant de l'année 1912, où l'exploitation a été très active, 700 ouvriers, italiens pour la plupart, ont suffi au travail des carrières souterraines, et 40 aux carrières exploitées à ciel ouvert ; encore cette main-d'œuvre a-t-elle permis, non seulement de suffire aux besoins courants de l'industrie, mais encore d'accumuler sur le carreau un stock voisin de 700 000 tonnes.

Comme toutes nos industries extractives, l'exploitation des gisements de bauxite est régie par la trop célèbre loi de 1810 qui, toujours attaquée [1], tournée souvent, mais jamais renversée, prétend régir le travail moderne d'après ses principes centenaires. Cette loi établit, comme on sait, la distinction entre les mines véritables, qui font l'objet de concessions perpétuelles, et les carrières, qui suivent le sort du sol superficiel, et qui par conséquent appartiennent aux propriétaires de ce sol, sans que l'État ait prétexte à intervenir pour sauvegarder les droits et l'intérêt de la communauté. Si un doute pouvait subsister sur le statut légal des mines de bauxite, il a été dissipé par un décret présidentiel en date du 5 juin 1895, décidant que ces gisements rentraient dans la catégorie des carrières et n'étaient pas susceptibles d'être concédés.

Les propriétaires du sol ont donc toute liberté pour procéder, comme ils l'entendent, à l'exploitation du minerai d'aluminium ; quelques-uns se contentent d'en affermer l'extraction à des entrepreneurs ou à des sociétés métallurgiques, moyennant une redevance qui varie de 1 franc à 1 fr. 75 par tonne de bauxite extraite ; le minerai brut est

1. On ne compte pas moins de vingt-deux projets, dont plusieurs très soigneusement étudiés, entre les années 1847 et 1916. ; un nouveau texte, établissant la participation de l'État aux bénéfices et abolissant la parennité des concessions, vient d'être déposé par le ministre des Travaux publics.

porté par charrettes jusqu'à la gare la plus voisine, d'où il arrive, par voie ferrée, aux quais d'embarquement de Toulon (49 000 tonnes en 1913), de Saint-Raphaël (77 000 tonnes), ou de Marseille (45 000 tonnes) ; les navires l'y chargent comme lest et le transportent aux États-Unis, en Angleterre et en Hollande ; de ce dernier pays, ils remontaient par voie fluviale, avant la guerre, jusqu'aux usines allemandes, qui en ont reçu ainsi 83 000 tonnes en 1913.

Mais cette solution trop primitive cède peu à peu la place à des méthodes plus rationnelles ; les grandes sociétés productrices d'aluminium ont estimé plus sûr et plus économique de s'assurer la possession des principaux gisements de bauxite et d'en effectuer l'exploitation directement ou par des sociétés filiales. En même temps, et pour économiser les frais de transport (car il faut, en moyenne, deux tonnes de bauxite pour obtenir une tonne d'alumine), la transformation du minerai brut en alumine pure s'effectue à proximité des centres d'extraction, surtout dans la région marseillaise qui réunit, à ce point de vue, les conditions économiques les plus favorables. C'est ainsi que la grande *Société électro-métallurgique française*, qui produit annuellement 9 000 tonnes de métal dans ses usines de Largentière (Hautes-Alpes), de La Praz et de La Saussaz (Savoie), possède la haute main sur quelques-uns des meilleurs gisements de la région de Brignoles et a établi à Gardanne, au débouché du chemin de fer et sur le bassin houiller des Bouches-du-Rhône, une usine de traitement chimique qui transforme annuellement 40 000 tonnes de bauxite. La *Compagnie des Produits chimiques d'Alais et de la Camargue*, qui a eu l'honneur d'exploiter pendant un demi-siècle les procédés chimiques de Deville, est restée un de nos principaux producteurs d'aluminium, dont elle fabrique 7 000 tonnes dans ses usines de Calipso, Pontamafrey, Saint-Jean et Saint-Félix-de-Maurienne, en Savoie ; elle exploite des mines de bauxite à Bédarieux, dans l'Hérault, au Paradou et à Ingardin dans le Var, et possède ses usines d'alumine à Beaucaire et Alais. La méthode suivie, dans la plupart de ces usines, pour l'extraction de l'alumine, consiste à traiter en autoclaves la bauxite, préalablement grillée, avec une solution de soude ; il se forme, dans ces conditions, de

l'aluminate de sodium qui, en présence d'un excès d'eau, se décompose en laissant précipiter l'alumine hydratée (qui est finalement calcinée dans des fours) et en régénérant la soude, qui peut servir pour une nouvelle opération ; ce traitement exige donc principalement du charbon à bas prix pour les concentrations et calcinations, et de la soude, produits qu'on trouve précisément, et à de bonnes conditions, dans la région industrielle marseillaise.

***

Les méthodes jugées économiques par les sociétés françaises étaient plus nécessaires encore aux sociétés étrangères qui, dépourvues sur leur territoire national du minerai indispensable, devaient chercher à s'assurer chez nous, et en même temps à le transformer sur place en alumine pour réduire les frais de transport ; c'est ainsi que la *British Aluminium C°*, qui exploite les fours électriques de Foyers, en Écosse, et de Stangfjord en Norvège, acquit la majorité des actions de la société l'*Union des Bauxites*, et fonda une société filiale, *the Aluminium Corporation*, qui possèdent six des meilleurs gisements du Var.

On peut croire que l'Allemagne n'est pas restée en retard dans cette course au minerai. L'industrie de l'aluminium est contrôlée, dans ce pays en même temps qu'en Autriche-Hongrie et en Suisse, par une puissante société, l'*Aluminium Industrie Aktiengesellschaft*, dont le siège est à Berlin, et qui possède, entre autres, les usines de Chippis (Suisse), de Lend Gastein (Autriche), ainsi que celles de Neuhausen et de Rheinfelden, sises aux chutes du Rhin, tout près des ateliers de Friedrichshafen où se construisent les zeppelins. L'*Aktiengesellschafft* avait, de par la loi française, toute latitude pour s'assurer en France la possession de toutes les terres à bauxite qu'il lui plaisait d'acquérir ; mais, soit par psychologie, soit plutôt par prudence, elle crut bon de « camoufler » son intervention ; un achat d'actions la rendit maîtresse, sous le couvert d'une compagnie suisse, de la *Société anonyme des Bauxites de France*, propriétaire de riches mines à Brignoles, au Cannet-

du-Luc, au Val et d'une usine d'alumine dans la banlieue de Marseille.

La guerre déclarée, il fallut un certain temps avant que la situation véritable de cette société fût tirée au clair ; elle protestait énergiquement, « je suis oiseau, voyez mes ailes ! » et continuait à expédier en Suisse, pays neutre, toute l'alumine qu'elle pouvait fabriquer ; ce n'est qu'au début de 1915 qu'elle fut mise sous séquestre, et il est vraisemblable que, depuis ce temps, l'Allemagne a cessé de recevoir de France le minerai nécessaire à son industrie. Nous sommes hors d'état de dresser le bilan de ses besoins de guerre, mais on peut les tenir pour considérables, sans doute même supérieurs à la consommation des années de paix ; en tout cas, nos ennemis eussent été heureux de posséder l'aluminium à discrétion, ne fût-ce que pour remplacer dans nombre d'applications électriques le cuivre, plus indispensable encore. Par quels expédients ils ont pu résoudre le problème que la prolongation de la guerre dressait sur leur chemin, nous pouvons le soupçonner d'après quelques révélations partielles. Leur premier geste fut de procéder à une réquisition totale, à la prussienne, des stocks existant chez eux et dans les pays occupés. D'autre part, il n'est pas douteux qu'ils n'aient mis à profit la neutralité des États-Unis et les complaisances neutres pour faire venir du métal de l'étranger : la marine anglaise a eu, en effet, plus d'une occasion de confisquer de l'aluminium dont la destination dernière n'était pas douteuse.

Ces expédients ne pouvaient suffire ; rien ne remplace, pour un pays bloqué, une production nationale intense et régulière. Or examinons ce qui manquait à l'Allemagne pour nourrir ses fabriques d'aluminium : ce n'était ni l'énergie électrique, ni le coke nécessaire à la fabrication des électrodes, ni même les fluorures ; en effet, la cryolithe et les autres fondants peuvent être aisément obtenus en partant d'un produit naturel dont tous les pays sont abondamment pourvus, qui est la fluorine ou fluorure de calcium. En France même, on utilise depuis plusieurs années le procédé Hulin qui permet d'obtenir, au moyen de la fluorine, la cryolithe artificielle avec un sous-produit utilisable, l'eau oxygénée, et il existe plusieurs autres procédés entre lesquels les chimistes allemands n'ont eu que l'embarras du

choix. Reste donc la grave et unique question de l'alumine. Il existe, paraît-il, des gisements de bauxite en Hesse-Nassau et en Carinthie ; ils passaient pour peu étendus et très médiocres, à telle enseigne que l'Allemagne les avait laissés inexploités. Mais il ne faut pas oublier qu'en temps de guerre les considérations économiques passent à l'arrière-plan ; revînt-il à 10 francs le kilog, l'aluminium ne sera pas trop cher s'il est nécessaire ; on peut donc supposer que ces ressources naturelles ont été utilisées ; d'ailleurs, on trouve, à ce sujet, une indication intéressante dans un discours prononcé [1] à une réunion d'actionnaires par le colonel Naville, président de la Société suisse pour l'industrie de l'aluminium, affiliée à l'*Aktiengesellschafft* de Berlin :

Avant la guerre, c'était du sud de la France que nous tirions le minerai — la bauxite — comme du reste toutes les fabriques d'aluminiu. Par un procédé chmimique, dans lequel entre principalement de la houille à bon marché, nous obtenions de ce produit l'aluminium que nous fabriquions avant la guerre dans nos établissements de Marseille et de Goldschmieden. L'alumine ainsi obtenue était transportée dans nos usines électriques de Neuhausen, Rheinfelden, Lend et Chippis... Au début de la guerre, le Gouvernement français décréta l'interdiction d'xeporter la bauxite et l'alumine... ; il mit sous séquestre nos carrières de bauxite et notre fabrique d'alumine de Marseille, cela sous prétexte que notre société était une entreprise allemande. Bien que soutenus et appuyés énergiquement par le Conseil fédéral, tous nos efforts pour faire lever cette mesure injuste prise à l'égard de notre société restèrent sans résultat... Devant cette situation peu réjouissante, notre direction générale parvint heureusement, en pleine guerre, à découvrir ailleurs — c'est-à-dire hors de France — et à mettre en exploitation de magnifiques carrières de bauxite. Malgré les difficultés exceptionnelles rencontrées, soit pour le recrutement des employés et les installations à faire, soit en raison des mauvais moyens de transport de ces coins perdus, le minerai peut être acheminé sur notre fabrique d'alumine de Goldschmieden et sur celle de Martin, près Cologne, dont la construction avait été achevée entre temps... Si, depuis le début des hostilités, nous livrons notre aluminium essentiellement à l'Allemagne, c'est en raison du fait que nous retirons maintenant exclusivement des empires centraux le minerai et l'alumine pure, et parce que les gouvernements desdits empires n'autorisent l'exportation de ces matières en Suisse qu'à la condition de leur réexporter l'aluminium fabriqué, après prélèvement toutefois de ce qui est nécessaire à nos propres besoins.

1. *Gazette de Lausanne*, numéro du 25 mai 1916.

Ce plaidoyer prouve que les empires centraux ont réussi à maintenir, et même à développer pendant la guerre leur industrie de l'aluminium ; ils ont encore établi une puissante usine en Bavière, et la société suisse les a aidés de son mieux en leur envoyant, pendant l'année 1916, 7 500 tonnes de métal. Mais nous n'aurons pas la naïveté d'accepter pour argent comptant les renseignements que le colonel Naville veut bien nous donner au sujet des « magnifiques carrières de bauxite » découvertes dans les empires centraux. Il est infiniment plus probable que les chimistes allemands, qui savent leur métier, ont tout bonnement mis en œuvre les méthodes déjà connues et étudiées scientifiquement, qui permettent d'extraire l'alumine de l'argile, ou silicate d'alumine. L'argile se trouve partout en quantité illimitée, et il existe au moins deux procédés pratiques, — dont l'un est dû à l'Allemand Moldentrauer, et l'autre à Cowles et Kayser, — pour en extraire l'alumine; le prix de revient étant devenu une question secondaire, il y a tout à parier que c'est à l'argile, plutôt qu'à de chimériques mines de bauxite, que nos ennemis ont demandé l'aluminium indispensable. Qu'importe, dira-t-on, puisqu'ils se sont tirés d'affaire ! Il importe beaucoup, au contraire, de penser qu'au retour de la paix, alors que le prix de revient recommencera à faire la loi de toutes les industries, nos gisements de bauxite conserveront, pendant de longues années, leur valeur privilégiée.

***

C'est justement sur ces problèmes d'après-guerre que nous devons, en terminant, fixer notre attention.

En premier lieu, nous devons tenir la main à ce que nos gisements de bauxite nous donnent le maximum de profit. Ces gisements sont loin d'être inépuisables : le banc le plus important, qui s'étend autour de Brignoles, paraît contenir une trentaine de millions de tonnes de minerai de première qualité, contenant 60 p. 100 d'alumine avec moins de 5 p. 100 de silice; si l'on tient compte des qualités plus médiocres, on peut ajouter à cette évaluation 15 millions de tonnes. Les autres gisements du territoire français ne paraissent pas avoir été jaugés, même approximativement, mais il serait

imprudent de compter, au total et pour toute la France, sur des réserves supérieures à 60 millions de tonnes ; si l'on tient compte de la rapidité vertigineuse avec laquelle l'industrie de l'aluminium a progressé dans ces dernières années, on a le droit d'escompter, à bref délai, une consommation annuelle d'un million de tonnes de bauxite, qui épuiserait notre stock en une soixantaine d'années. Dès à présent, l'étranger prend ses précautions : en pleine guerre, nous avons vu se constituer une *Société des bauxites et alumines de Provence* qui s'est assuré un certain nombre de carrières et prépare la construction d'une usine d'alumine entre Trest et Gardanne pour alimenter les fours électriques norvégiens de la *Hovang Falden Norsk Aluminium C°*. Rien de plus naturel et de plus légitime qu'une pareille entreprise : la Norvège possède de puissantes ressources hydrauliques, et il est inévitable qu'elle cherche à les utiliser. Mais nous ne devons pas oublier que c'est par voie détournée que l'industrie germanique cherchera à ressaisir le monde, et que la France, héroïque et saignée à blanc, doit tenir la première place dans nos préoccupations.

C'est ici qu'apparaissent toutes les défaillances de notre législation minière. Parce qu'il a plu au législateur de 1810, épris de logique verbale, de définir et de classifier, les destins d'une de nos principales industries sont livrés, sans contrôle ni défense, à la discrétion des intérêts individuels ; toute notre bauxite peut s'en aller à l'étranger sans que nous ayons mot à dire, et tout cela, en vertu de la classification qui place le minerai d'aluminium à côté de la pierre à bâtir, au lieu de le rapprocher du minerai de fer ou de plomb. D'un autre côté, nos méthodes trop connues de travail législatif ne permettent guère d'escompter, pour un délai raisonnable, une refonte générale de la loi que tout le monde condamne, et qui, depuis, un siècle, a défié tous les assauts. Mais ce qu'un décret a fait, un décret peut le défaire ; le plus sage serait peut-être d'obtenir le retrait du décret de 1895, qui a classé les mines de bauxite au rang des carrières ; un peu de décision, et la volonté de subordonner les mots aux réalités, suffiraient pour investir la communauté de ses droits légitimes; mais beaucoup de fermeté serait ensuite nécessaire pour empêcher qu'elle ne fût tentée d'en abuser.

Il y a encore autre chose : nous sommes grands producteurs d'aluminium brut, et nous exportons les deux tiers de notre production ; mais nous pourrions faire mieux : ce serait d'envoyer à l'étranger, non pas du métal brut, mais du métal travaillé. C'est ce qu'avait fort bien compris l'industrie allemande avant la guerre ; elle achetait à l'étranger le métal brut (15 322 tonnes en 1913, valant 24 898 000 francs) et elle en revendait une partie après l'avoir transformé en fils, en papier, en poudre ou en innombrables objets de bazar dont elle avait, peu à peu, accaparé le monopole ; c'est ainsi que son exportation s'élevait en 1913 à 5 655 tonnes de produits fabriqués, valant 23 513 000 francs ; on peut donc dire que l'Allemagne achetait chez nous le métal brut à 1 fr. 70 le kilog, et nous le revendait, transformé, à 4 fr. 15. L'opération est lucrative, et nous aurions grand tort d'en laisser le bénéfice à autrui. La leçon de la guerre a été assez dure pour qu'elle nous profite ; les moutons ont résolu de ne plus se laisser croquer par les loups ; ils feront bien, pendant qu'ils y sont, de ne plus se laisser tondre.

L. HOULLEVIGUE

LES LETTRES ET LA VIE

Nous avons eu le mois dernier, dans le roman, un début bien parisien : celui de M. Lucien Guitry avec *Risquetou.*

Ce début, quoique ne présentant pas un caractère de fatalité inéluctable, était dans les choses très possibles. Outre le grand comédien, vous savez qu'il y a en M. Lucien Guitry un des hommes les plus spirituels de notre époque. Non seulement il a l'esprit de mots, mais l'esprit de situation et, si j'ose dire, de caractères. Or il est bien rare qu'avec une pareille fortune, on garde indéfiniment, pour soi et pour ses proches, tant de trésors. Tôt ou tard, il vous vient des goûts de dépense publique, comme un besoin d'afficher un peu ces richesses intimes. Et alors, c'est le volume !

Mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que M. Guitry vit dans un petit cercle d'amis, pour la plupart littérateurs, et d'où la bienveillance réciproque se trouve bannie depuis des éternités. Remarques, anecdotes, bons mots, métaphores, considérations diverses, tout y est constamment pesé au trébuchet de la plus inexorable rigueur. Et malheur aux propos qui sonnent faux ou n'ont pas le poids ! Un silence glacial, un sourire compatissant, un échange de regards attristés, avertissent aussitôt le responsable qu'on lui pardonne pour cette fois, mais qu'il n'ait pas à y revenir. Au demeurant, c'est un petit coin où l'on ne se passe rien, une petite « mutuelle » de sévérités.

Dès lors, il semblait certain qu'ainsi aguerri, M. Lucien Guitry, s'il se décidait à publier, n'irait pas, de gaieté de cœur, s'exposer par un ouvrage médiocre à la commisération de ses amis, ou, pis encore, à leur indulgence. Sauf une aberration passagère chez lui, *Risquetou* devait donc être très bien ou ne pas être.

Or, que je vous rassure tout de suite : il n'y a pas eu aberration et *Risquetou* est vraiment très bien.

La seule surprise qui pourrait en naître tiendrait au cadre et aux personnages : au lieu d'avoir Paris pour décor, comme on était en droit de présumer sur le nom du signataire, tout s'y passe aux champs et entre gens des champs. Mais est-ce réellement une surprise après le renouveau campagnard dont Jules Renard, puis madame Colette ont si brillamment donné le signal?

Ces brusques retours au village me paraîtraient, au contraire, un des traits de la littérature actuelle. Est-ce goût du contraste, lassitude des banalités parisiennes, jaillissement des ressouvenirs, mais tour à tour nous voyons nos meilleurs auteurs, à certain moment de leur carrière, saisis de la même bouffée champêtre. Vous les aviez rencontrés, la veille, dans un salon, à une première, vêtus selon le dernier cri et badinant du ton le plus boulevardier. Les voilà aujourd'hui en sabots, en blouse, le teint cuit, sachant les prés, les arbres, les bêtes mieux que des cultivateurs de race et jargonnant le berrichon ou le beauceron comme s'ils n'avaient fait que cela toute leur vie. Mode? Affectation? Entraînement de l'exemple? Ce serait impossible. Avec de la mémoire, de la lecture, un bon tailleur, vous pourrez donner l'illusion d'un Parisien. Mais la tendresse des champs, leur science, leur pratique, cela ne se feint pas. On ne joue pas l'homme de la terre ; ne fût-ce qu'enfant, il faut avoir été de la nature pour savoir la dire et se faire écouter.

Risquetou est donc un roman campagnard, une suite de scènes rurales. Vous tenez à ce que je vous en raconte le sujet? Je veux bien. Cela vous regarde.

Risquetou, qui donne son nom au volume, est une sorte de Thomas Vireloque des champs, mi-braconnier, mi-chapardeur, et que M. Guitry a paré de toutes les vertus : pro-

bité en un certain sens, droiture, intrépidité, finesse, équité, gratitude, etc. C'est le personnage le plus vivant du livre. C'en est aussi, par ses perfections sans tache, le plus romanesque. M. Guitry a certainement un faible pour Risquetou. Il doit y avoir sur lui de petites choses qu'il ne nous dit pas.

A moins encore que nous ne retrouvions là un trait nouveau du goût de M. Guitry pour la bonté, les héros bienfaisants et sympathiques, dont il nous a offert un spécimen dans sa gracieuse pièce *Grand-Père*. Le cas s'est déjà vu de cette antinomie : une certaine bienveillance humaine greffée sur la plus âpre « rosserie » — la petite fleur bleue s'abritant sous le cactus le plus acéré...

Enfin, surcoté ou non, Risquetou fait la conquête du jeune Armand, un petit garçon de huit à dix ans, qui me représente tout à fait ce que M. Guitry pouvait être vers ces âges. Et Risquetou devient le Nestor de ce petit Armand-Télémaque. Il le mène chasser et lui enseigne mille tours... Il y a, dans le voisinage, une petite fille, du nom d'Alexandrine, qui est très amoureuse d'Armand. Celui-ci se montre flatté, mais reste assez froid. Plus tard, devenue riche héritière, Alexandrine voudrait épouser Armand qui, de son côté, est devenu prix de Rome. Mais sa rusticité rebute Armand. D'autre part, elle est courtisée par un gros richard de fermier du nom d'Hersant. Sur le refus définitif d'Armand, elle se décide à épouser Hersant. Comme de juste, cela marche mal entre les deux hommes. Pour une affaire de chasse, ils échangent des coups de fusil. Hersant en vient même à tirer Armand à l'affût. Mais Risquetou, qui a tout vu, guette à son tour Hersant et lui envoie dans la main droite une bonne chevrotine, pour le guérir de vouloir descendre ainsi son prochain.

Et voilà le sujet ! Et voilà le blafard décalque que vous m'avez amené à vous tracer de cette œuvre délicieuse ! Et ce sera vraisemblablement pareil, chaque fois que vous me demanderez de vous raconter une œuvre de valeur.

Avez-vous d'ailleurs entendu déjà un auteur vous conter sa pièce? Quoi de plus risible ou quoi de plus attristant? Vous figurez-vous Corneille vous narrant *le Cid*, avant la première : « Alors le comte arrive et exprime son méconten-

tement au Cid. Alors le Cid l'envoie promener et finalement le gifle. Mais là-dessus, Chimène survient... » Ce serait navrant !

La vérité, c'est que toute analyse d'une œuvre que le public ignore ne lui révèle rien sur cette œuvre. Il lui faut connaître l'ouvrage pour que le récit l'en intéresse. La première analyse de *Polyeucte* dut laisser très indifférent le bon public du temps : histoire curieuse, on verrait, ce serait à voir. Tandis que, depuis des siècles, on ne se lasse pas de relire les résumés cent fois ressassés qu'en donnent les critiques et les commentateurs. Consultez à ce sujet vos souvenirs. C'est surtout après avoir vu une pièce, lu un livre, qu'il vous plaît d'en lire le compte rendu. Et combien de gens vous disent fièrement : « Moi, je ne lis jamais les critiques *avant* ! »

L'éloge même, quand il s'agit d'une œuvre nouvelle, n'ajoute pas ça à l'analyse. Pour justifier les louanges qu'on décerne, il faudrait la brochure en main, des citations à perte de vue, une diction parfaite aux passages de choix, et, en sus, le geste, le mouvement, le regard. Or de tous ces moyens d'action la critique se trouve complètement dépourvue. Si bien que pour soutenir un ouvrage qu'elle aime, elle en est réduite à piétiner dans les affirmations élogieuses mais non motivées et dans les allusions enthousiastes mais obscures.

Par exemple, si je vous affirme que *Risquetou* est un des romans les plus personnels que j'aie lus depuis longtemps ; que le style de M. Guitry, d'une fermeté et d'une souplesse peu communes, abonde en images neuves, en trouvailles d'écrivain ; que M. Guitry possède un don de simplicité et d'émotion, même dans l'ironie, qui rappellerait Jules Renard avec un je ne sais quoi de plus large ; qu'il brosse ses paysages et campe ses bonshommes avec la vigueur d'un Millet ; qu'à son premier livre enfin, il accuse déjà de la maîtrise — où est la preuve?

Et si je vous vante l'acuité de son observation, la délicatesse de ses souvenirs d'enfance, si je vous recommande le puissant comique des fiançailles de la douce madame Dechaume contrainte, en pleine route, d'accepter la main de son valet de ferme Bordier, si je me récrie de plaisir devant certaines scènes exquises de l'idylle entre le petit Armand et la petite Alexan-

drine, ou devant le dramatique épisode d'Armand aux prises avec Hersant — qu'est-ce que vous pourrez, grand Dieu ! y comprendre avant d'avoir lu?

Au fond, en pareil cas, tout se ramène au crédit dont dispose le critique sur ses lecteurs. C'est, comme en amour, une question de confiance.

« La confiance, monsieur Lafont, la confiance voilà le seul système qui réussisse avec nous ! » proclame *la Parisienne* de Becque.

A propos de *Risquetou*, je vous tiendrais volontiers le même langage. Mais seul le volume pourra vous dire si votre foi était bien placée.

***

Tout ce que je m'aventurerais à ajouter en faveur de *Risquetou*, c'est que l'action s'en passe bien avant les hostilités et qu'il n'y est donc fait nulle mention de la guerre. Gros appoint pour un roman, dans l'instant où les lecteurs commencent à se lasser un peu de la littérature dite de guerre.

En signalant cette désaffection, je ne fais que constater un sentiment momentané et je serais au regret qu'on vît là une marque de défaveur quelconque envers un genre si fécond en beaux livres.

Mais il n'en est pas moins incontestable que la littérature de guerre traverse une phase de stagnation provisoire et qui, du reste, s'explique.

Jusqu'ici [1], on peut distinguer dans cette littérature deux périodes. La première, que j'appellerais la littérature en pantalons rouges, va d'août 1914 à janvier 1915 et correspond à la guerre de mouvement. La seconde, que je nommerais la littérature en bleu horizon, s'étend de janvier 1915 jusque maintenant et nous conte la guerre de tranchées. Or, depuis trois ans, cette guerre n'ayant subi que d'insignifiantes modifications, les livres qui nous la retracent participent forcément de sa monotonie. Tels le personnage de *Don Juan*, ils nous disent toujours la même chose, parce que c'est toujours

1. Ces lignes étaient à l'impression, quand s'engagea la grande bataille de la Somme.

la même chose. Le talent, quoique presque partout manifeste, peut varier ; le thème et les détails demeurent identiques.

De sorte que le communiqué qui nous indiquerait l'état de la littérature de guerre à l'heure présente serait à bien peu de chose près celui qu'on nous en eût donné l'an dernier à pareille époque : situation inchangée.

Dans l'immense chaîne des livres de guerre, aujourd'hui comme hier, cinq ou six sommets émergent, qui firent date par l'apport nouveau qu'ils fournissaient : *la Guerre Madame, le Feu, Vie des Martyrs,* — et deux ou trois autres que je vous laisse le soin de désigner au gré de vos sympathies personnelles.

Puis au-dessous s'étagent une multitude d'ouvrages excellents, pittoresques, émouvants, mais par degrés si insensibles que tel d'entre eux qui occupe les degrés du bas pourrait être égalé aux occupants de ceux du haut, ou inversement. Et comme un afflux régulier de carnets similaires vient chaque jour encore combler les intervalles ou niveler les altitudes, on en reçoit peu à peu l'impression d'une masse étale où le regard se perd et ne découvre plus de quoi se fixer.

De là à déclarer que la littérature de guerre est usée, il n'y a pour certains esprits pressés — ou intéressés — qu'un pas. Ils auraient pourtant grand tort de le franchir.

Rien ne nous assure effectivement qu'à un moment donné, la littérature issue des tranchées ne prendra pas une autre forme que celle des carnets ou des souvenirs. Il me semblerait, au contraire, invraisemblable que de ces jeunes gens maintenus, depuis des mois, loin de la vie civile et de ses mollesses, relégués aux régions sinistres du massacre et de la mitraille, surnourris de lectures aux heures de repos, exaltés nuit et jour par la méditation de la mort, acteurs et spectateurs du plus terrible drame qu'ait vu l'univers, il me semblerait, dis-je, extraordinaire que de cette élite de jeunes surhumains ne sortît pas finalement une littérature à leur image, une littérature originale et neuve, portant le reflet de leur vaillance, de leurs tourments, de leur stoïcisme, et, en un mot, de leur vertu.

Si j'en doutais même, les premiers bourgeons que pousse

déjà cette littérature suffiraient à m'y rendre espoir. En voulez-vous ouvrir un de ces bourgeons? Je vous préviens que ce n'est pas un ouvrage facile ni même l'ouvrage rêvé pour les personnes n'ayant pas le cœur littérairement bien attaché. C'est un petit livre dur, mystique, tout flamboyant, tout fumant encore de la bataille. On y relève bien des obscurités et bien des contradictions : haine de la guerre et amour des combats, pitié pour les faibles et admiration pour la force, mépris de la mort et goût fervent de la vie. Et les inspirations extérieures n'y manquent, Nietzsche à la fois et M. Claudel ayant un peu passé par là, et je dirais même Lamennais, si Lamennais était familier à la génération de l'auteur. Mais c'est jeune, c'est vigoureux, cela sent la guerre. Et à côté de néologismes suspects, on rencontre dans ces poèmes en prose de l'ampleur, du lyrisme, du tempérament... Au fait, j'oubliais de vous citer le titre de cet étrange volume : *Interrogation*, par Pierre Drieu La Rochelle. Je ne vous le donne certes pas pour un modèle de la littérature de demain ; c'en est du moins un des premiers échantillons — livre à retenir, auteur à suivre.

Quant à la littérature de guerre proprement dite, loin d'être « finie », son défaut, à mon sens, serait plutôt de rester encore incomplète.

Car, vous l'aurez remarqué, tous les carnets de guerre, jusqu'à présent, nous viennent soit de littérateurs professionnels, soit de jeunes gens lettrés ou demi-lettrés, la plupart n'ayant servi que comme officiers subalternes et n'ayant que rarement atteint les quatre galons de commandant.

Nous n'avons, en fait, entendu jusqu'à ce jour que les officiers de troupe et les fils de la bourgeoisie. Pour nous former de la guerre une notion complète, il nous faudrait maintenant les impressions des grands chefs et celles des « bonshommes » — les voix d'en haut et celles d'en bas.

Quel intérêt nous promettent les premières, vous le devinez ! Déjà, ici, M. Marcel Prévost dans son vivant récit de la bataille de l'Ailette nous a fourni un aperçu du combat vu d'un poste de commandement de corps d'armée. Imaginez, d'après cela, ce que pourront être les mémoires des directeurs mêmes de ces postes, les mémoires de nos grands chefs, l'analyse de ce qu'ils

pensaient et éprouvaient quand, au fort de la bataille, il s'agissait de décider sur l'heure et d'ordonner. Qu'ils aient eu le temps de noter leurs impressions, peu de chances. Mais il est de ces faits, de ces moments qui se gravent si avant dans le souvenir que leur empreinte persiste, sans le secours de mémentos ou de griffonnages. Et le journal de route aidant pour les dates et les endroits, on prévoit les grands livres qui surgiront de là, lorsque la paix permettra de tout dire, de tout raconter.

Et ce sera probablement la paix encore qui donnera la parole à Flambeau dit Flambard — en la personne de ses héroïques successeurs, sergents, caporaux, simples poilus de seconde classe — dans la vie civile, petits employés, contremaîtres d'usine, camelots, fermiers, ouvriers d'art — qui aussi trouvèrent, à rédiger leurs souvenirs, la distraction, la diversion au péril — et en bien plus grand nombre qu'on ne pense.

Le hasard des affectations militaires a mis, de-ci de-là, entre mes mains quelques-uns de ces humbles carnets. Pauvres calepins de blanchisseuse ou de cuisinière, rayés de colonnes en rouge « pour les chiffres » — pauvres livrets fripés, mouillés de pluie, maculés de boue, de crasse, de sueur et quelquefois de sang, où, parmi les trébuchements d'une calligraphie enfantine, l'orthographe le disputait en écarts à la syntaxe ! Mais quelle poignante vérité émanait de ces gauches écrits et quelle admirable ingénuité ! Quels miroirs réfractant au plein toutes les qualités de l'âme française : intrépidité, endurance, gouaille, liberté de jugement ! Il sera indispensable de publier un jour ces petits livres. Et ce jour-là, Coignet, Fricasse, Bourgogne n'auront qu'à se tenir, car, si fort que nous les aimions, nous pourrions bien les reléguer aux rayons de la *Bibliothèque rose.*

***

Au théâtre, malgré les avions, malgré le « canon brutal », la Comédie-Française nous a donné deux importantes reprises : *Lucrèce Borgia* et *les Noces Corinthiennes.*

La critique n'a témoigné à *Lucrèce Borgia* qu'une indulgente déférence. On a réservé les égards à l'auteur et traité la pièce en mélo. C'est le genre avec Victor Hugo. Il est mort. Il n'est

plus immortel. Il ne dispose d'aucune voix. Il ne détient nulle autorité. Et puis il est si grand qu'avec ses œuvres pas à se gêner ! Il en restera. On peut y aller.

A y bien regarder, la pièce vaut cependant mieux que ces respectueuses irrévérences. Le sujet — une femme dépravée chez qui survit le sentiment maternel — ne manque ni d'intérêt ni de généralité. Il a même un rien de shakespearien, si l'on désigne de cette épithète ce qui est en même temps humain et un peu monstrueux, débridé, hors de la norme. L'époque est brillante, le personnage central célèbre, l'entourage pittoresque. Traduisez-moi cela en anglais, retraduisez-le en français, donnez-le au théâtre Antoine, avec un bel escalier pour l'orgie — et vous verrez la presse !

Ah ! si pour les productions du jour — comédies, demi-vaudevilles, ou drames — la critique montrait ces exigences et faisait tant la renchérie, quelles débâcles dans le répertoire actuel et quel déchet parmi les gloires présentes !

D'où il ne faudrait pas conclure que *Lucrèce Borgia* est une pièce irréprochable.

Voyez-vous, parmi les pièces imparfaites, il en est deux sortes qui se révèlent au premier coup d'œil.

C'est d'abord la pièce hétéroclite, incohérente, amorphe, dont le point de départ est aussi paradoxal que le point d'arrivée, dont les épisodes ne se raccordent ni avec l'un ni avec l'autre, dont le sujet imperceptible ne cesse de flageoler et de se disperser — bref la pièce dont on ne sait pas pourquoi c'est fait.

Puis une autre espèce, à première vue, critiquable, c'est l'inverse, celle où intentions de l'auteur, idée primordiale, développements, structure apparaissent dans une telle clarté que la volonté et l'habileté semblent y avoir eu plus de part que le génie — bref la pièce dont on voit trop comment c'est fait.

Pour *Lucrèce Borgia*, pas l'ombre de doute. C'est dans la seconde catégorie qu'elle rentre.

Victor Hugo lui-même d'ailleurs, dans sa préface, ne nous en fait pas mystère. Il nous exhibe sans voiles toute la gestation de sa pièce.

Primo, revanche à prendre de l'interdiction récente du

Roi s'amuse : « Mettre au jour un nouveau drame, six semaines après le drame proscrit, c'était dire son fait au gouvernement. »

Puis, à défaut de la pièce interdite, le même sujet repris et transposé. Triboulet représentait « la paternité sanctifiant la difformité physique ». Lucrèce, ce sera « la maternité purifiant la difformité morale ».

Ajoutez que Lucrèce Borgia, par la physionomie, la légende, le cadre, était un personnage de gros rendement pour un auteur romantique et que, selon toutes probabilités, Victor Hugo l'avait dû noter au crayon rouge comme « bon sujet » — sujet à traiter un jour ou l'autre.

Vous tenez ainsi tous les éléments qui présidèrent à la formation de l'œuvre et vous vous expliquez le relent de voulu et de prémédité qu'elle exhale. Rien de la fougue et de l'aisance d'un *Hernani* ou d'un *Ruy Blas*. C'est à la fois la pièce de circonstance, la pièce à thèse, la pièce à spectacle, — c'est-à-dire la pièce de commande, — c'est-à-dire le contraire de l'art ou spontané ou réfléchi.

Telle quelle, pourtant, l'œuvre reste très supérieure à bien des ouvrages du même genre. Le dialogue rapide, serré, ferme, quoique par endroits un peu boursouflé et vieilli, porte partout la griffe du maître. Théâtralement la pièce regorge d'effets scéniques. Et il y a même plus d'un cri sincère dans les *lamentos* de la pauvre Lucrèce. Alors pourquoi tellement chipoter sur cette reprise?

Rappelons-nous en outre que *Lucrèce Borgia* est peut-être, parmi les œuvres de Victor-Hugo, celle qui marqua le plus sur sa destinée. Ce fut en effet au cours des répétitions de cette pièce que Victor Hugo connut l'éblouissante princesse Negroni — *alias* mademoiselle Juliette Drouet qui allait lui donner cinquante ans de tendresse sans relâche et d'admiration sans répit.

Combien citerait-on de pièces d'un tel rapport pour l'auteur? Ne serait-ce donc qu'en commémoration de ces heureuses accordailles, *Lucrèce Borgia* méritait de revivre. Et puis qui sait? Si là-haut les deux illustres intéressés en ont connu la reprise, ils ont dû se sentir doucement émus, comme à des noces plus que de diamant.

Ce fut également une espèce de solennité commémorative que la reprise des *Noces Corinthiennes*, si l'on peut appeler reprise la remise à la scène d'une pièce imprimée en 1876 et qui, depuis lors, n'avait été jouée, hors série, que deux ou trois fois.

La première, donnée sous les avions, fut acclamée de bout en bout par une salle qui se piquait de poursuivre ses ovations à l'auteur de tant de livres charmants et profonds.

Quant à la pièce même, vous la connaissez comme tous les lettrés et je n'ai pas besoin de vous dire combien s'y fondent harmonieusement les influences des Anciens, d'André Chénier, de Leconte de Lisle, de Renan et même de Voltaire. Sans oublier une autre influence que M. Paul Souday a été, je crois, le seul à mentionner dans la presse — ce qui n'étonne pas de sa large culture : l'influence de ce Louis Ménard, qui fut comme le premier essai de la Providence, la première frappe de la parfaite médaille qu'elle réalisa avec tant de bonheur en M. Anatole France.

Par contre, ce que personne ne me semble avoir remarqué, c'est que *les Noces Corinthiennes* constituent la seule pièce réellement parnassienne que nous possédions, et que, tous mérites à part, rien qu'à ce titre, son inscription s'imposait au répertoire de la Comédie-Française.

Les Erynnies et l'*Apollonide* de Leconte de Lisle ne forment guère que des transcriptions de l'antique, en manière de tragi-opéras. Les pièces de Banville ne sont que du Banville — j'entends des « fantaisies » procédant du funambulesque et du clinquant. Les pièces de Coppée et de Catulle Mendès relèvent plus ou moins directement du théâtre de Victor Hugo.

Les Noces Corinthiennes, au contraire, nous offrent scéniquement, sujet et forme, toutes les caractéristiques de la poésie parnassienne : cadre antique, sobriété, pureté et le je ne sais quoi de néo-classique.

Pour mieux situer encore la pièce, je vous engagerais à la relire dans le tome III du *Parnasse contemporain* qui en publia au complet la première partie.

C'est un énorme et bien curieux volume. Dans les tomes précédents, à côté de Gautier, Leconte de Lisle, Baudelaire,

Banville, Sully-Prudhomme, Heredia, Verlaine, on se heurtait sans doute à des noms bizarres et dont plus d'un n'a pas survécu. Mais dans le tome III, c'est la salade et l'évidente décadence.

Les grands noms, quoique rares, y donnent encore un peu. Seulement autour d'eux, quelle cohue de poétereaux ne tenant en rien au Parnasse, de gloires fanées, d'obscurités et même de gens totalement ignorés !

Il y a madame Louise Col*l*et (*sic*) et madame Louisa Siéfert. Il y a Fourcaud, le futur critique d'art, et Paul de Musset et Amédée Pigeon. Il y a Eugène Manuel qui se crut poète et il y a le satanique Rollinat. Mais il y a de plus Saint-Cyr de Rayssac — qui est-ce ? Et Guy de Binos — connaissez-vous? Et bien d'autres de pareil acabit !

Dans cet ahurissant amalgame, *les Noces Corinthiennes*, par contraste, ne brillent que d'un plus vif éclat.

Mais c'est égal, on demeure rêveur devant les singulières promiscuités dont dut se dégager, pour prendre son essor, la gloire naissante de M. Anatole France. Et aussi on se demande ce que fut, en somme, le Parnasse : une véritable école littéraire ou une enseigne de librairie?

FERNAND VANDÉREM

LE SIONISME

L'histoire du Sionisme et la vie de Théodore Herzl sont intimement mêlées.

« C'était, écrit Zangwill, un homme d'une beauté impressionnante, dominant, comme Saül, ses frères de sa haute taille, avec une longue barbe noire, des yeux étincelants, et la figure des rois assyriens sur les bas-reliefs antiques. Ses manières étaient courtoises, sa conversation était fascinante, et il exerçait un effet magnétique sur tous ceux qui entraient en contact avec lui, depuis les empereurs jusqu'aux pauvres Juifs qui s'arrêtaient pour baiser le bord de son manteau[1]. »

Il n'était pas croyant. Il était né à Pesth en 1860. Il avait fait de bonnes études classiques, puis était devenu docteur en droit. A Vienne, où ses parents s'étaient fixés, il avait appartenu à la jeunesse libérale. Mais un jour, le cercle Albia, dont il était membre, décida de ne plus admettre d'étudiants juifs. « Ceux qui en faisaient déjà partie reçurent la gracieuse permission de rester[2] ». Herzl dit adieu à ces nobles jeunes gens et se mit sérieusement au travail.

Il aurait aimé devenir magistrat, un magistrat d'ancien régime qui partage son temps entre l'étude du droit et la culture des belles-lettres. Mais il n'y avait pas d'avenir pour lui,

1. Baruch Hagani, *le Sionisme Politique et son Fondateur*, 1917.
2. *Id. ibid.*

dans les carrières officielles, en Autriche, où le mépris du Juif est incrusté au cœur de la foule catholique, et où l'antisémitisme, propagé par le christianisme social du docteur Lueger et de ses amis, allait devenir un parti politique puissant. Herzl aimait les voyages. Il partit à travers le monde. Les lettres qu'il envoya à divers journaux eurent tant de succès, qu'en 1891, la *Neue Freie Presse* lui proposa de se fixer à Paris pour y être son correspondant.

C'est en cette qualité qu'il suivit, en 1894, les débats du procès du capitaine Dreyfus. Il assista, le 5 janvier 1895, à sa dégradation. Il entendit aux grilles de l'École militaire, les cris de « mort aux Juifs ». Lui qui avait fui l'antisémitisme allemand, autrichien, il le retrouvait à Paris. Dühring, le pasteur Stoecker, Lueger avaient maintenant un parti dans les pays de la Révolution, et la plèbe parlementaire, jalouse des succès démagogiques de *la Libre Parole*, y demandait que l'on fît refluer les Juifs vers le centre du pays où leur trahison serait moins dangereuse qu'à Paris ou aux frontières. Quand une nation à qui les Juifs du monde entier doivent leur libération, en est arrivée à rendre responsable tous les Juifs du crime d'un seul Juif, que peut-on espérer des autres nations qui ne sont pas même arrivées au degré de civilisation qu'avait atteint la France en 1789?

L'enseignement de la France est donc clos. Elle a cessé d'essayer de démontrer au monde que tous les hommes de toutes les religions sont égaux et frères. Le monde n'a plus à craindre la contagion de son apostolat humanitaire. C'est elle qui a subi la contagion, au contraire, et, comme le reste du monde, elle connaît l'orgueil et les passions des groupes qui font valoir leurs droits historiques à renaître, à grandir, et à opprimer.

Il faut donc abandonner l'espoir de trouver une solution humanitaire à la question juive. Ce n'est pas en donnant aux Juifs la liberté sous condition qu'ils renoncent à se montrer tels que l'histoire les a faits, que l'on supprimera cette question juive qui empoisonne la vie des Juifs et non-Juifs. C'est en la regardant telle qu'elle est dans la réalité des choses, non pas en France, où vit un petit nombre de Juifs noyés dans une abondante population non-juive, et où elle ne se présente

guère que comme une question de liberté religieuse, mais dans les pays à nationalités multiples comme l'Autriche, la Pologne, la Russie, la Turquie, et tout l'Orient où vivent une grande partie des quatorze millions de Juifs dispersés. Pour ces Juifs-là, leur libération n'est pas seulement une question de droits individuels ; c'est aussi une question nationale.

Théodore Herzl se mit au travail, et, à Paris, vers avril-mai 1895, dans une grande exaltation d'esprit, entendant « passer au-dessus de sa tête quelque chose d'assez semblable à un frémissement », il écrivit *l'Etat Juif, essai d'une solution moderne de la question juive.*

*
* *

Herzl croyait que, son livre paru, sa tâche serait terminée. Il se croyait écrivain, non pas homme d'action. Il avait cru qu'il suffirait de montrer la voie du salut aux foules juives pour que, dans les « nids lamentables où elles se posent, elles se réveillent de leurs rêves brumeux ». Alors, elles trouveraient facilement des chefs pour les conduire. Le monde juif n'en manque pas : grands financiers, fondateurs de journaux, de compagnies de chemins de fer, de compagnies de mines, de sociétés de navigation. Qu'ils se mettent dans l'esprit de grouper les forces juives dispersées. Aussitôt, les foules se mettront en marche derrière leurs pas, et leur libération cessera d'être un simple rêve, un conte de fées.

Mais les conducteurs d'hommes se récusèrent. Ceux qui avaient perdu la foi de leurs pères s'écriaient qu'on allait faire douter de leur patriotisme, ceux qui étaient croyants disaient que Herzl voulait forcer la main à la Providence. Des gens pratiques haussaient les épaules : qu'iront faire les Juifs dans ces déserts? Comment pourront-ils gagner leur vie dans leurs nouveaux pays? Quels seront leurs salaires? Utopie, utopie, criait-on de partout ! Mais Herzl, sans se lasser, répondait doucement : « Regardez l'avenir, c'est là qu'est ma réponse, de même que se trouvait dans l'avenir, pour la génération de 1830, le développement des services de chemins de fer. Les chemins de fer furent cependant construits. On a

heureusement passé par-dessus les doutes des hommes pratiques de la diligence [1]. »

Et, comme son livre n'était pas en train de faire l'avenir à lui seul, et que, pour que l'avenir se fît, il fallait la voix, le geste, le cœur, la douleur d'un homme, Herzl laissa là ses correspondances de journaux, ses pièces de théâtre, ses nouvelles, ses romans, et tenta de faire du conte de fées une réalité.

***

A Paris il fut bien accueilli par le grand rabbin Zadock-Kahn qui s'intéressait à tout ce qui pouvait diminuer les souffrances des Juifs de l'Europe Orientale. Mais, chef d'une collectivité religieuse à qui de longues années de liberté et de tranquillité relatives avaient fait croire que la solution de la question juive était, non une question politique, une affaire de volonté, mais une affaire de silence, de modestie, d'effacement et de temps, il ne pouvait donner son appui officiel à cet étrange troubleur de quiétude.

Herzl aimait l'Angleterre, ses institutions libérales et cet impérialisme qui ne conquiert que pour donner l'autonomie, le « self-government » aux populations conquises, dès qu'elles sont reconnues dignes de se gouverner elles-mêmes. Il l'aimait aussi parce que c'était alors le seul pays de l'Europe où les Juifs aient obtenu non seulement l'égalité de droit, mais aussi l'égalité de fait ; le pays où, dans la bonne société, les Juifs sont, non pas des relations dont on a un peu de honte, qu'on invite et qu'on reçoit un peu en cachette, mais vraiment des amis, des égaux. C'est le pays où les romans de Disraëli ont vulgarisé l'idée que de Jérusalem sortira une révélation nouvelle, et que le Dieu de Moïse y parlera encore un jour, sur un nouveau Sinaï ; le pays tellement imprégné d'histoire juive qu'il y a des gens pour croire, comme dit George Eliot dans *Daniel Deronda*, qu'un chrétien ne vaut que les trois quarts d'un Juif, et où certaines sectes protestantes croient que, lorsque la Palestine sera rendue aux Juifs, ce sera le signe des derniers temps, c'est-à-dire du « règne

1. *État Juif*, p. 16.

de mille ans », de ces mille ans où la justice règnera sur la terre.

Herzl aimait aussi l'Angleterre parce que c'était le pays où les Juifs étaient le mieux organisés, et avaient, par un ensemble d'institutions fières, puissantes, fonctionnant au grand jour, réussi non seulement à satisfaire aux besoins religieux des vieilles communautés juives, mais aussi à faire face aux difficultés incessantes causées par une importante immigration de Juifs persécutés de l'Europe Orientale et par l'administration d'immenses quartiers juifs qui parfois, comme le Whitechapel de Londres, contiennent plus de cent mille Juifs agglomérés.

Herzl partit pour Londres et essaya de convaincre les vaillants Juifs anglais.

Il y gagna la sympathie de quelques Chovévé-Zion[1] et la collaboration d'un des esprits les plus critiques et en même temps les plus passionnés de notre époque, un railleur et un observateur de premier ordre, une sorte de Dostoïewski du ghetto, le poète, le romancier, l'essayiste Israël Zangwill. Puis il revint à Paris où il fit une importante recrue : un Juif, né comme lui à Pesth, mais qui avait choisi la France comme pays de sa résidence, de son travail et de ses affections, y élevait ses filles en Françaises, y publiait ses livres, y avait acquis une importante situation illtéraire. Max Nordau, plus âgé de dix ans que Herzl, sans s'inquiéter du bouleversement que son adhésion aux idées de son jeune ami allait apporter à sa carrière, quitta ses livres et ses disciples comme le Rabbi Akiba de la légende, et vint tendre l'étrier au nouveau Bar-Kochéba, libérateur d'Israël[2].

***

Lorsque Herzl écrivit son livre, il n'était pas encore sioniste. Il ne savait pas quelle serait la terre de refuge vers laquelle il essaierait de conduire ses frères. Il avait d'abord pensé à

1. Philopalestiniens; littéralement : *amants de Sion.*

2. Cette image est de Mr Baruch Hagani dans *le Sionisme Politique et son Fondateur, Théodore Herzl.* Qu'il nous permette de le remercier de l'autorisation qu'il nous a donnée de faire de larges emprunts à son beau livre, et de reproduire parfois ses expressions mêmes.

l'Argentine où le baron de Hirsch venait de consacrer cinquante millions à la fondation de colonies agricoles juives.

Mais, depuis qu'il était devenu un militant, il était entré en contact avec les masses juives, avec ces foules de pauvres gens qui, depuis leur enfance, trois fois par jour, à la prière du matin, à la prière de midi, à la prière du soir, ont répété :

« *Entonne la grande trompette de notre délivrance, élève l'étendard pour réunir nos dispersés, et rassemble-nous bientôt des quatre coins de la terre. Sois loué, Éternel, qui rassembles les dispersés de ton peuple, Israël* »,

et qui, depuis 1848 ans, à chaque année nouvelle, pendant la fête du Rosch-Haschana, ont demandé :

« *O notre père et notre roi, fais bientôt éclater sur nous la gloire de ton règne, parais et élève-toi aux yeux de tous les vivants, rapproche nos exilés du milieu des peuples, rassemble nos dispersés des extrémités de la terre et fais-nous retourner vers Sion avec des cris de triomphe et vers Jérusalem, ta sainte maison, au milieu de l'allégresse de l'Univers!* »

Ces gens-là, Herzl comprit très vite qu'il était impossible de les conduire dans la voie de leur salut sans leur parler de Jérusalem.

***

Peu à peu l'idée d'un État juif proprement dit glissa au second plan, et ce qui devint l'essentiel, ce fut l'idée du retour en Palestine, du peuplement, de la régénération, par les Juifs, du pays de leurs ancêtres.

Vivre une vie juive dans un pays juif, c'est-à-dire dans un pays où il soit possible, sans être exposé au ridicule ou à la persécution, de célébrer les rites juifs et d'observer le sabbat, où il y ait des écoles juives, des bibliothèques juives, une Université juive, une langue juive, où les Juifs aient enfin, dans l'administration du pays, la part due à leur importance numérique et à leur activité temporelle et spirituelle, c'est ce qui fut traduit dans la définition des buts du sionisme adoptée en 1897 par le premier Congrès sioniste, définition connue sous le nom de programme de Bâle :

« *Le Sionisme s'efforce de créer en Palestine pour le peuple if un foyer* (a home) *garanti par le droit public.* »

La seule concession qui fut faite à Herzl par les Congrès c'est que la colonisation de la Palestine ne commencerait pas tant que les Juifs n'auraient pas obtenu « la garantie de droit public », c'est-à-dire, soit la permission officielle, légale du Gouvernement turc, soit la concession d'une Compagnie à Charte analogue à ces Compagnies anglaises, au moyen desquelles l'Angleterre a, depuis 1876, sextuplé son domaine colonial. Herzl craignait en effet la précarité du régime ottoman. Il avait peur que l'arrivée d'une masse importante de Juifs en Palestine ne créât en Turquie, jusqu'à présent tolérante pour les Juifs, un mouvement xénophobe. D'ailleurs, officiellement, l'entrée de la Palestine était interdite aux Juifs, qui ne pouvaient y pénétrer qu'avec un billet spécial d'immigration, le trop célèbre billet rouge.

Herzl essaya donc de négocier avec la Porte. Mais ce n'était pas chose facile que de forcer « la haie des janissaires qui entouraient le Sultan ». Ce fut l'orientaliste juif Vambéry, familier et confident du Sultan qui la força pour lui. Le vendredi 17 mai 1901, Herzl fut reçu au Yildiz-Kiosk. Zangwill raconte que, lorsque Herzl mit la main à la poche, Abdul-Hamid recula pâle comme un mort. Mais, quand il vit que Herzl en sortait des papiers et non un revolver, il écouta, car il savait écouter, et même fit des promesses. Mais dans une deuxième entrevue, qui eut lieu le 29 juillet 1902, Abdul-Hamid déclara froidement à Herzl que les conditions, pour la concession d'une charte, seraient de deux millions de livres turques (46 millions de francs) et la conversion de certaines valeurs ottomanes dont les porteurs avaient pris trop de pouvoir sur la Porte.

Herzl n'avait pas d'influence à la Bourse. Il ne trouva pas les millions que lui demandait Abdul-Hamid, et tout ce qu'il put obtenir du sultan, fut, non pas l'autorisation de coloniser la Palestine, mais la simple autorisation de fonder dans diverses parties de l'Empire ottoman des colonies éparses et sans lien de droit.

Herzl refusa. Ses adversaires triomphèrent. Mais un tel homme ne se décourage pas. « Mes vaisseaux ont si souvent fait naufrage, écrivit-il, que je supporte les mauvaises nouvelles avec sérénité. »

Alors ses pensées commencèrent à errer vers les confins de la Palestine, vers des pays comme Chypre ou la presqu'île du Sinaï, qu'à cause de ses relations dans le monde politique anglais il espérait obtenir assez facilement de leur suzeraine, l'Angleterre. Mais Chypre aspirait à devenir grecque et non pas juive. Quant à la presqu'île du Sinaï que les Hébreux avaient traversée il y a trente siècles en fuyant la servitude d'Égypte, c'était encore le désert. Mais c'était un point d'observation favorable, et sa côte nord-ouest, si on l'irriguait, pouvait nourrir quelques milliers d'habitants. L'irrigation devait se faire à l'aide des eaux du Nil que des travaux de siphonage feraient passer sous le canal de Suez. Mais le Khédive avait besoin des eaux du Nil pour l'irrigation du Delta et refusa l'autorisation [1].

C'est alors que se produisit ce qu'on a appelé l'affaire de l'Ouganda. Joseph Chamberlain, ministre anglais des Colonies, qui possédait dans les veines quelques gouttes de sang juif, avait reconnu en Herzl un homme de sa trempe. Revenant de son voyage de pacification dans le sud de l'Afrique après la guerre contre les Boërs, il traversa, dans l'Est-Africain, une possession anglaise sans population blanche, le plateau d'Uasin-Gishu. Il jugea qu'il serait de l'intérêt de sa patrie d'attirer dans ce beau pays sain de 60 000 kilomètres carrés, où poussaient la canne à sucre et le cotonnier, une population travailleuse et énergique, conduite par ce jeune héros, ami de l'Angleterre. Il fit offrir à Herzl le pays et une charte.

C'est à Wilna, la Jérusalem de la Lithuanie, que Herzl trouva, dans son courrier, l'offre de Chamberlain. Il s'était rendu en Russie pour demander au Gouvernement russe de cesser ses persécutions contre le Sionisme, qui avait pris, en Russie un merveilleux développement. Il en avait obtenu certaines promesses. Mais, surveillé, espionné dans toutes ses démarches, parfois gardé à vue dans son hôtel, il s'était indigné en voyant la police à cheval et les cosaques fouailler à coups de nagaïka les Juifs de Wilna dont le seul crime avait été

1. Ces travaux, l'armée anglaise a dû les faire depuis la guerre pour pénétrer en Palestine. Une conduite d'eau qui passe sous le canal de Suez amène l'eau du Nil, purifiée, filtrée, jusqu'en Palestine. E. F. Gautier. *Le Front anglais en Égypte et en Palestine*, *Revue de Paris*, 1er janvier 1918.

de se grouper sur le passage de sa voiture. Il ne pensa pas avoir le droit de refuser une offre qui attestait que le Sionisme avait pris une certaine importance dans le monde, et qui pouvait atténuer, si peu que ce fût, les souffrances de son peuple. Aussi transmit-il le projet de Chamberlain au sixième Congrès sioniste qui se tint à Bâle en août 1903.

Sans doute, il s'attendait à des critiques, à une forte opposition. Il prit toutes sortes de précautions oratoires : « Il est bien entendu que le peuple juif ne peut avoir d'autre but que la Palestine... Certes cela n'est pas Sion et ne saurait jamais le devenir. Ce n'est qu'une colonisation de pis aller. »

Mais il y avait, au Congrès, des adversaires de la méthode diplomatique, qui reprochaient à Herzl de négocier sans cesse avec les gouvernements, au lieu de s'atteler à la besogne pratique de la colonisation palestinienne. Il y avait les idéalistes, disciples de l'écrivain Ahad-Ha'am, pour qui Sionisme signifie : possibilité de vivre sur le sol de Palestine, sol où est né le génie juif, et le seul pays où ce génie pourra renaître, se développer à nouveau, et rayonner sur les communautés juives éparses dans le monde. Ces Sionistes reprochaient à Herzl de se désintéresser des questions d'éducation et de culture juive.

Les uns et les autres ne virent dans l'acceptation de l'offre anglaise qu'un renoncement au programme de Bâle, une trahison envers Jérusalem. Les adversaires personnels de Herzl manœuvrèrent habilement. Le Congrès tourna en confusion. Croyant Jérusalem abandonnée à jamais, des piétistes s'affaissèrent en pleurant et déchirèrent leurs vêtements en signe de deuil. A minuit, le pauvre leader épuisé bataillait encore contre un groupe gesticulant de Juifs russes. Il réussit cependant à faire nommer une commission d'enquête qui partit étudier sur place les possibilités de colonisation du plateau Uasin-Gishu. Mais, son gagne-pain perdu, sa fortune dépensée, sa santé ruinée par neuf ans de propagande, il mourut le 3 juillet 1904. Un an après sa mort, le 27 juillet 1905, le septième Congrès sioniste refusait l'offre anglaise, et déclarait que tous les efforts sionistes devaient se restreindre à la Palestine et aux pays limitrophes.

De Russie, des centaines de lettres arrivèrent pour supplier les chefs du mouvement de revenir sur leur décision :

Les rues de Kiew sont pleines de lamentations ; les cosaques, les apaches abattent, égorgent nos frères... Aucune langue ne peut exprimer la tragédie qui se joue en Russie... L'émigration de Kiew et de ses environs est telle qu'en quatre jours seulement, le gouverneur a délivré 8 000 passeports ; cela signifie 8 000 familles, et vous pouvez imaginer que le nombre de ceux qui passent la frontière sans passeport est sept fois plus grand. Ils disent qu'ils veulent aller, non seulement en Ouganda, mais même en enfer. Et cela ne serait pas pis. Il nous serait égal de ne vivre toute notre vie que de pain et d'eau et vêtus de haillons, si nous respirions l'air d'un pays juif. Toute la nation juive veut l'Ouganda, et si les sionistes l'ont refusé ils n'ont parlé qu'en leur propre nom. S'il était nécessaire de trouver cent mille signatures dans la région de Kiew, nous les aurions. S'il vous en faut un million, nous les recevrons d'Odessa, de Varsovie, d'Elizabethgrad... Nous avons été déclarés hors la loi ; tout homme a le droit de nous tuer... Il se peut que celui qui vous écrit cette lettre soit tué demain... Présentez-vous vous-mêmes au Gouvernement anglais et demandez-lui l'Ouganda... il n'y a qu'un mot à dire, et toute l'émigration partira pour l'Est-Africain.

Au nom de milliers de familles...

Le grand écrivain Israël Zangwill fonda aussitôt la Jewish Territorial Organisation. (I. T. O.) qui, trois semaines après le refus du septième Congrès, se déclara prête à accepter le territoire de l'Est Africain. Le Gouvernement anglais en avait déjà disposé.

Depuis, l'activité de l'I. T. O. fut surtout pratique. Elle organisa l'émigration juive en Amérique et étudia divers projets de colonisation par les Juifs, de territoires situés en Amérique, en Mésopotamie, en Cyrénaïque. Elle n'avait pas encore réussi, en 1914, à trouver pour Israël une terre de refuge, lorsque la guerre éclata.

Quant au Sionisme, que le livre, la vie et la propagande de Herzl avaient fécondé, il échappait de plus en plus, dans son évolution, à la direction de son chef. La mort de Herzl trancha le nœud qui étranglait le Sionisme. La situation paradoxale cessa, d'un chef qui voulait négocier avant de coloniser et de troupes qui voulaient coloniser sans attendre. Depuis sa mort, et en particulier depuis le huitième Congrès tenu à la Haye en 1907, le Sionisme porta ses efforts surtout vers ce qu'on a appelé le « Sionisme pratique », c'est-à-dire vers la colonisation de la Palestine, la création, en Palestine, d'écoles,

d'institutions de toutes sortes. Il s'intéressa au développement matériel et moral des colons, qui, sans attendre l'octroi d'une charte, étaient venus, sous l'influence des premiers Chovévé-Zion, s'installer en Palestine, et y formaient des colonies, dont les unes étaient indépendantes, dont les autres avaient été créées ou sauvées par le baron Edmond de Rothschild et avaient été confiées par lui, depuis le 1er janvier 1900, à l'administration de la Jewish Colonisation Association (I. C. A.).

Le Sionisme créa d'autres colonies qui, elles-mêmes comme les autres colonies juives, obtinrent en droit, sinon en fait, de l'autorité turque, une sorte d'autonomie administrative. Il créa des banques populaires, créa ou contribua à créer, à entretenir des écoles d'arts et métiers, des instituts agronomiques, des écoles d'agriculture et en général toutes les institutions utiles à l'établissement des colons ou des fils de colons. Le Sionisme favorisa donc l'établissement en Palestine d'une population de petits propriétaires ruraux, faisant valoir directement leurs terres, et d'ouvriers agricoles solidement enracinés dans le pays. D'autre part, il contribua au développement industriel et commercial de la Palestine, à tel point que la population urbaine juive, qui, il y a une vingtaine d'années, ne dépassait pas 30 000 âmes, est de beaucoup la plus importante après la population arabe, et n'est pas loin d'atteindre 90 000 habitants. C'est grâce à lui aussi, que cette population, qui vivait à la charge des communautés juives du monde entier, tend à devenir indépendante, à vivre de son travail et peut former le noyau d'un peuple courageux et fier. C'est par lui, enfin, par ses établissements d'enseignement, que cette population qui, il y a quelques années, parlait presque toutes les langues du monde, a maintenant une langue à elle : l'hébreu. Un hébreu assoupli et capable d'exprimer tous les faits, toutes les idées de la vie moderne [1].

1. La population de la Palestine se répartit comme suit : 600 000 Arabes; 100 000 Juifs, dont 10 000 à 15 000 habitant les colonies agricoles et 50 000 habitant Jérusalem; 35 000 chrétiens. Sur les principales institutions sionistes, voir : *le Sionisme*, brochure de 14 pages, publiée par la Ligue des Amis du Sionisme, 20, rue de Longchamp, Paris, et pour plus de détails, voir la série n° 1 des *Zionist Pamphlets*, 4, King's Bench, Temple, London, E. C.

Pendant la guerre, bien que la Palestine ait beaucoup souffert des réquisitions des armées qui la foulaient, qu'elle ait subi une invasion de sauterelles, que, devant la méfiance des fonctionnaires turcs anti-sionistes, un grand nombre de Juifs aient dû s'expatrier en Égypte, en Crête et même en Corse — où ils forment une petite colonie d'environ 750 personnes appartenant à presque toutes les professions, à presque tous les métiers manuels, — les colonies juives réussirent à se maintenir. Et, quand les Anglais s'approchèrent de Jérusalem, ils trouvèrent, en train de se reconstituer sur le sol de la Palestine, une de ces nationalités, auxquelles il est de la politique de l'Entente de rendre l'indépendance.

Aussi le 2 novembre 1917, M. Balfour, ministre des Affaires étrangères, écrivit-il à Lord Walter Lionel Rothschild, vice-président de la Fédération sioniste d'Angleterre :

J'ai le grand plaisir de vous adresser, de la part du Gouvernement de Sa Majesté, la déclaration suivante, sympathisant avec les aspirations juives sionistes, déclaration qui, soumise au Cabinet, a été approuvée par lui.

Le Gouvernement de Sa Majesté envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un foyer national pour les Juifs (*a national home for the jewish people*) et emploiera tous ses efforts pour faciliter la réalisation de cet objectif, étant clairement entendu que rien ne sera fait qui puisse porter atteinte, soit aux droits civils et religieux des collectivités non juives existant en Palestine, soit aux droits et à a condition politique dont les Juifs jouissent dans tout autre pays.

Je vous serais obligé de porter cette déclaration à la connaissance de la Fédération sioniste.

***

Naturellement la décision du Gouvernement anglais souleva un grand enthousiasme parmi les Juifs d'Angleterre. Aussitôt, sous la présidence de Lord Rothschild, ils organisèrent à Londres un meeting monstre qui se tint au London Opera House [1]. Des représentants des nations arabe et arménienne y assistaient et vinrent apporter aux Juifs l'affir-

1. Voir *Jewish Chronicle*, du 7 décembre 1917.

mation de leur sympathie et la promesse de leur collaboration.

Rappelez-vous, ô fils d'Isaac, s'est écrié l'orateur arabe, que les enfants d'Ismaël souffrent autant que vous avez souffert vous-mêmes !

Et Boghos Nubar Pacha, président de la délégation nationale arménienne, envoya un message de félicitations où il exprimait l'espoir qu'à la fin de cette guerre

les aspirations arméniennes seraient réalisées en même temps que le peuple juif verrait la nationalité juive reconstituée et prévaloir son droit historique à s'établir sur la terre de ses ancêtres.

Lord Robert Cecil, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères vint apporter ensuite aux Sionistes ses félicitations.

Je salue, dit-il, non seulement les milliers de Juifs qui sont présents, mais aussi les représentants des races arabe et arménienne qui luttent aussi pour la grande lutte de leur liberté. Nos vœux sont que les pays arabes soient aux Arabes, l'Arménie aux Arméniens, et la Judée aux Juifs. Oui, et j'ajoute, si cela est possible, que la Turquie, la vraie Turquie soit aux Turcs. Qu'on me permette de dire que la part qu'a prise ce pays dans ce mouvement n'est pas une chose nouvelle. Je prétends qu'en soutenant le Sionisme, ce pays ne fait que tirer toutes les conséquences de sa politique traditionnelle, exprimée par les deux mots : justice et liberté... Une des principales causes pour lesquelles nous sommes entrés dans cette guerre est le désir d'assurer à tous les peuples le droit de se gouverner soi-même, et de construire leur avenir sans crainte de menaces de leurs voisins plus forts. Un des grands pas, à mon avis, en quelque sorte le plus grand que nous ayons fait dans cette voie, c'est la reconnaissance du Sionisme. C'est le premier effort constructif que nous ayons accompli vers ce qui sera, je l'espère, le nouvel ordre du monde après la guerre... Ce n'est pas seulement la reconnaissance d'une nationalité, c'est plus que cela. Ce n'est pas non plus la naissance d'une nation, car la nation juive à travers des siècles d'oppression et de captivité a préservé son sentiment national comme peu de peuples ont pu le faire. Mais si ce n'est pas la naissance d'une nation, j'ai bien le droit, je pense, de dire que c'est la *renaissance* d'une nation.

Israël Zangwill déclara, qu'après les promesses du Gouvernement anglais, le schisme, qui séparait du Sionisme le simple Territorialisme dont il était le chef, n'avait plus raison d'être :

J'ai souvent critiqué vos leaders, dit-il aux Sionistes. Mais aujourd'hui ce n'est pas pour les critiquer que je viens vers eux, mais pour

leur apporter mes félicitations et ma coopération. Je les félicite et particulièrement le docteur Weitzmann et M. Sokolow de leur succès dans l'ordre de la diplomatie, succès désormais historique. Obtenir une réussite analogue dans l'ordre bien plus difficile de la pratique est le devoir de tout Israël. C'est particulièrement le devoir de l'I. T. O. fondée, comme elle le fut, dans le but de procurer aux Juifs un territoire autonome. Pour l'I. T. O., s'opposer à un plan réalisable d'obtenir un territoire juif, quel qu'il soit, ce serait non seulement une trahison envers le peuple juif, mais aussi envers son propre programme [1].

1. On voit combien Polybe-Reinach était mal renseigné lorsque, dans son article du *Figaro* du 13 décembre, 1917, il déclarait que « le Sionisme a été répudié par le plus grand des poètes juifs de notre temps, Israël Zangwill ». La vérité est que les territorialistes, comme tous les Juifs qui ne sont pas aveuglés par des préjugés nationaux, comprennent qu'il y a au moins deux questions juives : la question des Juifs d'Orient qui est une question nationale, la question des Juifs d'Occident, qui est une question de droits individuels. Les Juifs d'Occident, qui ont renoncé au judaïsme en tant que nation, et dont les uns ne s'y rattachent que du point de vue religieux, dont les autres, qui sont des libres penseurs, ne se sentent plus Juifs que lorsque les Juifs sont l'objet d'injustes attaques, veulent bien aider les Juifs nationaux à retrouver un foyer national, mais, ils n'entendent pas que la création de ce foyer nuise à leurs droits acquis dans les patries qui les ont accueillis au nombre de leurs enfants. C'est ce qu'exprime un des leaders du Territorialisme, Lucien Wolf, en donnant son adhésion au Sionisme sur l'invitation de Zangwill : « Il est naturellement et définitivement entendu que nous nous joignons aux Sionistes dans leur entreprise en Palestine, exclusivement du point de vue itoïste, et que nous ne leur continuerons notre coopération qu'autant qu'ils n'entreprendront rien qui tendrait à nous identifier avec des théories ou des plans étrangers au but de l'itoïsme lequel est de procurer un territoire sur une base autonome, pour eeux des Juifs qui ne *peuvent* ou qui ne *veulent* rester dans les pays où ils vivent actuellement. C'est la seule formule d'après laquelle les membres de notre organisation peuvent rester unis sur la question de l'aide à donner à l'œuvre palestinienne...

« J'espère que cette preuve pratique de notre désir de travailler sérieusement à la solution d'un des *nombreux aspects* du problème juif, frayera un chemin à la séparation finale des deux questions du Sionisme et du Nationalisme juif.

« L'œuvre palestinienne n'a qu'à gagner à n'être pas embarrassée et compromise par des controverses oiscuses, superflues, sur la prétention théorique d'une nationalité juive œcuménique.

« En ce qui concerne la Palestine elle-même, bien que je sois disposé à laisser aux Sionistes qui peuvent s'y établir, les mains libres sur la question d'une nationalité locale, je ne puis vous cacher, que j'ai quelques craintes.

« Le critérium de la nationalité peut soulever de grandes difficultés. Je ne vois aucun moyen d'éviter un critérium religieux et, dans ce cas, les résultats ne peuvent être que déplorables. Cependant j'espère que la question s'aplanira d'elle-même au contact des réalités, et que, quoi qu'il arrive, la situation de l'écrasante majorité des Juifs, qui, satisfaits de leur situation politique et religieuse actuelle, veulent continuer à vivre en dehors de la Palestine, ne se trouvera plus compromise. »

Enfin, le docteur Weitzmann, président de la Fédération sioniste anglaise, après avoir remercié l'assemblée de l'ovation dont il venait d'être l'objet, déclara qu'il avait l'espoir que les Juifs d'aujourd'hui et de demain seraient à la hauteur des circonstances et, en grandissant en force et en dignité, donneraient la meilleure réponse possible à la grande décision du Gouvernement anglais. « Depuis deux mille ans, dit-il, aucune génération n'a senti peser sur ses épaules une aussi lourde responsabilité. » Puis il invita les assistants à se lever et chaque homme et chaque femme, la main dressée, à renouveler le vieux serment du psalmiste :

Si je t'oublie jamais, Jérusalem,
Que ma main droite se dessèche,
Que ma langue s'attache à mon palais !

***

L'enthousiasme des Juifs anglais fut partagé par les Juifs du monde entier. En Amérique, les Juifs pieux dirent des actions de grâces dans les temples. Dans ce grand pays où habitent deux millions de Juifs dont la plupart sont sionistes, des meetings, des manifestations analogues à la manifestation du London Opera House furent tenus dans la plupart des centres juifs. Les soldats Juifs russes, incorporés dans l'armée américaine, demandèrent à partir au front français, pour combattre aux côtés des Alliés, protecteurs de leur race [1]. En Russie le Comité central des Sionistes russes lança un appel :

Il a été réservé à notre génération l'immense bonheur de recréer au peuple juif son foyer. Montrons-nous-en dignes !... C'est avec raison que le Gouvernement de la Grande-Bretagne ne doute nullement de la ferme volonté de la libre Judée de ne toucher *en aucun cas aux droits des autres peuples et des autres confessions religieuses.* Nous avons trop durement et trop longtemps souffert des persécutions nationales

1. L'armée américaine comprendra environ 50 000 soldats juifs presque tous d'origine polonaise et russe, et en grande majorité sionistes. Un assez grand nombre d'entre eux est déjà arrivé en France.

ou religieuses et nous repoussons, au moment de recréer notre foyer juif, toute pensée d'oppression à l'égard d'autres collectivités.

Ce temple est trop magnifique pour que nous y poussions n'importe qui avec violence. *Ne s'y rendront que ceux qui en ont le désir.* Beaucoup d'autres resteront dans leurs pénates actuelles et conserveront *leurs droits politiques de citoyens*, leur liberté conquise au prix des souffrances et de leur sang.

Notre devise, notre ligne de conduite restent invariables. Le grand événement que nous contemplons décuple notre énergie au travail et à la lutte ; notre activité nationale, sur laquelle resplendit la nouvelle lumière, grandit en profondeur. Tout ce que nous créons ici, nous le faisons sous l'égide de la Sion vivante. Les ombres d'Esdras et de Néhémie, de nos héros et de nos pionniers se présentent à nos yeux et exigent, de notre part, du travail et des actions héroïques [1].

Partout, dans les centres juifs, on manifesta en faveur de l'Angleterre malgré l'hostilité maximaliste [2]. A Odessa, un cortège de plus de cent mille Juifs, parmi lesquels des blessés de guerre, des étudiants, des lycéens, des ouvriers, défila dans les rues d'Odessa.

Le cortège, dit le *Times*, parcourut la ville, s'arrêta devant le consulat britannique, et le chef sioniste, M. Ussischkine, prononça un discours en hébreu, qui fut immédiatement traduit en anglais.

« La déclaration britannique, a-t-il dit, est en parfait accord avec les traditions anglaises de sympathie pour le peuple juif. Tous les hommes éminents de l'Angleterre se sont montrés favorables au mouvement sioniste. L'Angleterre s'est déjà distinguée par la force de sa volonté, par la clarté de ses buts, et il est hors de doute qu'elle accomplira l'œuvre qu'elle a commencée. Vive le grand peuple anglais ! »

Le Consul Général britannique répondit :

« L'Angleterre combat pour l'humanité, pour toutes les nations. Nous ne cesserons de combattre jusqu'à ce que notre but soit atteint, jusqu'à ce que soit assurée la paix du monde où la nation juive aura sa place. Vive la nation juive libre [3]. »

La proclamation anglaise avait donc attiré à l'Angleterre les sympathies de la plupart des quatorze millions de Juifs épars dans le monde. Aussi les puissances centrales préten-

1. *Univers israélite*, numéro du 18 janvier 1918.

2. Les bolcheviki, particulièrement la presse de Trotzki, sont hostiles au plan anglais de créer un centre autonome juif en Palestine. Pour eux le Sionisme doit être combattu comme une des formes de l'impérialisme anglais. Voir sur ce sujet, *Univers israélite*, 8 février 1918, p. 543.

3. *Renaissance du Peuple juif*, numéro du 1er janvier 1918.

dirent-elles que l'offre du Gouvernement anglais n'était qu'une manœuvre de guerre et ne tiendrait pas après la conclusion de la paix.

Les *Münchner Nachrichten* du 26 novembre 1917 écrivirent :

Les Anglais promettent un royaume de Judée aux Juifs du monde entier en réveillant adroitement les espérances sionistes. Aucun Juif allemand ne sera dupe de cette mascarade de la politique impérialiste.

Mais les Sionistes allemands envoyèrent au bureau de correspondance juif de la Haye un long télégramme où ils déclaraient que « les Sionistes allemands approuvent avec satisfaction la déclaration du Gouvernement anglais et constatent avec joie que c'est la première fois qu'une grande puissance reconnaît officiellement aux Juifs le droit d'un développement national en Palestine ».

Aussi le Gouvernement allemand, pour parer le coup, essaya-t-il d'obtenir de ses alliés des déclarations favorables au Sionisme.

A la fin de novembre 1917, annoncent les *Débats*, le ministre des Affaires étrangères austro-hongrois, le comte Czernin, a reçu un membre du Comité d'action du mouvement sioniste, le docteur Hautke, afin de s'entretenir avec lui des buts du Sionisme, et il lui a promis que le Gouvernement austro-hongrois soutiendra les aspirations sionistes auprès de la Turquie.

Enfin l'ambassadeur allemand à Constantinople, le comte Bernstorff, favorisa une entrevue qui eut lieu vers la fin de décembre 1917, en présence du Scheik-ul-Islam, entre un rédacteur de la *Gazette de Voss* et le grand-vizir.

Comme le journaliste lui demandait s'il avait lu la lettre de M. Balfour aux Sionistes anglais, le grand-vizir déclara en français : « Ça, c'est une blague ! Je suis convaincu qu'il n'y a aucune intention sincère derrière ces promesses. L'Angleterre écrit à Lord Rothschild comme elle a écrit à Hussein, et en fin de compte, elle ne donnera rien ni à Hussein, ni aux Juifs. Son seul but est de s'attirer des sympathies et de rallier les Juifs du monde entier aux desseins de l'Entente. Si, dans le passé, la Turquie a été obligée de prendre des précautions contre l'émigration juive en Palestine, c'est parce que, sous

le régime des capitulations et des juridictions consulaires, les Juifs étrangers, pour la plupart russes, se retranchaient, en toute occasion, derrière leurs consuls, ce qui créait, entre le Gouvernement turc et les Puissances, des conflits continuels.

« Mais les choses changeront maintenant que les capitulations ont cessé d'exister. Dans le nouveau régime, les Juifs devenus sujets ottomans, obtiendront, sinon l'autonomie, du moins certaines autonomies locales. Dans l'avenir, comme dans le passé, les Juifs peuvent être assurés de la bienveillance du Gouvernement turc pour leur activité économique et intellectuelle. »

***

Jusqu'à présent, parmi les Puissances de l'Entente, l'Angleterre seule avait parlé, et ç'aurait été un assez beau succès diplomatique pour les puissances centrales si elles avaient pu persuader à leurs Juifs que, sur la question sioniste, l'Angleterre avait une politique personnelle et qu'elle n'était pas d'accord avec ses alliés. Malheureusement pour les Puissances centrales, l'ambassadeur d'Italie en Amérique, déclarait bientôt que son Gouvernement était d'accord avec M. Balfour. Puis le Président Wilson déclara, le 9 janvier 1918, au Congrès américain, qu'il estimait que les nationalités non turques, qui vivent actuellement en Turquie, doivent jouir de la sécurité, et que l'occasion de développer sans obstacle leur autonomie doit leur être donnée. De plus, il chargea de l'étude des affaires orientales qui devront être examinées par le futur Congrès de la paix, Louis Brandeis, juge à la Cour suprême et l'un des chefs du Sionisme américain.

Mais la France n'avait pas encore pris parti. Tiraillée entre les Juifs anti-sionistes[1], les Syriens qui s'opposent à ce que

1. C'est un refrain pour les Juifs anti-sionistes que, la Révolution russe ayant libéré les Juifs de l'oppression tzariste, le Sionisme devenait inutile même pour les Juifs russes. Or, depuis la Révolution russe, les pogromes n'ont jamais cessé en Russie. Bien que parmi les bolcheviki il y ait un certain nombre de Juifs notoires, ils n'ont pas combattu l'antisémitisme, au contraire, parce qu'ils redoutaient les grandes masses juives qui, en Russie sont, non pas un élément anarchique, mais un élément organisateur. (Voir *le Temps*, cité par l'*Univers Israélite* du 23 novembre 1917, p. 269.) D'ailleurs, les chefs les plus connus des Cents-Noirs

la Palestine soit séparée de la Syrie[1], et les humanitaires qui désirent faire de la Palestine une sorte de réduction de la Société des Nations[2], le Gouvernement français gardait une attitude expectante.

Aux sionistes qui, le 18 décembre 1917, avaient écrit à M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, pour le prier d'assurer le Gouvernement de la République, à l'occasion de la délivrance de Jérusalem par les troupes alliées, de la reconnaissance et du dévouement des Juifs de France, il dit :

En vous accusant réception, et en vous remerciant de cette communication, j'ajoute que l'autorité française sera heureuse de favoriser tous les efforts qui tendront à une amélioration des conditions morales et matérielles des Israélites sur la terre où ont vécu leurs ancêtres.

Un peu plus tard, le 27 décembre 1917, dans une discours qu'il prononça devant la Chambre, à l'occasion de l'entrée des Alliés à Jérusalem, M. Pichon déclara :

Ce n'est pas une victoire anglaise ou française, c'est une victoire pour l'univers civilisé. Elle signifie que les populations de cette antique partie de l'Asie, à quelque origine qu'elles remontent, à quelque culte qu'elles se rattachent, seront soustraites au joug qui les opprimait.

Ce n'est pas le régime spécial de la France ou de l'Angleterre qui sera substitué à celui qu'elles avaient à subir, ce sera un régime international, fait de justice et de liberté.

---

c'est-à-dire de l'antisémitisme le plus brutal, ont adhéré au mouvement léniniste. Un des actes les plus récents du Gouvernement de Trotzki fut d'interdire les journaux juifs de Pétrograd, de Moscou et des villes de l'intérieur ainsi que d'arrêter leurs directeurs, leurs rédacteurs en chef et leurs secrétaires de rédaction. Il fit aussi arrêter le président du Comité d'organisation du Congrès des Juifs russes à Pétrograd. (*Le Temps* du 3 mars 1918.)

1. En ce qui concerne les Syriens, la politique de l'Entente est définie par la déclaration faite le 2 décembre 1917 par Sir Mark Sykes, devant le Comité central syrien à Paris. En résumé, a-t-il dit, que les sectes et les nationalités syriennes s'entendent entre elles pour définir le programme de leurs revendications. Il ne faut pas que les Syriens s'imaginent que si, au lieu de s'entendre, ils passent leur temps à se critiquer, à se molester les uns les autres, l'Europe continuera un jour de plus la guerre, pour assurer l'indépendance de la Syrie. (*Palestine*, organe du Comité anglais de Palestine, numéro du 17 février 1918.)

2. Cette thèse a été développée dans une conférence faite à Paris le 23 décembre 1917, par M. Victor Bérard, directeur à l'École pratique des hautes études.

Un régime de justice et de liberté, que signifiait la formule? Est-ce qu'on allait, comme les Jeunes-Turcs, essayer de transporter là-bas les habitudes centralisatrices, des pays doués d'unité et d'indivisibilité, comme le disait la Révolution française, des pays qui ont perdu l'habitude du self-government, où, il y a, d'un côté, des individus égaux entre eux et, de l'autre, l'État, et nul groupement entre l'État et l'individu. On pouvait alors être bien sûr qu'il n'y aurait, en Palestine, ni liberté, ni justice.

Si, au contraire, cela voulait dire : liberté pour les groupes ethniques de vivre en Palestine, comme ils l'ont fait jusqu'à présent, de leurs mœurs, de cette vie du groupe appelé là-bas *nation*, si cela voulait dire qu'en Palestine il y aura une *nation chrétienne*, une *nation arabe*, *une nation juive*, jouissant de leur autonomie religieuse, sociale et morale et qui, pour l'administration de leurs intérêts communs, auront, dans les conseils du futur État palestinien, des représentations proportionnées à leur importance, alors on pouvait espérer pour la Palestine un avenir de progrès, de liberté, de justice.

Aujourd'hui il n'y a plus aucun doute que ce ne soit la formule du foyer national qui ait été adoptée par le gouvernement français. En effet, le 10 février 1918, *le Temps* publia une note annonçant que M. Sokolow, représentant des organisations sionistes, avait été reçu par M. Stéphen Pichon, ministre des Affaires étrangères, qui avait été heureux de *lui confirmer que l'entente était complète entre les Gouvernements français et britannique en ce qui concerne la question d'un établissement juif en Palestine*[1].

1. Cette déclaration, plus concise que celle du Gouvernement anglais, a donné lieu à des controverses. Mais la question est tranchée dans le sens du foyer national par la lettre suivante adressée par M. Stéphen Pichon à M. Sokolow :

« Paris, le 16 février 1918.

« Monsieur,

« Comme il a été convenu au cours de notre entretien, le samedi 9 de ce mois, le Gouvernement de la République, en vue de préciser son attitude vis-à-vis des aspirations sionistes, tendant à créer pour les Juifs en Palestine un foyer national, a publié un communiqué dans la presse.

« En vous communiquant ce texte je saisis avec empressement l'occasion de vous féliciter du généreux dévouement avec lequel vous poursuivez la réalisation des vœux de vos coreligionnaires, et de vous remercier du zèle que vous

La partie a donc été bien jouée, et les puissances centrales ne sont pas fondées à prétendre auprès des neutres et des millions de Juifs que depuis la défaite russe elles tiennent directement ou indirectement dans leur dépendance, qu'il y a contradiction entre la politique juive d'une des puissances de l'Entente et la politique des autres en ce qui concerne la protection de l'une des plus éprouvées parmi les nationalités opprimées [1].

---

apportez à leur faire connaître les sentiments de sympathie que leurs efforts éveillent dans les pays de l'Entente et notamment en France.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération.

« *Signé* : PICHON »

Quant aux relations de ce foyer national avec les puissances protectrices de la Palestine, elles sont indiquées dans la déclaration faite, au nom du Gouvernement français, le 2 décembre 1917, devant le Comité central syrien, où M. Goût, ministre plénipotentiaire, chargé des affaires d'Asie au ministère des Affaires étrangères, a exposé la politique des Gouvernements anglais et français, ainsi que la répartition des zones d'influence en Syrie :

« Après avoir écouté les excellents avis que vient de vous donner en notre nom l'honorable Sir Mark Sykes, avec lequel je suis en entière sympathie, j'ai le grand plaisir de pouvoir vous dire, avec *la permission du ministre des Affaires étrangères*, qu'il y a un complet accord entre la France et l'Angleterre, en cette affaire.

« Les populations non turques d'Asie Mineure, qu'elles appartiennent à une ou plusieurs races, peuvent être assurées qu'elles seront aidées à se libérer du joug ottoman et à se préparer un meilleur avenir.

« Sans aucune idée d'expansion coloniale, les deux alliés sont déterminés, chacun dans sa sphère d'action, à guider le peuple parlant arabe et les autres peuples parlant d'autres langues, qui vivent dans les régions qui s'étendent de l'Anatolie jusqu'à l'océan Indien, vers l'autonomie et une civilisation développées. Les rôles que la France et la Grande-Bretagne espèrent jouer sont ceux de guides vers un avenir meilleur, ou d'arbitres entre les religions et les groupes ethniques, de conseillers amicaux, les *uns dans le Nord, les autres dans le Sud*. Nous désirons que cet exemple d'unanimité d'intentions soit connu et suivi par tous vos compatriotes. C'est seulement au moyen de l'unité, en abolissant les discordes qui ont été engendrées par le régime turc que les habitants de la Syrie pourront réaliser cet avenir splendide auquel leur donnent droit leurs souffrances passées et leur confiance obstinée dans la destinée de leur pays. »

(*Palestine*, organe du Comité anglais de Palestine, numéro du 16 février 1918.)

1. Même accord, sur la question de Palestine, entre les partis populaires des pays de l'Entente qu'entre les Gouvernements. Voici ce que dit, en effet, la résolution adoptée par la Conférence socialiste interalliée tenue à Londres fin février 1918.

« La Conférence réclame pour les Juifs de chaque pays les mêmes droits élémentaires de liberté, de culte, d'enseignement, de résidence et de commerce,

Mais c'est du point de vue français surtout qu'il y a lieu de se réjouir de la déclaration de M. Stéphen Pichon.

Quel que soit le futur possesseur de la Terre Sainte, la France qui, jusqu'à présent, a joui en Palestine d'une situation privilégiée, doit y conserver une part de légitime influence[1]. Cette influence, elle l'exerce traditionnellement sur les chrétiens et sur de nombreux Juifs qui s'étaient placés sous sa protection. Il ne faut pas oublier que, tandis qu'en Palestine il n'y a que 35 000 chrétiens, il y avait déjà avant la guerre plus de 100 000 Juifs, dont 50 000 habitaient Jérusalem.

Quand des libertés leur auront été assurées, les Juifs persécutés, qui ont besoin d'une vie nationale juive et qui, par conséquent, ne *peuvent* ou ne *veulent* rester dans leurs patries actuelles, viendront habiter la Palestine. Quand un protectorat européen se sera substitué à l'incurie ottomane, quand un gouvernement stable assurera la bonne administration du pays, *la garde des Lieux Saints*, imposera la paix religieuse entre les sectes rivales, la population juive doublera, quadruplera, décuplera. Ses entreprises de travaux publics seront appuyées par les capitaux non méprisables des Sionistes, parmi lesquels il y a les Juifs les plus riches de l'Angleterre, de l'Amérique et de la France.

Le meilleur moyen d'influence en Orient est la bonté qui entraîne la reconnaissance. Pourquoi la France est-elle bénie sur tous les bords du lac méditerranéen? Pourquoi a-t-elle été acclamée et bénie lorsque ses armées ont débarqué sur la terre de Salonique?

C'est parce que la Révolution française a, la première, accordé aux Juifs ces moyens de dignité individuelle qui sont la liberté, l'égalité. Quelle influence la France ne gar-

---

et les mêmes droits politiques qui doivent être attribués aux mêmes citoyens. Elle estime, en outre, que la Palestine doit être libérée de la dure oppression du gouvernement turc et constituer un État libre, sous garantie internationale, où les Juifs pourront retourner s'ils le désirent et développer leur civilisation, sans subir l'influence de races ou religions étrangères. » *Humanité*, 7 mars 1918.

1. « Le Sionisme sous son aspect territorial, a dit M. Wickham Steed, directeur de la politique étrangère du *Times*, fait maintenant partie intégrante, s'il n'en est pas l'élément essentiel, de la question d'Orient, du moins en ce qui regarde l'avenir de l'Empire Ottoman. » *La Monarchie des Habsbourg*, p. 270, note 1. (Paris, 1916.)

dera-t-elle pas sur les Juifs de l'Est de l'Europe quand ils sauront que la France, elle aussi, a voulu leur accorder ce qu'ils considèrent comme indispensable à leur régénération collective : des droits nationaux ; quand la France aura participé à ce qu'ils appellent la seconde libération des Juifs?

ANDRÉ SPIRE

L'Administrateur-gérant : A. BACHELIER.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril

LIVRAISON DU 1er MARS 1918

		Pages
GILBERT DE VOISINS. .	Joseph Conrad	5
JOSEPH CONRAD	Typhon (1re partie). (Traduit par André Gide).	17
A. T	L'Effort américain.	60
MYRIAM HARRY.	Siona chez les Barbares (fin).	88
JOSEPH REINACH. . . .	L'Année de Verdun. — III.	125
LOUIS LEFEBVRE. . . .	En Italie. — Impressions d'un Paysan français. . .	145
RAOUL BLANCHARD. . .	Grenoble et sa Région pendant la Guerre. — II. . .	161
HENRI STEIN.	Restrictions et Ravitaillement en 1793.	190
CHARLES LOISEAU. . . .	Une Artère sud-européenne.	207

LIVRAISON DU 15 MARS 1918

COMTesse DE NOAILLES .	Poèmes	225
FRANCK L. SCHŒLL. . .	La Propagande allemande en Suisse française. — I.	240
JEANNE MAXIME-DAVID.	Les Sœurs Poinsot et M. Albert (1re partie).	263
JOSEPH REINACH. . . .	L'Année de Verdun. — IV.	304
JOSEPH CONRAD	Typhon (fin). (Traduit par André Gide).	334
BRADA	Belles Fêtes d'autrefois. — I.	362
FERNAND VANDÉREM. .	Les Lettres et la Vie.	397
AUGUSTE GAUVAIN. . .	La Question yougo-slave.	411

LIVRAISON DU 1er AVRIL 1918

		Pages
PAUL ADAM	Le Lion d'Arras (1re partie)	449
J.-B. CARTER	La Cathédrale du Sacrifice	506
FRANCK L. SCHŒLL	La Propagande allemande en Suisse française. — II.	518
JEANNE MAXIME-DAVID	Les Sœurs Poinsot et M. Albert (fin)	550
MAURICE BENEVOIX	Un Foyer (Fin octobre 1914)	597
LONGWORTH CHAMBRUN	Deux Pièces de Shakespeare	625
ERNEST LEMONON	L'Opinion italienne et l'Émigration	651

LIVRAISON DU 15 AVRIL 1918

ANDRÉ CHEVRILLON	Au Mahgreb. — I.	673
PAUL ADAM	Le Lion d'Arras (2e partie)	698
UNE INFIRMIÈRE	Le Printemps serbe à Corfou. — I.	732
ALBERTO INSUA	Marichu (1re partie)	767
HENRI GRAPPIN	Le Centenaire de Kosciuszko en Pologne prussienne.	792
AUGUSTE DUPOUY	Pêcheurs et Patrouilleurs de l'Océan	813
L. HOULLEVIGUE	Aluminium et Bauxite	845
FERNAND VANDÉREM	Les Lettres et la Vie	860
ANDRÉ SPIRE	Le Sionisme	872

AFFAIRES IMMOBILIÈRES

A vendre :

A vendre moulin à farine avec étang 7 hectares, prés et terre 3 ha., situé dans l'Allier. Prix 30.000 fr.

Immeuble Grands Boulevards. Libre de location. Boutiques disponibles. 3 millions 1/2. Grande plus-value.

Rond-Point des Champs-Élysées. Bel hôtel à vendre 600.000 francs, a coûté le double.

On demande des usines à acheter ou à louer. Pressé.

Bail d'une ferme de 170 ha. près de Paris a céder. Cause maladie.

Pour toutes communications écrire au Comptoir Castiglione, 7, rue de Castiglione (Département R. B.)

BOIS cant. **MONTMORT**, arr. **ÉPERNAY** (Marne), 2 lots. Cont. 94 ha. et 122 hect. Mise à prix : **160.000** fr. et **250.000** fr. Adj. sur 1 enchère, Ch. notaires, Paris, 23 avril 1918. Me LEJEUNE, not., 242, boul. St-Germain, Paris.

VENTE au Palais, à Paris, le 20 avril 1918, à trois heures. **MAISON** à **PARIS, RUE JULES-VERNE, 9.** Rev. 12.500 fr. env. *Pouvant être utilisée comme hôtel.* Mise à pr. : **130.000** fr. S'adresser à Mes BRILLATZ, avoué à Paris, 219, rue Saint-Honoré et GRANGE, notaire à Paris.

Étude de Me PAUL MEUNIER, avoué à Versailles, 76, Boulevard de la Reine. Vente sur surenchère, **mercredi 24 avril 1918**, à midi, au Palais de Justice, à Versailles, d'une **MAISON** à **PARIS**, rue de **ROME, 47**

Mise à prix : **363.000 fr.** S'adr. pour renseignements, à Versailles, à Mes MEUNIER et BARBAUT, avoués ; HAIZET, notaire, et sur les lieux pour visiter.

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 francs par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser

SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

Inventions

Pour prendre vos Brevets. — Pour étudier la valeur des Brevets auxquels vous vous intéressez. — Pour diriger vos procès en contrefaçon

H. JOSSE

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Conseil des services du Contentieux

Exposition Universelle de 1900.

17, boulevard de la Madeleine, Paris

La Librairie Vivienne, 12, rue Vivienne, Paris, achète au comptant les LIVRES & GRAVURES de toutes époques.

DÉMÉNAGEMENTS

BEDEL & Cie

TÉLÉPHONE 259-24

18, rue Saint-Augustin, PARIS

CHEMINS DE FER DU MIDI

LA RESSOURCE DES PYRÉNÉES

A tous ceux, Français et Alliés, qui cherchent un lieu de villégiature, la région des Pyrénées offre, plus qu'aucune autre en France, l'innombrable ressource de ses villes d'eaux, aussi bienfaisantes par l'efficacité de leurs thermes que par la pureté de l'air et la beauté lumineuse de leurs paysages ensoleillés.

Ce sont d'abord, égrenées le long de la Côte-d'Argent battue par les vagues de l'Atlantique, les plages de Soulac-sur-Mer, Arcachon, Capbreton, Biarritz, Guéthary, Saint-Jean-de-Luz, Hendaye ; et, de l'autre côté, se succédant au pied des rochers de la Côte-Vermeille, devant la mer bleue, les ports et les localités pittoresques de La Nouvelle, de La Franqui, d'Argelès-sur-Mer, de Collioure, de Port-Vendres, de Banyuls-sur-Mer.

Puis de l'Océan à la Méditerranée, la chaîne des Pyrénées, en une ligne presque ininterrompue, enserre dans ses hautes montagnes de fraîches stations balnéaires dont les plus renommées restent Dax, Cambo, Pau, les Eaux-Bonnes, les Eaux-Chaudes, Lourdes, Argelès-Gazost, Cauterets, Luz-Saint-Sauveur, Gavarnie, Barèges, Bagnères-de-Bigorre, Luchon, la Reine des Pyrénées, reliée au vaste plateau de Superbagnères (altitude 1 800 m.) par un chemin de fer électrique qui fonctionne régulièrement, Capvern, Ax-les-Thermes, Molitz, Vernet-les-Bains, Amélie-les-Bains.

Les relations avec la Côte-d'Argent, la Côte-Vermeille et les Pyrénées sont facilitées, pendant la saison, par la circulation des trains express de jour et de nuit comportant des voitures directes, wagons-lits et wagons-restaurants.

CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS

VOYAGES AU MAROC

1° Par BORDEAUX-CASABLANCA

Voie la plus directe et la plus agréable.

Billets directs simples et d'aller et retour des 3 classes de Paris-Quai d'Orsay, Orléans, Tours, Limoges et Gannat pour Casablanca et vice-versa, avec enregistrement direct des bagages des villes ci-dessus pour Casablanca.

Validité des billets simples, 15 jours.

Billets aller et retour, 3 mois, avec faculté de prolongation moyennant supplément.

Trois services rapides par mois entre Bordeaux et Casablanca. Traversée en 3 jours'

Débarquement et embarquement des passagers et des bagages assurés à Casablanca par les soins de la Compagnie Générale Transatlantique.

2° Par L'ESPAGNE et TANGER

C'est la voie offrant la plus courte traversée maritime (3 heures seulement entre Algésiras et Tanger) avec plusieurs voyages par semaine.

Entre Paris et Algésiras via Bordeaux-Madrid, et vice-versa billets directs simples et d'aller et retour avec enregistrement direct des bagages.

Différents services de navigation assurent les relations entre Tanger et Casablanca en 12 heures environ.

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

L'Assemblée générale des actionnaires de la Banque de Paris et des Pays-Bas s'est tenue le 21 mars sous la présidence de son président, M. Griolet.

L'amélioration signalée l'an dernier, quoique limitée par la guerre, s'est encore accentuée pendant l'exercice 1917.

Au cours de l'année, la Banque de Paris et des Pays-Bas a, comme précédemment, apporté tout son concours au placement des Bons et Obligations de la Défense Nationale, ainsi qu'à l'émission de l'Emprunt 4 0/0.

Parmi les émissions auxquelles la Banque a participé, nous mentionnerons : les Obligations 5 1/2 0/0 du Crédit Foncier de France, l'Emprunt 5 1/2 0/0 de la Ville de Paris, les Obligations 5 1/2 0/0 de la Compagnie du Chemin de fer Franco-Ethiopien de Djibouti à Addis-Abeba, l'augmentation du capital de la Compagnie Générale Transatlantique, les Bons 6 0/0 de la Société des Établissements et les Obligations 6 0/0 de la Société des Automobiles Delaunay-Belleville, de la Compagnie d'Électricité de l'Ouest-Parisien (Ouest-Lumière), de la Société des Ateliers et Chantiers de la Loire.

Le bilan, qui se totalise à l'actif comme au passif par 619 810 324 fr. 72, présente une augmentation de 56 113 900 fr. 83 sur le montant du bilan de l'exercice précédent. Cette augmentation porte à l'actif principalement sur les comptes Portefeuille-Effets sur France et Bons de la Défense Nationale, et correspondants et comptes-courants ; au passif, le compte Correspondants et Comptes-Courants passe de 190 830 339 fr. 63 à 297 636 750 fr. 92, accroissement provenant pour une grande partie de l'augmentation des dépôts.

Le Portefeuille-Titres de la Banque représente une somme sensiblement égale à celle de l'an dernier.

Le bilan se solde par un bénéfice net de 8 032 831 fr. 44, contre 6 492 014 fr. 46 l'an dernier. Ce résultat a permis la distribution d'un dividende de 7 0/0 (35 francs par action), contre celui de 6 0/0 (30 francs) réparti l'an dernier.

Le report à nouveau s'élèvera à 8 693 974 fr. 16.

L'Assemblée générale a réélu MM. E. Noetzlin, le comte A. de Germiny et E. Stern, administrateurs sortants ; G. Teyssier, censeur ; R. Sautter et le comte de Lyrot, commissaires des Comptes.

Ajoutons que le conseil d'administration a appelé aux fonctions de directeur adjoint M. J. Rein qui était et reste chargé des services de Bourse, et aux fonctions de sous-directeur M. J. Choppin de Janvry, précédemment fondé de pouvoirs.

THE CONTEMPORARY REVIEW.

MONTHLY 2s/6d

EDITED BY

The Rev. Dr. SCOTT LIDGETT

AND

Mr. G. P. GOOCH, M. A.

The *Contemporary Review* was founded in 1866 and is one of the oldest of the British Magazines. It stands in the front rank of European Reviews. It deals with all subjects of current interest—Religion Politics, Literature, Philosophy, Science, Art, Education, and Social Topics. Its general tendency is Liberal. The first writers of Great Britain are among its contributors, while eminent foreign authors write in its del pages from time to time. It is widely read on the Continent and in the Colonies.

A free specimen copy of a recent number will be sent from the office of "The Contemporary Review", 10, Adelphi Terrace, London England., on receipt of 3d. for postage.

Copies canbe obtained delete direct from the Publisher :

10, ADELPHI TERRACE, LONDON, W. C., ENGLAND.

Subscription Rates (POST FREE):

3 months, 8/3; 6 months, 16/6; 12 months, £1 13/-

La Rivista Politica e Parlamentare

Direzione ed Amministrazione: ROMA, via Pierluigi da Palestrina 47 - Telef. 21-845

"La Rivista Politica e Parlamentare" de Rome est la publication politique et économique la plus répandue et la plus importante d'Italie.

DIRECTEUR : Charles-Albert CORTINA

Sont collaborateurs de "La Rivista Politica e Parlamentare" les plus éminents parlementaires et écrivains politiques et économistes.

ABONNEMENTS :

Pour l'Italie, un an : 10 francs | Pour la France, un an : 12 francs

La livraison : 0 fr. 30

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Tickets Garde-Places dans les Trains à long parcours

L'Administration des Chemins de fer de l'État délivre des tickets garde-places en 1re et 2e classes pour les trains à long parcours circulant sur les lignes principales de son réseau, ce qui donne aux voyageurs de ces deux classes la faculté de se faire marquer des places à l'avance. Cette faculté est toutefois limitée aux voyageurs partant de la gare de formation du train; des affiches apposées dans les gares indiquent les trains pour lesquels les tickets garde-places peuvent être utilisés, et les gares où la délivrance de ces tickets est effectuée. Toute place retenue à l'avance donne lieu au paiement d'un droit spécial de 1 franc, quelle que soit la classe de voiture utilisée.

Les demandes peuvent être adressées à la gare par lettre, par dépêche ou par téléphone ; mais les places ne sont marquées effectivement dans le train qu'après que le droit de 1 franc a été versé à la gare de départ, et que le voyageur a pu présenter les titres de circulation utiles (billets ou cartes).

La location d'avance dont il vient d'être parlé cesse une heure avant l'heure réglementaire de départ du train; mais des tickets garde-places peuvent être ensuite délivrés, à raison de 0 fr. 25 par place, soit sur le quai de départ après la formation du train, soit en cours de route, lorsque le train est accompagné par un surveillant de voitures.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

La Compagnie des Chemins de fer P.-L.-M. a l'honneur de rappeler au public que, jusqu'à nouvel ordre, le nombre des trains de voyageurs a été réduit sur tout le réseau. Le nombre des places offertes dans les trains maintenus est limité et aucun train ne doit être dédoublé.

Messieurs les voyageurs sont invités, en conséquence, à s'assurer leurs places d'avance, notamment dans les trains-postes et directs, soit par location de places numérotées, en 1re et 2e classes, soit en réclamant des bulletins d'inscription dans les gares.

Cette dernière formalité ne donne que le droit de partir, dans la limite des places disponibles, sans aucun engagement.

PAPETERIES BERGÈS

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 6 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL
DIRECTION GÉNÉRALE
LANCEY (ISÈRE)

USINES A LANCEY ISÈRE

USINES A PERSAN (S.-et-O.) ALFORTVILLE (S.)

MAISON A PARIS 10 RUE COMMINES (III) MAISON A LANCEY (ISÈRE)
MAISON A LYON 320 - 322 RUE DUGUESCLIN ET 9 PLACE DE L'ABONDANCE
AGENCE A ALGER

TOUS LES PAPIERS BLANCS ET COULEURS
POUR IMPRESSION ET ÉCRITURE
TOUS LES PAPIERS D'EMBALLAGE ET DE PLIAGE
TOUS LES CARTONS

4 USINES — 12 MACHINES A PAPIERS
Force hydraulique : 12.000 HP.
FABRIQUE DE PATES MÉCANIQUES
FABRIQUE DE PATES CHIMIQUES AU BISULFITE
FABRIQUE DE CARTONS

Vue des usines de Lancey

DRAEGER

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

La Compagnie des Chemins de fer P.-L.-M. a l'honneur de rappeler au public que, jusqu'à nouvel ordre, le nombre des trains de voyageurs a été réduit sur tout le réseau. Le nombre des places offertes dans les trains maintenus est limité et aucun train ne doit être dédoublé.

Messieurs les voyageurs sont invités, en conséquence, à s'assurer leurs places d'avance, notamment dans les trains-postes et directs, soit par location de places numérotées, en 1re et 2e classes, soit en réclamant des bulletins d'inscription dans les gares.

Cette dernière formalité ne donne que le droit de partir, dans la limite des places disponibles, sans aucun engagement.

Librairie PAYOT & Cie, PARIS, 106, bould Saint-Germain

BIBLIOTHÈQUE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE

BIARD D'AUNET

APRÈS LA GUERRE. *Pour remettre de l'ordre dans la maison.* Préface de M. Etienne Lamy, de l'Académie française. . . . . 4 fr. 50

LA POLITIQUE ET LES AFFAIRES. . . . . . 4 fr. 50

VICTOR BORET

LA BATAILLE ÉCONOMIQUE DE DEMAIN . . . . . 4 fr. 50

VICTOR CAMBON

NOTRE AVENIR. . . . . . 4 fr. 50

* * *

LES DANGERS MORTELS DE LA RÉVOLUTION RUSSE. . 4 fr. 50

HENRY DUGARD

LE MAROC DE 1917. . . . . . 4 fr. 50

G. FERRERO

LA GUERRE EUROPÉENNE . . . . . 4 fr. 50

LÉON GUILLET

L'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE SUPÉRIEUR A L'APRÈS-GUERRE. Préface de Henry Le Chatelier, de l'Institut . . . . . 4 fr. 50

BARUCH HAGANI

LE SIONISME POLITIQUE ET SON FONDATEUR, Théodore Herzl. 4 fr. 50

DANIEL HALEVY

LE PRÉSIDENT WILSON. *Étude sur la Démocratie américaine.* . . . . 4 fr. 50

ÉDOUARD HERRIOT

AGIR. . . . . . 4 fr. 50

DAVID JAYNE HILL

LA CRISE DE LA DÉMOCRATIE AUX ÉTATS-UNIS. Préface de M. Emile Boutroux, de l'Académie française . . . . . 4 fr. 50

GEORGES LAFOND

L'EFFORT FRANÇAIS EN AMÉRIQUE LATINE. Préface de M. Raphaël-Georges Lévy, de l'Institut. . . . . 4 fr. 50

ANDRÉ LEBON

PROBLÈMES ÉCONOMIQUES NÉS DE LA GUERRE. . . . . . 4 fr. 50

* * *

LETTRES D'UN VIEIL AMÉRICAIN A UN FRANÇAIS, traduites de l'anglais par J.-L. Duplan. Préface de Lysis . . . . . 4 fr. 50

LYSIS

VERS LA DÉMOCRATIE NOUVELLE . . . . . 4 fr. 50

POUR RENAITRE. . . . . . 4 fr. 50

RAMSAY MUIR

NATIONALISME ET INTERNATIONALISME, traduit de l'anglais par Henry de Varigny. . . . . 4 fr. 50

MAURICE MURET

L'ORGUEIL ALLEMAND. *Psychologie d'une crise.* . . . . . 4 fr. 50

L'ÉVOLUTION BELLIQUEUSE DE GUILLAUME II. . . . . . 4 fr. 50

LÉON ROSENTHAL

VILLES ET VILLAGES FRANÇAIS APRÈS LA GUERRE. *Aménagement. Embellissement. Extension. Restauration.* Préface de M. Louis Bonnier. . 4 fr. 50

E. SERVAN

L'EXEMPLE AMÉRICAIN. *Le prix du temps aux États-Unis.* Préface de M. Victor Cambon. Illustré de 90 dessins par G. Pavis. . . . . 4 fr. 50

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

Pour paraître prochainement :

LÉON DE TINSEAU

LE
Secret de Lady Marie

ROMAN

Un volume in-18. Prix . . . . . 4 fr. 55

En vente la 41e édition de :

RENÉ BAZIN
de l'Académie française

LA
CLOSERIE DE CHAMPDOLENT

ROMAN

Un volume in-18. Prix . . . . . 4 fr. 55

IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS — 348-18.

LIVRES NOUVEAUX

LE ROMAN D'UN SOLDAT,
par **Charles Foley.**

M. Charles Foley est au nombre des écrivains qui possèdent ce don précieux de l'émotion sans lequel il est bien difficile à une romancier de conquérir tout à fait la sympathie de ses lecteurs. Le *Roman d'un Soldat* qui est en même temps le roman d'une femme passionnément aimée, exprime à merveille le pathétique de la guerre, mais il contient aussi des pages aimables et souriantes qui ménagent une agréable détente à la sensibilité du lecteur.

DE VERDUN A MANNHEIM,
par **J. Simonin.**

On sait que les troupes françaises, mal engagées et accablées par le nombre, subirent en août 1914 un sanglant échec à Virton. Le Dr Simonin, médecin-inspecteur de l'armée, y fut blessé et fait prisonnier. Habitué par méthode professionnelle à observer et à décrire avec précision, il donne un compte rendu fidèle et simplement écrit de ses aventures jusqu'à son rapatriement. Des témoignages directs complétant ses notes personnelles lui ont permis de faire un récit particulièrement impressionnant des massacres commis par l'ennemi à Ethe et à Gomery.

PAYSAGES LITTÉRAIRES (2e série),
par **Gabriel Faure.**

On aura tout agrément et tout profit à vagabonder avec un aussi excellent guide à travers des paysages consacrés par le génie des grands écrivains, et ces nouvelles promenades littéraires seront aussi goûtées que les précédentes. Il faut signaler aux fidèles de Balzac un chapitre qui vaudra à l'auteur toute leur reconnaissance, celui où M. Faure, après avoir identifié *le Médecin de campagne*, replace le héros dans son vrai cadre. Citons encore, parmi beaucoup d'autres, le remarquable passage sur sainte Catherine à Sienne.

TERRITORIAUX DE FRANCE,
par **Francisque Vial.**

Les jeunes classes ne sont pas seules à supporter les longues épreuves et les sacrifices de la guerre. Dès le premier jour, nos territoriaux ont vu le feu; combattants ils ont pris part à de dures actions, ils ont « tenu » dans les tranchées boueuses, bouleversées par les obus; travailleurs, ils ont peiné avec leurs camarades de l'« active » et de la « réserve ». Le lieutenant Vial les a vus, il a vécu de leur vie; il les dépeint tels qu'ils sont et fait ressortir avec une pénétrante justesse leur tranquille courage, leur patiente énergie. Son petit livre est un hommage d'une absolue sincérité à l'abnégation de ces hommes faits, arrachés par la guerre à leur travail et à leur foyer.

CHARLOTTE EN GUERRE,
par **Marcel Boulenger.**

Charlotte est une petite personne qui promène à travers le Paris de guerre sa silhouette gracieuse et sa frivolité quelquefois déconcertante, charmante toujours. M. Marcel Boulenger la juge avec indulgence et ironie. C'est une satire légère, souriante, une élégante manière de faire la leçon et en même temps une suite de tableautins qui reconstituent fort bien la physionomie changeante de l'actualité pendant les deux dernières années. Le livre est très parisien par son esprit, il l'est aussi par la bonne humeur obstinée qu'il continue à manifester sous les gothas.

SOUS L'AILE DES COUCOUS,
par **Ernest Gaubert.**

Les coucous, on le sait, ce sont les avions. M. Ernest Gaubert, dans ce roman qui est à la fois vaillant et léger, comme il convenait à son sujet, nous décrit le monde des aviateurs, leur insouciance, leur belle humeur française, leurs aventures de guerre et d'amour, qu'ils mènent parallèlement avec la même bonne grâce. Ses héros sont de grands enfants intrépides; on les aime et c'est plaisir de s'initier à leur vie qui plane au-dessus de la mêlée, mais non point à la façon des simples philosophes.

L'ENTENTE ET LE PROBLÈME AUTRICHIEN,
par **le comte de Fels.**

Ce livre, recueil d'articles parus dans un quotidien, plaide pour le maintien en Europe d'une Autriche forte, contrepoids aux Hohenzollern; il combat la politique des nationalités, et en particulier le projet formé par l'Entente de libérer Tchéco-Slovaques et Yougo-Slaves. L'auteur préconise une paix séparée avec l'Autriche et semble espérer beaucoup des dispositions du jeune empereur Charles. Les récents événements et la participation sans réserve de l'Autriche à l'offensive allemande sur le front de France ôtent à ces pages ingénieuses toute portée pratique. Elles resteront comme un témoignagne d'un des courants de l'opinion dans les pays alliés.

DEBURAU,
par **Sacha Guitry.**

Notre collaborateur, M. Fernand Vandérem, a parlé excellemment de la pièce de M. Sacha Guitry dans un article dont nos lecteurs ont goûté la finesse. Nous nous bornons à signaler l'apparition en librairie d'un ouvrage de théâtre qui donnera à ses lecteurs un plaisir égal à celui que lui durent ses auditeurs.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Parait le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première **Table Décennale** (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHET imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.